

Galax western

Hugues Douriaux

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

HUGUES DOURIAUX

GALAX-WESTERN



fleuve noir

HUGUES DOURIAUX

GALAX-WESTERN

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – PARIS VI^e

© 1985, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

ISBN 2-265-02874-6

À Marianne...

CHAPITRE PREMIER

Située à une demi-année-lumière en deçà de la frontière séparant les zones de Klamet et de Z-874, aux confins du territoire des Planètes-Unies, dans la région troublée que revendiquaient également les Terriens et les Ulamhs, Sapuro étendait ses sables, ses montagnes arides, ses rares plaines fertiles... Et ses quelques îlots de colonisation.

Rares oasis de civilisation perdues au cœur d'une nature impitoyable, ces centres de peuplement se composaient de maisons basses et écrasées de soleil, alignées le long de rues blanches de poussière que n'occupaient guère que les descendants des chiens amenés là par les colons terriens. Pauvres bêtes étiques qui passaient le plus clair de leurs journées à dormir dans les quelques coins d'ombre que leur ménageait l'impitoyable soleil du système auquel appartenait Sapuro.

Des véhicules tout terrain, chenillés ou montés sur répulseurs magnétiques, à la peinture également délavée, aux carrosseries bosselées, étaient garés devant les bâtiments les plus représentatifs des petites villes : magasins d'approvisionnement, bars, bureaux des prévôts à la sécurité, spatiodromes minables, hôtels.

La ville principale, la « capitale », ainsi que la nommaient pompeusement ses habitants, de Sapuro était San-Pablito. Elle devait son nom au fait que ses fondateurs, quelques siècles plus tôt, étaient originaires d'Espagne, une bien lointaine contrée terrienne. Mais San-Pablito ne gardait du souvenir de ses fondateurs que son nom et les ruines de l'église, où personne n'allait plus, car il était infiniment plus facile pour les croyants de suivre les offices sacrés par vidéotransmission holographique, bien au frais dans des salons à air conditionné, en sirotant quelque alcool importé à prix d'or de la planète Klamet.

Les enfants eux-mêmes ne jouaient plus dans ces ruines, car les sorions, ces immondes animaux venimeux et les reires, sortes d'énormes araignées carnivores féroces avaient remplacé les quelques indigènes sapuriens superficiellement évangélisés par les colons terriens.

Après le grand massacre des colons par les Sapuriens, trois siècles

auparavant, San-Pablito, comme les autres bourgades de la petite planète, était morte.

Mais Sapuro avait revécu deux cents ans plus tard, quand un prospecteur galactique était arrivé sur Klamet en exhibant une énorme pépite de goleine, ce métal rarissime plus précieux que l'or, plus léger que le titane, plus résistant que l'acier, et qu'il prétendait avoir trouvée dans les environs de San-Pablito, précisément.

Cette découverte miraculeuse eut plusieurs conséquences. Tout d'abord, elle provoqua une ruée sur Sapuro, les prospecteurs arrivant des quatre coins de la Galaxie, Terriens et Ulahms mêlés. Un mélange qui, naturellement, ne tarda pas à provoquer des conflits, sporadiques d'abord, puis généralisés, sanglants, dégénérant en une véritable guerre. Les belligérants s'entredéchirèrent pendant de nombreuses années, ne trouvant guère le temps de s'unir que pour lutter contre les Sapuriens qui, toujours aussi indomptables et rebelles à l'occupation de leur sol, massacraient équitablement Terriens et Ulahms.

Cette guerre localisée provoqua l'intervention des forces de police de l'empire terrien qui finirent par éliminer les Ulahms et en profitèrent pour réprimer de la façon la plus brutale la révolte des Sapuriens. Matés, mais non vaincus, les indigènes se retirèrent dans les montagnes et les déserts qui occupaient un bon tiers de la surface de leur planète, et d'où les Terriens ne parvinrent jamais à les déloger.

Dès lors, les colons purent s'occuper tranquillement de l'exploitation du minerai de goleine.

Une autre chance fut offerte à San-Pablito, lorsqu'un séisme – ils étaient fréquents sur Sapuro –, mit au jour une immense nappe d'eau, jusqu'alors profondément enfouie dans le sol. Cette eau permit l'irrigation du sol et, à la surprise générale, une herbe riche et grasse poussa très vite, transformant une partie du désert sapurien en un ensemble de magnifiques prairies permettant un élevage intensif de bovins d'origine terrienne, mais que les conditions de vie sur cette planète de petite taille transformaient en animaux géants à la viande d'une qualité exceptionnelle.

Des éleveurs arrivèrent, nombreux, amenant des bêtes qui firent souche et formèrent d'immenses troupeaux à demi sauvages. Le sol fut irrigué, défriché, et San-Pablito, comme les autres centres de Sapuro, revécut, s'enrichit, se dota d'abattoirs et de centres de conservation, ainsi que d'un vaste spatioport pour l'expédition de la viande vers les autres planètes de l'empire.

Il était pourtant écrit que les colons de Sapuro ne seraient jamais à l'abri des revers. La viande synthétique concurrençait la viande naturelle, à qualité égale et pour un prix dix fois moindre. Un krach se produisit, qui ruina la plupart des éleveurs de la planète. Les immenses troupeaux s'amenuisèrent, les ranches furent abandonnés, leurs propriétaires s'exilant pour la plupart.

L'un d'eux, pourtant, resta en place. Il se consacra à un élevage d'animaux de très grande qualité, sur une échelle plus modeste, ce qui lui permit de subsister, puis, progressivement, se reconvertissant dans la polyculture de légumes et de fruits, de reconstituer son entreprise. Il racheta les plus belles terres de ses voisins acculés à la banqueroute ; les mit en valeur avec lucidité et ténacité, et devint en quelques décennies le seul homme vraiment riche de Sapuro, et le maître de San-Pablito et des immensités avoisinantes.

La guerre qui éclata peu de temps après fut la chance de cet homme. Les Sapuriens vivaient en tribus dispersées et, de ce fait, ne représentaient pas, somme toute, un grand danger pour les colons terriens. Mais sous l'influence d'un chef jeune et énergique, nommé Uth, ils s'unirent et se révoltèrent contre les occupants. Trois années durant, ils résistèrent aux forces armées de l'empire, multipliant les escarmouches et allant jusqu'à s'emparer de Léolh, la deuxième ville de Sapuro.

La situation était si grave que les Terriens durent faire un gros effort militaire pour redresser la situation, envoyant un fort contingent d'hommes, un matériel sophistiqué ainsi que toute l'équipe de maintenance pour le mettre en œuvre.

Tous ces hommes devaient manger. Ils s'approvisionnèrent sur place, et d'un seul coup, les producteurs locaux découvrirent le pactole. Quand la guerre s'acheva, après la capture et l'exécution d'Uth, l'armée décida de laisser une garnison suffisamment importante pour que les Sapuriens, refoulés dans les montagnes, n'éprouvent plus l'envie de se révolter contre les Terriens.

De fait, les Sapuriens évitaient désormais tout contact avec les colons et vivaient, farouches, loin des centres, dans les immensités désertiques de ce monde qu'on était en train de leur voler.

De leur côté, les Terriens ne se hasardaient guère, sauf quelques prospecteurs irréductibles et un peu fous, dans les zones qui n'étaient pas étroitement contrôlées par l'armée. Ils savaient bien que tous ceux qui étaient tombés entre les mains des Sapuriens n'étaient jamais revenus.

Mais cet état de haine larvée et de violence mal contenue ne préoccupait guère les éleveurs et spécialement celui qu'ils avaient spontanément élu pour les représenter au sein de leur corporation. La présence de l'armée leur avait offert la chance de leur vie, et ils en profitaient.

Et tout particulièrement celui qui leur avait montré la voie à suivre.

Il se nommait Art'Bollek et, au seuil de la vieillesse, il pouvait considérer avec satisfaction l'empire immense qu'il avait créé de ses mains et que ses fils, bientôt, continueraient à développer.

Le prévôt Toni Dysaix soupira et retira ses pieds chaussés de bottes éculées et poussiéreuses de dessus son bureau. Il s'éventa... Toujours en panne, la climatisation, dans cette fichue bâtisse. Une bâtisse aussi lépreuse que les autres bâtisses formant le quartier Est de San-Pablito, le quartier populaire, où il avait choisi de vivre pour mieux le surveiller.

Le quartier populaire... Pour ce qu'il avait de différent d'avec les autres quartiers ! San-Pablito n'était pas ce qu'on pouvait appeler une ville résidentielle. Mais depuis qu'il en était le prévôt, Toni Dysaix avait fini par s'y attacher, avec tous ses défauts, sa laideur, son aspect mité et la chaleur écrasante qui y régnait en despote.

Toni Dysaix contempla avec ennui l'adolescent bien vêtu, au regard arrogant, qui le dévisageait avec une insolence affectée, et que son adjoint avait introduit sans ménagements dans son bureau surchauffé.

— Alors... T'as encore fait le con, petit ? grogna-t-il d'un ton las. Et toujours avec des putes ?

L'adolescent haussa les épaules. Ce fut l'adjoint qui répondit à sa place.

— Pas cette foi, prévôt, dit-il. Ce petit connard a trouvé malin de s'attaquer à M^{lle} Jennie Campbell.

Dysaix haussa un sourcil.

— La déléguée à l'hygiène ? s'étonna-t-il. Celle qui arrive de la Terre !

— Elle-même, prévôt.

Dysaix ricana.

— T'as bon goût, petit... Je l'ai vue une fois ou deux. C'est une jolie fille... Mais qu'est-ce qui s'est passé, au juste ?

L'adolescent baissa la tête, son sourire s'étalant encore plus largement sur sa face maigre.

Par contre, le sourire de Dysaix s'effaça, et une lueur inquiétante brilla dans ses yeux gris-vert.

— Ce serait que tu me prends pour un con que j'en serais pas étonné, gamin, dit-il d'une voix suave. Éclaire-moi voir là-dessus, gars !

L'adjoint connaissait bien son supérieur. Il se recula, lâchant le prisonnier.

Mais ledit prisonnier connaissait aussi le prévôt. Il répondit, cette fois, et d'une voix exempte de toute trace d'ironie et d'arrogance.

— Pas... pas du tout, prévôt, dit-il précipitamment. Eh... ben oui, c'est vrai qu'elle est rudement jolie, M^{lle} Campbell... La plus jolie femme de San-Pablito !

— Et c'est pour ça que tu l'as emmerdée ? Raconte !

L'adolescent se tut. L'adjoint renifla d'un air écoeuré.

— Toujours la même chose, prévôt. Il s'est montré entreprenant, grossier...

— C'est pas vrai ! J'ai pas été grossier ! protesta le gamin.

— Ah ouais ! Y a dix témoins qui t'ont vu lui montrer ta bite ! Bref, M^{lle} Campbell l'a giflé... Alors ce crétin lui a cogné dessus... La demoiselle est à l'hôpital.

Dysaix siffla entre ses dents.

— Pas mal, apprécia-t-il. Exhibitionnisme, coups et blessures, ivresse en un lieu public... Car je suppose que t'étais soûl, comme à ta bonne habitude, mon petit Till.

— Soûl et mauvais, prévôt, confirma l'adjoint. Je l'ai dessoûlé moi-même à coups de pompe dans le train !

L'adolescent lui jeta un regard méchant.

— Justement ! grinça-t-il. Prévôt, votre adjoint m'a frappé ! Je me

plaindrai !

— Et M^{lle} Campbell, tu l'as pas frappée, peut-être ?

La voix de Dysaix avait résonné, froide et tranchante. Till baissa la tête, rouge de colère.

— On verra ce que le juge du district dira de tout ça, gronda le prévôt. Et attendant, tu vas goûter à la douceur de nos alvéoles de détention pour quelques heures ! Hopy, tu me boucles ce petit con !

Le jeune homme releva vivement la tête. Il avait pâli et ses yeux étaient braqués, incrédules, sur le visage rude du prévôt.

— C'est pas vrai, prévôt, vous allez pas me boucler, tout de même ?

Dysaix lui fit un large sourire.

— Et comment, Till, que je te boucle, répliqua-t-il en ricanant. Et je regrette bien de ne pouvoir te boucler que pour la nuit. Mais sois tranquille, le rapport que j'adresserai au juge sera bien mitonné. Tu n'y couperas pas d'une inculpation salée !

— C'est... c'est pas possible, prévôt ! Si mon père apprend ça, il va me tanner le cuir !

— Pas dommage ! S'il te l'avait tanné un peu plus souvent, tu ferais moins l'imbécile chaque fois que tu viens en ville ! On ne compte plus les bagarres que tu provoques, les filles que tu ennuies, sans compter d'autres choses moins bénignes que je ne peux malheureusement pas prouver ! Une bonne nuit à l'ombre te fera le plus grand bien !

L'adolescent maigre avait serré les poings sur son ceinturon. Un ceinturon vide. Hopy, l'adjoint, s'était empressé de désarmer le prisonnier dès qu'il l'avait appréhendé. Dysaix procédait toujours de cette façon, et c'était sans doute pour cela qu'il était parvenu à l'âge de trente-cinq ans sans qu'aucune des nombreuses arrestations auxquelles il avait procédé dans sa carrière n'ait dégénéré dans la violence.

— Sans blague ! Vous me bouclez ! Alors là, prévôt, vous êtes fou !

Dysaix se leva vivement. Till fit un pas en arrière, criant, d'une voix presque hystérique :

— Vous savez ce qu'il va faire, mon père, quand il saura ça ! Il va vous casser en morceaux !

Hopy se rapprocha du prisonnier, comme s'il voulait le protéger d'un éclat du prévôt. Mais Dysaix ne perdit pas son calme.

— Sans rire ? persifla-t-il. C'est ça qu'il va faire, ton papa, mon mignon ? C'est bien méchant de sa part !

— Foutez-vous pas de moi ! hurla Till.

Il parut tenter de reprendre son sang-froid.

— Allons, prévôt, laissez-moi tranquille, dit-il. Me bouclez pas... J'ai rien fait de mal !

— Oh non... T'as simplement frappé une femme après t'être conduit envers elle d'une façon obscène. T'appelles ça rien ?

— C'était pour rigoler !

— Eh ben moi, pour rigoler, je te flanque en taule cette nuit !

— Je veux pas !

— Mon garçon, une nuit à l'ombre te fera peut-être réfléchir... Allez, Hopy, mets-le-moi au trou !

L'adjoint posa sa main sur l'épaule du gamin. Mais Till se dégagea brusquement.

— Ça va comme ça, prévôt, grinça-t-il. Vous cherchez des emmerdes. Vous savez pas à qui vous avez affaire !

— Oh que si... À Till'Bollek, le plus jeune fils de mon ancien patron quand j'avais quelques années de moins !

Dysaix fronça les sourcils.

— Till'Bollek, un gamin irresponsable qui boit comme un trou et fait bêtise sur bêtise... et qui commence à m'échauffer les oreilles !

Brutalement, il poussa le garçon dans les bras de Hopy. L'adjoint appliqua une clef au coude droit de Till qui cria et cessa de se débattre.

— Je te relâcherai demain matin, quand t'auras cuvé ta cuite, Till, dit Dysaix. En attendant, tu vas dormir un peu sur une planche et une paillasse. Ça te passera l'envie de montrer ta bite aux dames !

Hopy propulsa Till'Bollek dans le couloir qui desservait les cellules,

l'enferma dans l'une d'elle, battit en retraite sous la bordée d'injures que lui lâcha le gamin.

Il revint dans le bureau de Dysaix. Le prévôt tenait un superbe pistolet désintégrateur dans ses mains, le tournant et le retournant.

— Celui de Till'Bollek, expliqua Hopy.

— Je m'en doute... Un bijou !

— Ouais... Il vaut au moins deux ans de votre salaire, prévôt !

— Sûr... Et quatre du tien !

Les deux hommes gloussèrent de rire et s'assirent dans leurs fauteuils, à leurs bureaux respectifs. Dysaix rangea l'arme dans un tiroir qu'il ferma avec une clef codée à ses empreintes rétiniennes, et donc inviolable par tout autre que lui.

Il y eut un assez long silence. Les deux hommes réfléchissaient, s'éventant machinalement à l'aide de liasses d'avis de recherche ou de circulaires administratives.

Cela faisait maintenant dix années que Dysaix, en tant que prévôt de San-Pablito, faisait régner un ordre difficile dans la turbulente petite ville. Dix ans... Il avait parfois l'impression que cela durait depuis dix siècles.

Dysaix était pessimiste. Il en avait trop vu pour conserver des illusions sur la nature humaine, et côtoyé trop de canailles pour sourire en face de ses semblables.

Il était arrivé un jour, venu de nulle part, n'allant nulle part, pauvre, discret sur son passé et ne s'occupant pas des affaires des autres. Il avait commencé par travailler chez Art'Bollek, ce qui n'avait rien d'original, tous les va-nu-pieds de passage sur Sapuro allant y gagner quelques sous avant de s'en aller vers leur obscur destin.

Mais Dysaix, lui, n'était pas parti... Ou du moins, s'il avait quitté le ranch du riche vieux tyran local, ç'avait été pour devenir l'adjoint du prévôt de San-Pablito. Il n'avait guère tardé à succéder à son patron, tué lors d'une expédition contre des pillards sapuriens. Et il s'était révélé si bon prévôt, à la fois humain, énergique et courageux, que les colons avaient réclamé à l'administration terrienne qu'il soit titularisé à ce poste, ce qui avait été accordé sans difficulté.

Et depuis, Dysaix vieillissait doucement, remplissant sa tâche

obscur, touchant son maigre salaire, appréhendant les délinquants et, depuis quelques mois, essayant de faire entendre la voix de la raison à ce petit con de Till'Bollek !

À trente-cinq ans, Dysaix était un grand gaillard efflanqué, au visage rude, taillé à coups de serpe, aux yeux vifs et inquisiteurs, qui cillaient rarement et mettaient invariablement tout interlocuteur mal à l'aise, tant leur intensité était implacable.

De fait, Toni Dysaix passait à San-Pablito pour un homme peu liant, assez farouche, mais intègre, et qui ne se laissait pas impressionner.

Il est vrai que Dysaix était un peu tout cela. Mais si peu impressionnable qu'il fût, il se sentait pourtant passablement ennuyé...

Hopy dut le deviner, car il dit enfin, d'un ton dégoûté :

— Ce petit connard avait raison, prévôt. Vous allez avoir des pépins.

Sans répondre, Dysaix alluma une cigarette de tabac d'algue, les seules que la modestie de son traitement lui permettait de s'acheter.

— Dès que le vieux saura que vous avez bouclé son fiston, il va être là à faire des histoires, à menacer...

Dysaix leva lentement le nez, fixa son adjoint.

— Comment ça s'est exactement passé ? demanda-t-il.

Hopy haussa ses larges épaules bien sanglées dans son uniforme d'adjoint.

— Exactement comme je vous ai dit, prévôt... Ce crétin a une fois de plus trop bu chez Laredo. En sortant du bar, il est tombé pile sur M^{lle} Campbell, qui revenait d'une visite au foyer des mineurs... Il s'est littéralement jeté sur elle en... en s'exhibant, quoi ! Mais la demoiselle n'a pas apprécié et elle l'a giflé. Alors il est devenu comme fou !

— Sans blague ?

— Ouais... Heureusement que les témoins sont intervenus, sinon il la tuait à coups de pied et de poing !

Dysaix haussa les sourcils, étonné.

— Diable... C'était à ce point-là ?

— Comme je vous le dis, prévôt.

— Et où se trouve M^{lle} Campbell ?

— À l'hôpital.

— Eh ben... Encore une qui va avoir une bonne opinion de San-Pablito !

Dysaix se leva. Il saisit sa casquette d'uniforme, une chose informe qui avait autrefois ressemblé à une casquette de joueur de base-ball, l'enfonça sur son crâne, arrangea tant bien que mal une longue mèche blonde qui lui tombait sur l'œil. Il avisa son baudrier soutenant son pistolet désintégrateur réglementaire, hésita... Il n'avait pas l'habitude de s'en aller armé dans les rues de San-Pablito. En fait, il n'aimait guère les armes et encore moins s'en servir.

Mais cette fois, comme l'avait dit Hopy, il se pourrait bien qu'il ait des pépins...

À regret, Dysaix ceignit le baudrier en travers de sa poitrine, arrangea le pistolet sur sa hanche droite.

— Vous allez à l'hôpital, prévôt ? demanda Hopy.

— Tout juste... Il faut que j'enregistre la plainte de M^{lle} Campbell. Tu as noté les noms des témoins ?

— Bien sûr.

— Parfait. Tu t'occupes de les convoquer demain matin... Et en attendant, si par hasard le vieux Bollek et ses hommes s'amènent, tu prends un flingue, tu leur tires devant les pieds, et tu leur dis de m'attendre !

— O.K., prévôt. Ils rentreront pas ici !

La lumière crue de l'après-midi força Dysaix à cligner des yeux. Il abaissa la longue visière de sa casquette sur son visage, mordilla sa cigarette. La chaleur écrasante transforma instantanément sa chemise d'uniforme en un chiffon gluant qui lui colla aux omoplates et à la poitrine.

Soupirant, Dysaix se demanda s'il allait emprunter son tout-terrain pour s'en aller jusqu'à l'hôpital. Le chemin n'était pas long, mais sa voiture bénéficiait de l'air conditionné !

Bah ! Il n'allait tout de même pas s'amollir au point de craindre le

soleil et la chaleur pour une promenade de moins de dix minutes. Et puis une bonne suee ne lui ferait pas de mal. Elle lui ferait apprécier d'autant plus le bain qu'il prendrait, tout à l'heure, son service fini !

Toni Dysaix se mit en marche, à grands pas, longeant les murs, recherchant l'ombre.

La ville dormait. Les gens sortiraient dans la soirée, quand la chaleur étouffante aurait fait place à un semblant de fraîcheur. Pour l'instant, ils vauaient à leurs occupations, bien à l'abri dans leurs bureaux, les quelques ateliers... ou les chambres !

Un des chiens couchés sur le sol poussiéreux leva la tête en voyant passer le prévôt, remua mollement la queue et se rendormit. Tout comme les vaches et boeufs importés de la Terre sur Sapuro, les chiens avaient acquis une taille exceptionnelle. Au point que ceux qui, retournés à l'état sauvage, vivaient dans les montagnes, étaient devenus de véritables fauves, aussi dangereux que des tigres.

Mais ceux-là étaient particulièrement placides, et la chaleur ne les incitait qu'à dormir.

Tout comme elle incitait à dormir, à l'abri du pan de mur à demi abattu d'un vieux hangar, un vagabond vêtu de haillons, qui tenait encore à la main un flacon à demi vidé.

Dysaix l'avisa et obliqua vers lui. Ce secteur était le sien. Il n'aimait pas y voir des ivrognes affalés dans les rues.

Le vagabond releva son chapeau crasseux sur son front en voyant survenir le prévôt.

— Juky le barman est allé avertir le vieux Bollek que son fils est arrêté, prévôt, dit-il.

L'ivrogne n'avait pas bougé d'un pouce. Le visage de Dysaix resta impassible. Le prévôt grogna un remerciement, jeta une pièce au vagabond.

— Va te soûler au bar, grogna-t-il. Si je te vois encore ici en repassant, je te boucle.

L'ivrogne ne se le fit pas dire deux fois. Il ramassa la pièce, se leva et fila.

Dysaix resta quelques secondes immobile. Ce petit fumier de Juky. Il n'avait jamais pardonné à Dysaix que le prévôt l'ait arrêté pour

trafic d'alcool à destination des indigènes de Sapuro... Pour sûr qu'il allait raconter toute l'histoire à Bollek en l'arrangeant à sa façon !

Soupirant avec fatalisme, Dysaix s'en alla jusqu'à l'hôpital. Au reste pouvait-on qualifier de ce terme pompeux ce dispensaire lépreux, à l'image de tout le district sur lequel le prévôt étendait sa juridiction ? Il était tenu par Retesz, un médecin d'origine terrienne, que les années passées sur Sapuro avaient fini par rendre aussi misérable que les colons et ouvriers qu'il traitait dans son établissement. Misérable, un peu lâche. Dysaix ne l'aimait pas beaucoup. Mais c'était un très bon toubib.

Dysaix escalada le trottoir roulant en panne depuis toujours, entra dans le hall de l'hôpital, fronça le nez en reniflant l'odeur d'antiseptique, de produit de lavage des sols et de transpiration qui régnait dans la vaste pièce.

Une infirmière chargea, suante et furibonde.

— On ne fume pas ici, prévôt ! cracha-t-elle à bout portant. Éteignez ça, je vous prie !

Docile, Dysaix s'exécuta. La cerbère se radoucit.

— Vous venez au sujet de... de l'affaire, prévôt ? demanda-t-elle.

Dysaix sourit. Il ne s'étonnait plus depuis longtemps de la vitesse à laquelle se développaient les cancans, à San-Pablito. À petite ville distractions de petite ville !

— Cette garce a littéralement provoqué le jeune Bollek ! cracha l'infirmière. Cette étrangère, avec ses grands airs ! Tout ça parce que ça arrive de la Terre ! Qu'est-ce que vous comptez faire, prévôt ?

Dysaix avait froncé les sourcils. Il ne s'était pas attendu à cette réaction de la part de cette femme, même sachant que les habitants de San-Pablito étaient particulièrement xénophobes vis-à-vis des nouveaux arrivants, surtout si ceux-ci arrivaient de la capitale de l'empire.

Il sourit aimablement au cerbère échevelé.

— Je ferai mon devoir, chère madame, dit-il. Quelle chambre ?

L'infirmière pinça les lèvres.

— Le 12 !

Dysaix connaissait bien l'hôpital de son district. Il y avait été si souvent appelé, suite aux rixes sanglantes qui émaillaient les soirs de paye, dans les bars et les bordels ! Il trouva la chambre sans peine, frappa, entra sans attendre la réponse.

— Faut plus vous gêner, prévôt ! grogna le docteur Retesz. Prenez vos aises, faites comme chez vous !

Dysaix sourit au petit homme qui se tenait au chevet de la blessée. La figure bouffie, le teint jaune trahissaient un penchant marqué pour l'alcool. La blouse était à demi boutonnée, et laissait voir un ventre replet, velu, strié de zébrures de sueur.

— Pas de chichi entre nous, toubib, dit Dysaix, je veux parler à M^{lle} Campbell... Est-elle en état de me recevoir ?

— En état ou pas, grogna le médecin d'un air dégoûté, si vous avez décidé de lui parler, vous lui parlerez ! Alors...

— Ça ira, docteur... Je... je vous remercie !

Vaguement apitoyé, Dysaix considéra la jeune fille qui essayait de se redresser sur le lit.

Elle aurait pu être jolie, sans l'œil au beurre noir et la lèvre supérieure démesurément enflée qui la défiguraient. Elle s'appuya sur un coude, gémit, retomba en arrière :

Le docteur Retesz renifla d'un air mécontent.

— Rien de grave ? demanda Dysaix.

— Mais non, répondit Retesz. À cet âge, on est robuste ! M^{lle} Campbell s'en tirera avec quelques contusions, pas mal de courbatures et elle devra éviter de se montrer en public pendant quelques jours...

Dysaix s'avança, ôta sa casquette.

— J'aurai quelques questions à vous poser au sujet de l'agression dont vous avez été victime, mademoiselle, dit-il doucement.

Il regarda les cheveux noirs frisés de la jeune femme, son teint mat et bronzé, ses immenses yeux noisette. Des yeux dans lesquels se reflétaient de la peur, de l'embarras, de la gêne.

— C'est que... je ne me sens pas très bien, monsieur le prévôt, dit-elle.

Retesz ricana en aparté, se mit à remplir une fiche de maladie. Dysaix ne cilla pas.

— J'insiste, mademoiselle... Plus vite vous me parlerez et plus vite je réglerai cette affaire.

Machinalement, la jeune femme pinça les lèvres, ce qui la fit gémir. Retesz lui mit un papier dans une main.

— Je ne vous garde pas, c'est inutile. Vous vous ferez donner ces médicaments à la pharmacie de l'hôpital en remplissant votre fiche de sortie. Vous payerez le tout en partant.

La jeune femme serra l'ordonnance dans une main qui tremblait un peu. Dysaix fronça les sourcils.

— Retesz, dit-il, je ne suis pas médecin, mais je me rends compte que M^{lle} Campbell n'est pas en état de venir jusqu'à mon bureau dans son état. Je prendrai donc sa déposition ici... Vous n'y voyez pas d'inconvénients.

Retesz haussa les épaules, quitta la chambre sans dire un mot. Dysaix s'assit sur la chaise au chevet du lit.

— Je vous écoute, mademoiselle Campbell.

La jeune femme pétrissait nerveusement l'ordonnance de Retesz, croisant par instants le regard froid et blasé du prévôt. Elle ne répondit pas.

— Vous ne pensez pas que vous devriez fréquenter d'autres endroits que ce quartier de San-Pablito ? l'encouragea Dysaix. Ça fait dix ans que j'assure l'ordre dans cette fichue ville. Elle n'est pas bien reluisante, mais ce district est le pire... Pas un endroit pour une femme seule !

La blessée avait rougi. Elle parut furieuse.

— Je travaille au service de l'hygiène ! répondit-elle sèchement. J'enquêtais dans le cadre de mes attributions. Vous seriez surpris de savoir quels endroits il m'est déjà arrivé de fréquenter... Cette Galaxie est une poubelle !

— Je vous crois ! Et... c'était la première fois que vous vous faisiez agresser ?

À nouveau, la jeune femme resta muette. Dans un sens, Dysaix

comprenait ses réticences à parler, à se plaindre. Elle avait peur des Bollek, comme tout le monde à San-Pablito.

— Racontez-moi ce qui s'est passé, insista-t-il. Je ne déguerpis pas de cette chambre avant.

— Eh bien..., ce garçon m'a battue. Il avait bu... Ce n'est pas bien grave, tout de même !

— Pas grave !... Alors qu'il vous frappait à coups de pied et que vous étiez à terre ! Pas grave, dites-vous ?... Alors qu'il s'était... hum... exhibé devant vous ! Vous l'aviez giflé, les témoins l'affirment. Pourquoi ? Que vous avait-il dit ?

— Ça ne vous regarde pas ! Il s'agit de ma vie privée !

— Mais enfin...

— Prévôt, comprenez bien une chose : je ne porte pas plainte ! Alors cessez de m'emmerder et fichez le camp d'ici !

Jennie Campbell semblait cette fois réellement en colère. Elle foudroyait Dysaix, les yeux flamboyants. Vraiment de fort beaux yeux, remarqua le prévôt.

Il soupira.

— Bref, vous m'envoyez sur les roses, moi et mon enquête !

— Mais il était ivre ! Il ne savait pas ce qu'il faisait !

Jennie Campbell essaya de se lever. Elle trébucha.

Toni Dysaix la saisit par le bras. Il la regarda, rempli de pitié. Les yeux noisette, les cheveux noirs et bouclés tout poussiéreux, les taches de rousseur. Il s'aperçut qu'elle était toute petite. Elle lui arrivait à peine à la base du cou. Lui était très grand... Il eut une bouffée de nostalgie.

— Vous me rappeliez une copine, dit-il, tout songeur. Une chic fille.

Jennie Campbell parut très étonnée par cette phrase. Elle ne répondit pas. Dysaix la lâcha.

— Bon, dit-il plus sèchement, vous ne portez pas plainte contre le jeune Till'Bollek... Je classe l'affaire, c'est bien ça ?

— C'est... c'est bien ça.

Le prévôt renifla d'un air dégoûté.

— C'est votre droit. Si vous croyez vous mettre à l'abri des ennuis de cette façon...

Il remit sa casquette graisseuse, se dirigea vers la porte.

— Prévôt !

Il se retourna.

— Oui ?

— Je... je sais ce que vous pensez... Mais j'ai besoin de mon travail pour vivre.

— Tout le monde a besoin de son travail pour vivre... Adieu, mademoiselle Campbell.

Il sortit.

Dans le hall, il affecta de ne pas voir les regards hostiles de Retesz et de l'infirmière.

CHAPITRE II

Dans la rue, Toni Dysaix remarqua tout de suite un changement d'atmosphère. Des visages apparaissaient aux fenêtres, à son passage. Les conversations cessaient à sa venue.

— Ils ont vite réagi, marmonna-t-il. Et maintenant, ils attendent la bagarre.

Il pressa le pas en direction de son bureau. Instinctivement, il avait serré les poings. Toni Dysaix était un homme calme, mais il avait une haute conception de son métier, de son rôle dans la ville, et il tolérait mal qu'on l'empêche d'accomplir sa tâche. L'échec qu'il venait de subir en face de Jennie Campbell n'était pas pour le mettre de bonne humeur. Si en plus tous ces imbéciles s'imaginaient qu'il allait leur offrir le spectacle d'une bagarre dans la rue avec les Bollek...

Sans surprise, Dysaix vit un petit attroupement devant son logis. Debout dans l'embrasure de la porte, Hopy dirigeait nonchalamment un gros fulgurant en direction d'une dizaine de personnes. Deux gros tout-terrain chenillés étaient garés de l'autre côté de la rue. D'autres personnes s'y trouvaient. Dysaix reconnut Chuk, le contremaître d'Art'Bollek, un bagarreur qu'il avait déjà plusieurs fois sommé de ne plus semer le désordre à San-Pablito.

Il reconnut également le vieux Art'Bollek en personne, au premier rang de la foule, bedonnant, cigare à la bouche, très élégant dans sa combinaison brodée d'or, un superbe pistolet-laser nickelé pendant à sa ceinture de cuir repoussé.

Tous les visages convergèrent vers lui quand il fendit la foule pour rejoindre son adjoint.

— Alors, Toni, on fait du zèle, ou bien c'est le soleil qui tape sur ton crâne obtus ? grinça Jom'Bollek, l'aîné des fils du vieux Art.

Dysaix s'arrêta, se retourna vers le jeune homme, le toisa avec un calme impressionnant. Jom tenait à la main un fusil moléculaire. Une arme destinée à stopper net un taureau chargeant... Une arme qui aurait réduit en chaleur et lumière un prévôt trop zélé.

— Pose ce joujou par terre, Jom, dit Dysaix avec calme. Je te

rappelle que le port d'un moléculaire est interdit en ville. Si tu n'as pas envie de rejoindre ton frère en tôle, tu m'obéis !

Le jeune homme parut sur le point de lever son arme, mais la voix de son père retentit, sèche et comminatoire :

— Jom, fais ce que dit le prévôt ! C'est valable pour vous tous, les gars !

Dociles, les hommes posèrent leurs armes. Art'Bollek s'avança vers Toni. Il le regarda d'un air sévère, comme s'il voulait le forcer à baisser les yeux. Il en fut pour ses frais. Toni Dysaix ne se laissait pas impressionner par un regard méchant... Même si ce regard était celui de l'homme à qui tout appartenait, à San-Pablito, maisons, bêtes et gens... Y compris un prévôt trop présomptueux.

— Entrez avec moi, monsieur Bollek, dit Toni. Hopy, tu continues à monter la garde.

Les deux hommes entrèrent. Toni referma derrière lui.

Art'Bollek attaqua bille en tête :

— Prévôt, je ne tolérerai pas que vous gardiez mon fils en prison ! Libérez-le tout de suite !

Sans répondre, Toni alla jusqu'à la cellule où Till'Bollek, allongé sur un lit étroit, regardait fixement le plafond, les bras croisés derrière la nuque. Il ouvrit la porte.

— Sors, dit-il. Tu es libre !

Le jeune Bollek regarda le prévôt d'un air surpris, puis son père. Il éclata d'un rire moqueur et se leva sans hâte.

— Je vous l'avais bien dit que je resterais pas longtemps à l'ombre, prévôt. Merci, papa !

Il ne put ajouter un mot. Art'Bollek avait écarté Dysaix et, violemment, avait frappé son fils en pleine figure. Les lèvres du jeune homme éclatèrent sous le poing du père. Till roula sur le sol, la bouche ensanglantée.

— Petit crétin ! ragea le vieil homme. Lève-toi et va retrouver tes frères dehors ! Et prépare-toi à souffrir quand nous serons à la maison !

Till se leva en tremblant. Il hésita.

— Quoi encore ? rugit Art.

— Mon... mon pistolet ! Il me l'a pris...

— Fous le camp !

Art avait hurlé. Till s'enfuit en courant.

Respirant bruyamment, Art'Bollek se tourna vers Toni qui avait suivi la scène, impassible.

— Merci de l'avoir libéré, prévôt. Je vois que vous êtes raisonnable... Je vous promets de lui tanner le cuir, à ce crétin !

Dysaix haussa les épaules.

— M^{lle} Campbell n'a pas voulu porter plainte, dit-il. Je n'ai donc aucune raison de garder votre fils en prison... C'est la seule raison pour laquelle je le libère, sachez-le bien, monsieur Bollek. Et croyez que je le regrette.

Art'Bollek pâlit. Ses joues se mirent à trembler sous l'effet de la colère. Dysaix continua, imperturbable :

— À dix-sept ans, votre fils est en train de devenir un alcoolique et un délinquant. Vous aurez beau lui tanner le cuir, un jour il fera une grosse bêtise et ça lui coûtera cher !

— Des menaces, prévôt ? gronda Art'Bollek.

Toni haussa les épaules, ôta sa casquette.

— Non... Juste un pressentiment. Arrangez-vous pour que Till évite les bars et les bordels. Il ne fait pas le poids. C'est un petit con !

L'un suivant l'autre les deux hommes retournèrent dans le bureau de Toni.

— Dysaix, j'ai horreur qu'on insulte mes fils ! gronda Art'Bollek.

Toni s'installa dans son fauteuil. Il ouvrit le tiroir, en sortit le pistolet de Till, le tendit au vieil homme.

— Et moi j'ai horreur qu'un gamin montre sa bite à une femme et lui casse la figure parce qu'elle le gifle... Plus précisément, j'ai horreur des lâches, monsieur Bollek !

— Dysaix...

— Je constate que votre fils ne cesse pas de troubler l'ordre public ! Il est toujours devant un verre et ça ne lui réussit pas. Il s'en prend aux femmes, mais le jour où il s'en prendra à un prospecteur venu des montagnes, il se retrouvera à l'hôpital... Ou sous terre !

— Vous prétendez m'apprendre à élever mon fils ?

Dysaix se leva brusquement à bout de patience.

— Je me fous de vos fils, Bollek ! Et de ce qu'ils font, tant qu'ils ne troublent pas l'ordre de cette ville de merde ! Mon rôle ici est de maintenir l'ordre. Je fais tout pour ça ! Vous me comprenez ?

Art'Bollek appuya ses poings sur le bureau. Il suait abondamment.

— Toni, je t'ai ramassé chez moi quand tu es venu, arrivant d'on ne sait où... Un vagabond, voilà ce que tu étais ! Si tu es prévôt, c'est parce que je le veux bien. Je n'ai qu'à claquer des doigts et tu t'en retournes d'où tu es venu. Toi aussi, tu me comprends ?

Dysaix ne répondit pas. Les lèvres pincées, il se dirigea vers le couloir qui desservait les cellules.

— Il y a là de la place pour enfermer tous vos fils, Bollek, dit-il. Et tous vos hommes de main ! Et vous avec ! Restez tranquille et je ne vous emmerderai pas !

Art'Bollek frappa du poing sur le bureau.

— Tu veux la bagarre, pauvre merdeux ?

Dysaix marcha vers son ancien patron.

— Un mot de plus et c'est vous que je boucle pour insulte à magistrat !

Art'Bollek inspira lentement.

— Prévôt, vous allez avoir des ennuis, je le crains ! gronda-t-il.

— Je n'ai eu que ça depuis que je suis né, Bollek. J'ai l'habitude d'y faire face... Mais vous pourriez alors en avoir aussi.

Art'Bollek tourna les talons. Quand il fut arrivé à la porte, Dysaix dit lentement :

— Mon rôle de prévôt m'empêche d'agir illégalement, Bollek. Souvenez-vous de ça avant de me faire virer !

Bollek marqua un petit temps d'arrêt. Puis il poussa la porte et sortit. Quelques secondes plus tard, Hopy entra, posa son arme. Il souriait.

— Prévôt, vous avez la langue trop longue. Les Bollek sont fous furieux.

— Grand bien leur fasse.

— Pourquoi avez-vous relâché Till ?

— La fille n'a pas porté plainte.

— Ah...

Hopy s'assit à son bureau.

— Elle a eu peur de se frotter aux Bollek, grogna-t-il.

— Ouais... Et demain, vingt personnes jugeront que c'est elle qui provoqué Till... Tout le monde fait dans son froc, dans cette fichue ville !

Hopy se mit à rire.

— Pas vous, prévôt ?

Pour toute réponse, Toni lui jeta un regard noir.

*

Tête basse, sourcils froncés, Art'Bollek ruminait sa colère. Jom, son fils aîné, conduisait leur puissant véhicule tout terrain, effleurant doucement les touches de commande, l'ordinateur de bord faisant le reste, évitant les obstacles, conservant à la cabine une assiette constante, épargnant aux passagers les inconforts de la piste.

Mais aucun des Bollek ne pensait aux cahots du chemin. Tous étaient perdus dans leurs pensées, et revivaient mentalement les dernières heures. Par instants, Till jetait sur son père des regards inquiets. Le vieux ne lui avait pas rendu son arme. C'était mauvais signe.

Brusquement, Art'Bollek se redressa.

— Jom, Till, Esu, vous allez prendre deux hommes avec vous. Retournez en ville et apprenez à Dysaix qu'on ne menace pas impunément les Bollek !

Les trois jeunes gens regardèrent leur père, un peu étonnés. Till éclata de rire.

— Ça sera un plaisir, papa ! Je vais lui faire son affaire, à ce fumier ! Si tu savais comment il m'a traité...

L'adolescent ne put ajouter un mot. Son père l'avait saisi à la gorge et le serrait au point qu'il en étouffa, se mit à cracher lamentablement.

— Pauvre petit con ! siffla Art'Bollek. Tout ce que Dysaix t'a dit n'arrive pas au millième de ce que j'ai envie de te dire, moi !

Il le lâcha brusquement. Les yeux pleins de larmes, Till retomba sur la banquette. Ses deux frères le regardaient sans oser dire un mot.

— Je veux que vous rossiez Dysaix parce qu'il a manqué de respect à notre famille, dit le vieux. Vous lui infligerez une correction dont il se souviendra. Mais pour le reste, il a parfaitement raison ! Till, tu es en train de mal tourner. Tu bois comme un trou. Tu fréquentes les pires voyous de la ville et tu n'as pas plus de tête qu'un caillou !

Dégouté, le vieil homme cracha par la fenêtre.

— Tu me fais honte, mon pauvre Till ! Tu ne seras jamais bon à rien !

— Papa..., objecta timidement Jom.

— Silence ! rugit Art. Vous ne valez pas mieux que lui ! Toujours penser à la rigolade ! Jamais au travail ! Moi j'ai cinquante-huit ans, et je n'ai jamais été soûl.

Il se calma, secoua la tête.

— Mes fils, à faire l'imbécile, on ne récolte que des ennuis. Ne sous-estimez pas Dysaix. C'était un de mes meilleurs hommes.

— Un vagabond, dit Esu. Tu le dis toi-même tout le temps.

— Un vagabond, certes, mais qui aurait pu devenir mon bras droit s'il était resté chez nous.

Il y eut un long silence. Jom le rompit alors que la piste débouchait sur un plateau dominant une immense étendue herbeuse, semée d'arbres, au milieu de laquelle s'élevaient des bâtiments élégants, immaculés : le domaine Bollek.

— Pourquoi est-il parti, père ? demanda l'aîné des fils Bollek.

J'étais tout gosse. Je ne me souviens pas.

Art'Bollek baissa la tête. Quand il parla, ce fut d'une voix si assourdie que ses fils, étonnés, tournèrent la tête vers lui.

— C'est mon affaire ! gronda Art. Vous n'avez pas à le savoir... En tout cas, corrigez Dysaix, mais ne le tuez pas !

Il soupira, ajouta, comme pour lui-même :

— Ne le tuez pas...

*

Le soir tombait. Toni Dysaix regardait par la fenêtre de son bureau. San-Pablito semblait revivre, avec le coucher du soleil. Et pourtant il faisait encore sacrément chaud !

À moins que ça ne soit lui qui ait chaud. La colère fait monter la température, c'est bien connu. Et Dysaix était en colère, ce qui lui arrivait rarement.

Il avait passé tout le reste de l'après-midi à mettre à jour des rapports de police, besogne qu'il détestait effectuer d'ordinaire, la laissant autant que possible à la charge de Hopy. Mais cette fois, la paperasse lui avait semblé un bon exutoire à sa rogne.

Illusion... Il digérait mal d'avoir dû relâcher Till'Bollek. À cause de la lâcheté d'un fonctionnaire des services d'hygiène. Une fonctionnaire brune.

Toni se renversa dans son fauteuil. Curieusement, le visage de la jeune blessée dansait dans sa tête. Il alluma une cigarette, ferma à demi les yeux.

— Sais-tu où habite Jennie Campbell ? demanda-t-il à Hopy.

L'adjoint leva le nez de dessus les fiches magnétiques qu'il était en train de classer en vue de les donner à digérer à l'antique ordinateur que la généreuse administration leur avait fourni.

— Oui, prévôt... Elle crèche au dix-huitième quartier. Cottage 3, je crois bien.

— Au dix-huitième quartier... C'est pas loin d'ici.

— Non. Et c'est pas la zone résidentielle de la ville.

— Ouais... C'en est même le trou du cul ! À se demander si ces cons d'hygiénistes n'ont pas voulu la loger dans la merde juste pour l'aguerrir ! Une gamine de son âge... Vérolerie !

Hopy ne répliqua pas. Il observait son patron avec attention. Toni Dysaix n'était pas souvent grossier. Et la grossièreté, chez lui, trahissait toujours le trouble.

— Vous êtes emmerdé à cause de cette histoire, prévôt ? demanda Hopy.

— Oui... Till'Bollek ne va plus se sentir, maintenant. La fille aurait dû porter plainte. Avec ce que j'aurais ajouté sur mon rapport, ce connard de Till en aurait pris pour son grade. Ça lui aurait peut-être mis du plomb dans la tête. Mais non ! Elle s'est dégonflée comme une foireuse ! Et maintenant, je suis sûr que Till va lui faire encore plus d'histoires.

Hopy renifla.

— Y a des chances.

Toni hésita quelques secondes. Il se leva.

— Hopy, tu gardes la baraque, dit-il.

— Où je peux vous joindre, prévôt ?

Tony cracha sa cigarette.

— Chez M^{lle} Campbell. Je vais essayer une dernière fois de la faire changer d'avis pour qu'elle porte plainte.

Hopy n'eut pas l'air surpris. Il eut même un petit sourire que Toni affecta de ne pas voir.

Dysaix sortit. Le dix-huitième bloc se trouvait effectivement à quelques pâtés de maisons de son bureau, dans la direction opposée à celle de l'hôpital. Toni se mit en marche, à pas rapides.

Essayer de convaincre Jennie Campbell de porter plainte... Était-ce bien uniquement dans ce but qu'il s'en allait voir la jeune fille ? Ou plutôt pour lui parler. Sans qu'il comprenne pourquoi, lui qui se croyait blasé depuis le temps qu'il s'occupait des travers de ses contemporains, Toni se sentait intéressé par la jeune fille. Sa fragilité apparente l'avait ému, ses yeux sombres... et le cocard qui ornait le droit !

Toni se demanda si cette fille lui plaisait. Difficile à dire. Jusqu'à présent, sa vie sentimentale était plutôt vide. Des aventures de passage, sans lendemain. Des passades entre deux bras dont il ne gardait guère le souvenir. Arrivé à trente-cinq ans, prévôt de San-Pablito, vivant dans un des quartiers les plus malfamés de la ville, il ne songeait ni à s'attacher, ni à fonder une famille. Son existence était trop précaire, trop marquée par la violence pour qu'il ait le temps de tomber amoureux.

Ces pensées moroses troublèrent le prévôt. Il tourna le coin de la rue principale du quartier, enfila une venelle étroite qui serpentait entre de vieux immeubles à demi éboulés. Il faisait à présent de plus en plus sombre, la nuit, sur Sapuro, faisant suite au jour en quelques minutes à peine et les voyous du quartier ayant réduit à néant les sources lumineuses que les édiles, inconscients, avaient élevées en ces lieux !

Toni perçut un frôlement derrière lui. Instinctivement, il porta la main à son arme...

Il eut l'impression que son crâne éclatait. Il poussa un gémissement sourd, tomba sur les genoux. Il entendit une voix crier, très loin :

— Tu vas payer, espèce de salaud !

Il essaya de se relever. Une douleur fulgurante lui tordit les reins. Il reçut un coup de pied dans l'estomac.

Tout se brouilla...

Complètement nue, Jennie Campbell examinait son image réduite, légèrement brouillée, que lui restituait en trois dimensions le miroir holographique dont était doté son petit appartement. Un appartement impersonnel, plutôt sordide, mais qu'elle gardait dans un état de propreté méticuleuse, qu'elle rangeait impeccablement, et dont elle avait même réussi à dépanner le régénérateur d'air, ce qui donnait à l'atmosphère conditionnée un parfum agréable, une vague senteur de pin qui lui rappelait la Terre.

La Terre... C'était bien loin ! Et pour son premier poste, sa toute première affectation, on pouvait dire qu'elle avait été gâtée. Sapuro ! San-Pablito !... Elle n'était pas sûre qu'il y eût un coin pire que ce monde-là dans tout l'empire !

Pour l'heure, Jennie Campbell avait d'autres soucis que celui de son lieu de travail. Les sourcils froncés, elle faisait pivoter lentement

devant elle son image holographique, pour voir les traces des coups reçus tantôt.

— Le salaud ! gronda-t-elle. Qu'est-ce qu'il m'a mis !

Non seulement elle avait l'œil droit complètement fermé, les lèvres fendues et démesurément gonflées, mais elle portait de larges ecchymoses sur tout le flanc droit, sur le sein gauche et sur les cuisses. Ce fou de Till'Bollek s'était à tel point acharné sur elle qu'elle avait cru qu'il allait la tuer.

Un flot de rage et de honte la submergea. Et de haine... Une haine viscérale à rencontre de ce garçon, ce gamin qui l'avait mise dans un tel état. Et puis la peur succéda à la rage. Elle revit la face convulsée de Till, sentit son haleine lourde de mauvais alcool. Elle entendit ses paroles obscènes, tandis qu'il se débraguettait et se masturbait devant elle.

« — Viens te faire sauter, morue ! Viens que je te la foute au trou du cul, ma bite ! Viens... »

Et d'autres délicatesses du même tonneau !

Elle frissonna. Elle avait envie de vomir... La gifle. Un réflexe... Un simple réflexe qui avait déclenché cet accès de folie, cette rage bestiale. Si des témoins n'avaient pas retenu Till'Bollek...

Jennie se détourna du miroir, l'éteignit. Elle demanderait un congé de maladie pour la semaine à venir. Elle resterait cloîtrée dans son appartement. Elle ne voulait pas qu'on la voie ainsi défigurée. Elle était à faire peur !

Délicatement, elle enduisit ses blessures des régénérateurs en crème que lui avait ordonnés le docteur Retesz, à l'hôpital. Elle grinça des dents, tant elle souffrait. Les antalgiques ne faisaient pas encore effet.

Brusquement, Jennie pensa au prévôt. Elle eut honte de sa lâcheté. Comment s'appelait-il déjà ?... Dysaix... Oui, Toni Dysaix... Pour ce qu'elle en avait entendu dire, c'était un homme intègre, peu bavard, mais énergique. Il avait eu raison. Elle aurait dû porter plainte contre Till'Bollek. Ce garçon devait être puni...

Mais elle n'avait pas osé. Dès son arrivée à San-Pablito, elle s'était rendu compte que les Bollek faisaient la loi dans la petite ville, et même bien au-delà sur la planète. Qu'était-elle, Jennie Campbell, petite fonctionnaire des services de l'hygiène, sans famille, débarquée de la Terre dans ce bled paumé, pour défier les seigneurs locaux ?

— Et puis merde !

Eh oui, merde... Elle ne voulait pas perdre son métier !

Elle secoua la tête avec hargne. Tant pis pour le prévôt. Elle voulait oublier cette lamentable histoire !

Elle endossa une nuisette fine, irisée. Ses yeux s'embruèrent. Un cadeau de Colin, cette nuisette... Son cadeau d'adieu. Colin... À présent, il devait être marié.

Et elle, Jennie Campbell, elle était seule.

Et pourtant, merde, elle n'était pas mal foutue ! Et pas con ! En tout cas moins que la garce que ce grand con de Colin avait épousée.

Découragée, Jennie Campbell s'assit sur une chaise, le regard dans le vide. Elle avait envie de pleurer. C'est vrai, quoi ! Elle était jolie, elle le savait. Et bien faite, avec sa jolie et ferme poitrine, sa taille mince, ses jambes musclées de sportive. Trop petite, bien sûr... Elle aurait aimé mesurer vingt centimètres de plus. Mais même petite, elle baisait bien ! Et puis...

Rageuse, elle s'aperçut qu'elle pleurait. Elle se sentait aussi lasse qu'endolorie. Et seule... Si effroyablement seule !

Elle releva soudain la tête. Un gémissement... Elle entendait un gémissement. Et ça venait de derrière la porte. Elle écouta, croyant avoir rêvé. Mais non, le gémissement reprenait, plus net. En même temps, on grattait à la porte.

Jennie se leva, le cœur battant. Elle alla à une commode, ouvrit un tiroir, en sortit un petit pistolet-laser. Elle le braqua vers l'entrée, d'une main tremblante.

— Oui est là ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

— Ouvrez... par pitié !

Jennie ne comprit pas les paroles qui suivirent. Mais elle avait reconnu la voix du prévôt. Elle hésita, puis, haussant les épaules, elle alla à la porte, l'ouvrit prudemment.

— Mon Dieu !

Elle ne réussit pas à soutenir le corps du prévôt qui s'effondrait sur elle. Elle trébucha, tomba à genoux, tandis que Dysaix s'écroulait sur le tapis, geignant. Elle se releva, livide, regarda le sang qui maculait la

chemise d'uniforme, la face bouffie, sanglante, les cheveux blonds et longs poisseux sous la casquette déchirée.

— Mais... que vous est-il arrivé ?

— Les Bollek..., gémit Dysaix. Aidez-moi... par pitié. J'ai mal !

Jennie hésita un court instant. Elle posa son arme, empoigna Dysaix qui gémit, le releva avec une force inattendue chez une aussi petite femme, le traîna jusqu'à son fauteuil, l'y fit s'asseoir.

— Merci... Je...

Il n'en dit pas plus. Sa tête roula sur le côté. Jennie se rendit compte qu'il avait perdu connaissance. Elle alla refermer la porte, verrouilla. Puis elle alla chercher de l'eau, une serviette et bassina doucement le visage boursoufflé d'ecchymoses du blessé.

— Merde... Les salauds, murmura-t-elle.

Quand Dysaix fut propre, elle étendit sur les plaies la crème qu'elle avait utilisée quelques minutes plus tôt pour elle-même. Ensuite, elle se releva et considéra l'homme évanoui. Elle n'allait tout de même pas le déshabiller pour voir s'il avait quelque chose de cassé...

— Oh, et puis... quelle importance ?

Dysaix était lourd, d'autant plus lourd qu'évanoui, il opposait à ses efforts la force de l'inertie. Mais elle parvint tout de même à le déshabiller. Elle fronça le nez en sentant l'odeur de sueur, mais examina sans faiblir le grand corps, recherchant des traces de fractures. De par sa formation médicale obligatoire, elle avait quelques notions de secourisme.

Dysaix revint à lui alors qu'elle lui palpait les jambes.

— Mais... qu'est-ce... que vous faites ? demanda-t-il.

Jennie se releva.

— Je voulais voir si vous n'étiez pas trop gravement blessé, répondit-elle. Vous pouvez être rassuré. Vous n'avez pas de fracture.

— C'est vous qui... m'avez déshabillé ?

Il paraissait à la fois surpris et choqué de se retrouver nu en face d'elle. Elle haussa les épaules.

— Qui voulez-vous que ce soit ? Mais pour que votre pudeur soit sauve, dites-vous simplement qu'il est difficile d'examiner quelqu'un d'habillé... Pour le reste...

Sa voix resta en suspens. Machinalement, Toni attrapa son pantalon, s'en recouvrit le ventre.

— Je... vous remercie, dit-il.

— De rien... Ne parlez pas. Voulez-vous que j'aille chercher le docteur ?

— Non !

Jennie fronça les sourcils.

— C'est votre affaire.

— Je ne veux pas qu'on sache que je suis chez vous.

— Pourquoi ?

— Les Bollek... Ils se vengeront sur vous... s'ils apprennent que vous m'avez aidé.

Il se tut. Il enfouit son visage dans ses mains. Elle resta debout à le regarder, la gorge serrée. Il semblait souffrir. Elle alla prendre une bouteille dans un buffet, un verre, revint.

— Buvez ça, ordonna-t-elle.

Il saisit le verre, but d'un trait, toussa.

— Par l'enfer, que c'est bon ! C'est du feu ! Ça s'appelle comment ?

— Bourbon. Ça vient d'Amérique. De mon pays !

Il hocha la tête.

— J'en avais entendu parler... Je ne connaissais pas.

Il grimaça un sourire.

— Dommage que je fasse... connaissance dans ces circonstances.

Elle lui rendit son sourire.

— Vous n'êtes pas terrien ? lui demanda-t-elle.

— Non... Mes parents et mes grands-parents et sûrement loin au-delà vivaient dans les colonies antariennes depuis pas mal de siècles. Je ne connais pas la Terre.

Il y eut un silence. Toni et Jennie se regardaient.

— Dites... Vous ne trouvez pas que vous et moi on se ressemble pas mal, ce soir ? dit Toni.

Elle rit.

— Pour ça... On dirait que nous sommes passés dans le même concasseur !

Elle saisit une chaise, la tira devant le fauteuil de Toni, s'assit. Machinalement, il lorgna dans le décolleté profond de la nuisette, aperçut un beau sein... qu'ornait une belle meurtrissure. Elle vit son regard, se redressa.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle.

— Le vieux Bollek n'a pas apprécié que je boucle Till... Même pour une heure.

Jennie frotta nerveusement ses mains l'une contre l'autre. Dysaix, lui, se massa le ventre à hauteur du foie.

— Les ordures ! ils n'y sont pas allés de main morte.

— Vous êtes sûr que ce sont les Bollek ?

— Certain... J'ai reconnu la voix de Jom.

Jennie s'en alla jusqu'à la fenêtre de son appartement, regarda au-dehors. Dysaix la suivit des yeux. Il ne fallait pas être devin pour se rendre compte que la jeune fille crevait de peur.

— Rassurez-vous, persifla-t-il. Je suis resté assez longtemps sur le carreau pour qu'ils ne se soient pas aperçus que je suis entré chez vous... Je vous l'ai dit, je ne tiens pas à ce qu'on sache que vous m'avez aidé.

Dysaix se leva péniblement. Jennie détourna le regard. Difficilement, le prévôt enfila son pantalon, sa chemise.

— Je m'en vais, dit-il.

— Mais vous ne pouvez pas marcher.

Il la regarda avec lassitude.

— Mademoiselle Campbell, je vous remercie de m'avoir soigné. Mais je me rends parfaitement compte que vous souhaitez que je me trouve aux cinq cent mille diables. Ne vous donnez pas la peine de me chasser sous un mauvais prétexte. Je file !

Elle se cabra.

— Je ne vous avais pas appelé ! s'écria-t-elle. Pourquoi m'importunez-vous, à la fin ?

À petits pas hésitants, Toni s'approcha de la jeune femme. Il bouillonnait de colère. Une colère sourde, mêlée de mépris, d'un peu de déception.

— J'étais venu vous voir pour vous dire ceci, mademoiselle Campbell : ce n'est pas en tremblant devant les Bollek que vous aurez la paix. Je les connais bien, croyez-moi... Till est tout fier de ce qui s'est passé. Ça le fait considérer par la bande de voyous qu'il fréquente habituellement ! Il continuera à vous ennuyer. Il se fera de plus en plus pressant, de plus en plus violent. Si vous aviez eu un peu de courage, je lui aurai donné une bonne leçon... Mais le courage se fait de plus en plus rare, à San-Pablito !

Il se coiffa de sa casquette, d'un geste rageur.

— Adieu, mademoiselle Campbell.

— Prévôt !

Il se retourna, sec.

— Vous ne pouvez pas comprendre, monsieur Dysaix, dit Jennie. Je suis passée par des moments... difficiles. Mon métier, à San-Pablito, c'est tout ce qu'il me reste. Je m'y accroche... Si j'avais porté plainte, j'aurais dû quitter le pays. Peut-être même Sapuro.

Toni ricana.

— Vous les quitterez quand même, jeune fille, je vous le garantis... À moins que vous ne cédiez à Till'Bollek... Ce qui est votre affaire, après tout !

Jennie Campbell rougit, se mordit les lèvres, ce qui la fit glapir de douleur.

— Si c'est tout ce que vous avez à me dire, prévôt, vous pouvez

ficher le camp !

Toni haussa les épaules, sortit sans répliquer. Il entendit la porte se refermer en claquant dans son dos, le bruit du verrou magnétique.

Il avait mal à tous les os, tous les muscles, mais il s'éloigna à grandes enjambées, poussé par la colère et la frustration qui bouillonnaient en lui.

CHAPITRE III

Toni se réveilla, s'étira... et poussa un petit cri de douleur ! Bon Dieu, c'était à croire que tout un troupeau des bœufs de Bollek lui était passé sur le corps !

Hum... Des bœufs à deux jambes, en pantalon de travail et qui roulaient en véhicules chenillés !

Toni se leva, alla s'examiner dans son miroir... Car il possédait un miroir. Un véritable et vénérable miroir, précieuse antiquité, au cadre fait d'argent terni, délicatement travaillé, au verre dont le tain s'écaillait par endroits. Un miroir pareil, c'était une pièce de musée. N'importe quel antiquaire en aurait offert une petite fortune. Mais Toni n'aurait jamais voulu le vendre. Ce miroir, c'était sa seule richesse. Mais c'était aussi tout autre chose, d'infiniment plus précieux.

Pour l'heure, Toni ne pensait pas à la valeur de son miroir. Il regardait son image et grimaçait. Pas joli à voir, le prévôt de San-Pablito ! Un œil poché, mais le gauche, pour lui ! Une arcade éclatée, les lèvres fendues toutes gonflées... et des bleus un peu partout, bien sûr !

Oui, Jennie Campbell et lui devaient pas mal se ressembler, ce matin...

Brusquement maussade parce qu'il avait pensé à la jeune femme, Toni alla dans la salle de bains de son appartement et se soumit à la bonne volonté du robot qui le lava, le récura sous toutes les coutures, le massant avec une douceur toujours étonnante de la part d'une machine, le rasant, allant même jusqu'à le coiffer.

Toni sortit de la salle de bains tout revigoré. Il passa des vêtements propres, s'attabla devant le repas synthétique que lui avait mitonné son robocuisseur. Il mangea de bon appétit la nourriture insipide. Encore heureux que ces salauds ne lui aient pas cassé les dents !

Une fois son petit déjeuner expédié, Toni alluma sa première cigarette de la journée et, se renversant dans son fauteuil, se mit à réfléchir.

Il n'était pas question qu'il laisse passer la correction que lui avaient infligée les Bollek sans réagir. Il devait marquer le coup d'une façon suffisamment énergique pour montrer au vieux Art qu'on ne pouvait le passer à tabac impunément.

Mais que faire ? Il devait rester dans la légalité, sinon... Comment prouver que c'était bien les Bollek qui avaient fait le coup ? L'agression n'avait pas eu de témoins. Il n'y aurait que sa parole de prévôt assermenté. Que pèserait-elle contre les dizaines de témoignages que le vieux Art réunirait pour prouver qu'à l'heure de l'agression, ses fils se trouvaient auprès de lui au ranch ?

Autant dire qu'il était légalement désarmé en face d'un personnage aussi puissant que son ancien patron.

Toni se redressa. Ses yeux étincelèrent. Il venait d'avoir une idée. Il la soupesa, l'analysa, sourit. Parbleu... Oui... C'était cela qu'il devait faire !

Le prévôt se leva, jeta sa cigarette, quitta son appartement.

Le logement de fonction de Toni se trouvait au-dessus de son bureau. Le prévôt n'avait qu'à emprunter l'échangeur de niveau par gravitation pour se retrouver sur son lieu de travail. Hopy était déjà là, qui buvait du café. Il haussa les sourcils en voyant la mine de son chef, lui tendit une tasse sans dire un mot. Toni but le breuvage brûlant.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, prévôt ? demanda enfin l'adjoint.

— Les Bollek... Mais je ne peux pas le prouver.

Hopy renifla d'un air dégoûté. Toni posa la tasse.

— Je vais chez le vieux Art, dit-il.

— Après ce qu'ils vous ont fait ?

— Ouais. Exactement.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Je vais officiellement interdire à Till l'accès des bars et des lieux de plaisirs de San-Pablito. Après tout il est mineur, et je suis en droit de prendre cette mesure.

Hopy haussa les épaules.

— Jamais le gamin ne respectera cette interdiction. Il viendra exprès. Par bravade !

Toni ricana.

— C'est bien ce que j'escompte. Parce que là, j'aurai un bon prétexte pour l'arrêter. La loi m'autorisera alors à le garder quarante-huit heures... Ça sera quarante-sept de trop pour que je lui fasse avouer que ses frères et lui m'ont tabassé.

Hopy ne pipa mot, impressionné par la note implacable qu'il avait notée dans la voix de son chef. Silencieux, il regarda Toni mettre sa casquette, saisir les clefs de contact de son véhicule de service. Il se leva.

— Je vous accompagne, prévôt ?

Toni secoua la tête.

— Non. J'y vais seul.

— Sans arme ?

Hopy désignait du geste le baudrier accroché au mur, sous clef dans son alvéole inviolable.

— Sans arme, confirma Toni. Je n'ai pas besoin d'armes pour dire son fait à Art'Bollek...

Devant la mimique d'incompréhension de son adjoint, Toni ajouta d'une voix rêveuse :

— Il y a autre chose qui me protège... Autre chose d'infiniment plus efficace qu'un pistolet-laser.

Il faisait déjà très chaud. Des ondes semblaient s'élever du sol poussiéreux, faisant danser les bas des maisons, les buissons rabougris et les rocs découpés dans la lumière. Haut dans le ciel, des gytris tournoyaient, sans doute au-dessus de quelque charogne.

Toni conduisait tranquillement sa vieille voiture articulée. Un modèle âgé de pas mal d'années, au kilométrage plus que respectable, à la climatisation bien entendu déficiente, mais encore assez robuste pour le trimbaler dans le désert quand les hasards de ses enquêtes devaient l'y mener. C'était sans jalousie aucune que Toni évoquait les magnifiques véhicules à propulsion magnétique, sur coussin d'air, dont étaient dotés les forces de police sur Klamet, la planète-capitale

du système, là où il avait suivi un stage de perfectionnement cinq ans plus tôt... Du reste tout était beau, sur Klamet. Beau, perfectionné, confortable ! À tel point qu'au bout de deux jours à peine il n'avait plus eu qu'une seule envie au cœur : foutre le camp et revenir sur Sapuro. Toni Dysaix n'était aucunement amoureux des soi-disant bienfaits de la civilisation. Il aimait sa vie rude et l'inconfort de San-Pablito, du désert et de son métier.

Un métier qui, pour l'heure, le forçait à se dresser contre les Bollek. Il soupira. C'était la deuxième fois de sa vie qu'il se trouvait en conflit avec le vieux Art. Un homme pour qui il avait autrefois éprouvé une sincère admiration.

Ah !... S'il n'y avait pas eu cette histoire, dix ans plus tôt, alors qu'il n'était encore qu'un gamin...

Toni sortit de la ville à petite allure. Il n'était pas sans remarquer que les passants se retournaient sur le passage de sa voiture et le regardaient, dans sa coupole transparente.

— Tous au courant, marmonna-t-il. Quel pays !

Pour prendre la direction du ranch des Bollek, Toni dut passer devant le bâtiment des services administratifs de la ville. Là où se trouvaient les bureaux de l'hygiène. Là où devait travailler Jennie Campbell. Il se demanda si la jeune fille était à son bureau, ce matin. Il en doutait. Après la correction qu'elle avait subie la veille...

Tout de même, ce Till... Toni se demandait ce qu'il pouvait bien avoir dans la tête, pour se conduire de cette façon. Il se souvenait du petit enfant qu'il avait connu, autrefois. Un même assez cabochard et capricieux... Mais de là à devenir un voyou fini !

Rapidement, le soleil pesa sur les épaules de Toni, à travers la coupole. Pas d'arbres, à peine une steppe rase, un maquis fané. L'irrigation ne fertilisait le sol qu'au-delà des collines, là où commençait l'immense domaine des Bollek. Un domaine que peuplaient les troupeaux de vaches et de bœufs, des bêtes magnifiques, descendantes d'étalons primés, et dont la qualité était renommée bien au-delà des limites du système.

Toni sourit... Pourquoi se sentait-il fier en pensant à la renommée des Bollek ? Pour ce qu'il leur devait !

Il ne fallut pas plus d'une demi-heure à Toni pour qu'il arrive à destination. Il stoppa un instant en haut de la côte, regarda en

contrebas la vaste maison blanche ; l'oasis de verdure qui l'entourait, les arbres et, au-delà, les herbages sans fin. Dix ans qu'il n'avait plus mis les pieds ici.

Des hommes vauquaient à leurs occupations. Un van était en cours de chargement, sans doute destiné à aller ravitailler une équipe se trouvant à des centaines de kilomètres de là. Toni embraya, pianota sur les touches de commande.

Les ouvriers se figèrent à la vue du véhicule du prévôt. Toni stoppa et descendit. Il se vit aussitôt entouré par une petite foule menaçante. Sans s'émouvoir, il écarta ceux qui s'interposaient et marcha en direction de la grande maison des Bollek.

Jom'Bollek apparut sur le perron, torse nu, mais l'arme à la ceinture. Il sourit en voyant Toni.

— On dirait que vous êtes tombé sur un taureau furieux, prévôt, dit-il. C'est pas prudent de se balader tout seul dans le noir ! C'est vicieux, les taureaux.

Toni s'arrêta, regarda le jeune homme. Il prit le temps d'allumer une cigarette. Il ne fallait surtout pas qu'il s'énerve. Après tout, il n'était pas absolument sûr que le souvenir du passé suffise à le garantir de la haine des Bollek.

— Je veux parler à ton père, Jom, dit-il.

— Sans blague ?

Jom le regarda avec une insolence affectée.

— Je me demande bien s'il voudra vous recevoir, mon père... C'est qu'il a des occupations, lui. C'est pas un fonctionnaire de la police.

Lentement, Toni monta les marches du perron. Jom fit un pas pour lui barrer la route.

— Eh... j'crois pas vous avoir dit d'entrer. Vous avez un mandat ?

Toni regarda froidement Jom'Bollek.

— Ta mère ne m'interdisait pas d'entrer, Jom, dit-il doucement. Tu te souviens ?

Jom'Bollek devint subitement livide. Il fit un pas en arrière. Sa main se posa sur la crosse de son pistolet.

— Espèce de salaud ! siffla-t-il. Je vais...

— Ça suffit, Jom ! Entrez, prévôt !

Jom'Bollek sursauta en entendant la voix sèche de son père. Il suspendit son mouvement.

Art'Bollek apparut dans l'embrasure du vaste portail. Il était impeccablement vêtu, au contraire de son fils aîné.

— Tout le monde au travail ! cracha Art'Bollek. Et toi, Jom, file avec Esu au corral nord.

— Mais, papa...

Un simple regard du vieux Bollek fit baisser pavillon à son fils. Rageur, le jeune homme descendit le perron et se dirigea vers un autre bâtiment.

Toni entra dans le vaste salon de famille des Bollek. Il s'immobilisa au milieu de la grande pièce. Instinctivement, ses yeux s'étaient posés sur un antique fauteuil à oreilles, une petite merveille qui ne devait guère se trouver que dans de rares musées sur la Terre. Du reste tout le mobilier de la maison des Bollek, Toni le savait, était également ancien, comme si les maîtres des lieux avaient voulu reconstituer fidèlement un décor disparu depuis des siècles. Un décor qui, il fallait bien le dire, ne manquait pas d'allure.

Mais Toni ne regardait pas le décor. Il n'avait d'yeux que pour ce fauteuil. Et une intense émotion lui serrait la gorge.

Art'Bollek le contemplait, immobile dans l'entrée.

— C'est là qu'elle aimait se tenir ! dit-il sèchement. Je vois que vous n'avez pas oublié, prévôt.

Lentement, Toni fit demi-tour, regarda son ancien patron droit dans les yeux.

— Je n'oublie jamais les gens qui ont été bons pour moi, dit-il. Pas plus que ceux qui se sont conduits comme des salauds.

Art'Bollek cilla.

— Je n'aime pas les allusions, prévôt. Parlez clairement.

— Bien... J'ai deux choses à vous dire, Art'Bollek. La première, je l'ai sur le cœur depuis dix ans.

— Dysaix, je...

— Il n'y a jamais rien eu entre votre femme et moi ! Je n'ai jamais été son amant... Et le sentiment qu'elle éprouvait pour moi n'était rien d'autre que celui qu'une mère peut éprouver pour son fils.

Art'Bollek serrait les mâchoires à tel point que ses muscles en saillaient en boules dures.

— Plus un mot ! siffla-t-il. Plus un mot !

— Oh que si ! Et vous allez m'écouter !

Toni marcha sur le vieil homme qui recula, impressionné par son visage durci, haineux.

— Ça fait dix ans que vous m'avez mis à la porte en me traitant comme le dernier des derniers, Bollek. Ça fait dix ans que vous et vos fils me haïssez pour quelque chose qui ne s'est jamais passé... Je vous tiens enfin, et je vais vous dire la vérité. Et vous l'entendrez !

Art'Bollek avala péniblement sa salive.

— Vous ne me ferez pas changer d'idée, Dysaix. Vous êtes un voyou, rien de plus !

— Et vous un vieux tyran borné et cruel... Pourquoi croyez-vous que votre femme a eu ce faible pour moi ? Parce qu'elle n'a jamais été heureuse avec vous ! Parce que vous lui avez volé ses fils pour les modeler à votre image, pour en faire des super-hommes durs et virils, et aussi cons que vous l'êtes vous-même !

— Je ne vous permets pas...

— Cons et paradants, autoritaires et inconscients du mal qu'ils font autour d'eux... Avec moi, votre femme a trouvé ce qu'elle n'avait jamais eu : un fils ! Et moi j'ai trouvé une mère... C'est ça qu'il y eu entre nous ! Et pas l'histoire de cul que vous avez soupçonnée. Pas cette saloperie qui m'a valu mon renvoi.

Il approcha son visage de celui, blême, du vieux Bollek.

— Et vous le saviez, au fond de vous-même, qu'il n'y avait rien de vulgaire entre votre femme et moi. Vous le saviez, mais vous m'avez rossé et chassé quand même... Et voulez-vous que je vous dise pourquoi ?

Art'Bollek était muet.

— Vous m’avez chassé parce que vous vous êtes rendu compte que je valais mieux que vos fils. Parce que là où ils échouaient lamentablement dans leur travail, j’arrivais pour tout remettre d’aplomb. Parce que je corrigeais leurs bêtises. Parce que vous aussi, vous en étiez arrivé à me considérer comme le fils que vous auriez toujours voulu avoir... Moi, l’inconnu, le vagabond, celui qui avait débarqué chez vous en crevant de faim...

Toni fit un pas en arrière. Sa colère était tombée aussi vite qu’elle était venue. Il n’avait plus au cœur que la sensation d’un gâchis, d’un épouvantable et irréversible gâchis.

— Vous m’avez chassé... Vous avez fait une telle scène à votre femme qu’elle s’est enfuie de honte dans le désert... Et elle est tombée sur cette bande de Sapuriens. Et elle a été torturée, violée, assassinée... Et tout ça par votre faute, Bollek. Vous en portez au cœur le stigmate. C’est pour ça que vous me haïssez. Et c’est pour ça que je vous hais, vous et vos fils. Vous avez provoqué la mort de la seule personne qui m’ait jamais donné un peu de chaleur humaine, un peu de tendresse, dans ce monde !

Art’Bollek semblait statufié. Toni secoua la tête.

— Et tout ce qui me reste d’elle, c’est le miroir qu’elle m’a donné juste avant que je ne m’en aille d’ici... C’était il y a dix ans, Bollek, mais pour moi c’était hier... Et ça sera toujours hier !

Il y eut un long silence. Art’Bollek parla enfin :

— C’est tout ce que vous aviez à me dire, prévôt ? dit-il d’une voix sifflante.

Toni soupira. Pourquoi avait-il dit tout ça ? Il savait bien que rien n’ébranlerait les certitudes d’Art’Bollek. Il était de ces hommes pour qui reconnaître un tort était synonyme de déchéance.

— Non... Je voulais vous informer officiellement que j’interdis à Till l’accès des bars et autres lieux interdits aux mineurs de San-Pablito.

Le visage du vieux Bollek refléta une intense stupéfaction. Toni continua :

— Jusqu’à présent, j’ai été beaucoup trop coulant envers une bande de jeunes gens que leurs mauvaises fréquentations risquent de transformer en délinquants avant peu. J’ai décidé de réagir, en tant que prévôt. Voilà ce que je voulais vous dire... La prochaine fois que

je trouve Till souîl dans un bar ou dans un bordel, je le boucle. Et cette fois, vous ne pourrez pas le faire libérer en intimidant quelqu'un.

Une bouffée de sa colère lui revint.

— Je sais que c'est vos fils, sur votre ordre, qui m'ont arrangé comme ça. Je connais vos manières, Bollek... Je ne peux rien prouver. Mais dites à vos trois tarés que je serai désormais sur mes gardes... Et que je tire vite et bien !

Il enfonça sa casquette d'uniforme sur son crâne.

— Adieu, Bollek... Et allez au diable !

Une porte claqua. Art'Bollek sursauta, se retourna. Il vit Till, blême de fureur, qui tenait une arme à la main.

— Où vas-tu ? cria Art.

— Je vais... je vais régler son compte à ce pied-plat ! rugit l'adolescent. J'ai tout entendu !

— Viens ici !

Étonné, Till s'approcha de son père. Brutalement, le vieil homme arracha son fulgurant des mains de son fils.

— Tu ne régleras le compte de personne, imbécile !

— Mais, papa... Personne ne nous a jamais parlé comme ça ! Tu veux qu'on le laisse dire ?

— Pauvre idiot ! Tu ne comprends donc pas qu'il n'attend qu'une chose : que tu l'attaques, pour pouvoir te descendre en état de légitime défense.

Till baissa les yeux. Art le regarda... Le pire, dans toute cette histoire était que Toni Dysaix avait raison sur toute la ligne. Esu, Jom et Till étaient des incapables, trop gâtés, à la vie trop facile, incapables de réfléchir, de voir plus loin que le bout de leur nez.

Mais ils étaient ses fils...

— Il n'est pas question de laisser impuni l'affront que le prévôt vient de nous infliger. Mais nous n'agissons pas nous-mêmes. Ce serait bien trop maladroit. Trop de gens nous haïssent, sur Sapuro, et n'attendent qu'une maladresse de notre part pour nous enfoncer. Il nous faut être prudents.

Till acquiesça. Il était bête, mais obéissant à la volonté de son père.

— Entendu, papa. Comme tu voudras.

— Bien... Va retrouver tes frères, maintenant. Il y a du travail.

Till'Bollek se dirigea vers la porte. Arrivé là, il se retourna, hésitant.

— Papa ?

Tiré de ses pensées, Art se tourna vers son fils.

— Oui ?

— Ce... ce que le prévôt a dit de... de maman... C'est vrai ?

Art'Bollek ne répondit pas. Ses épaules s'étaient voûtées. Till attendit quelques secondes puis, devant le mutisme de son père, sortit, la tête basse.

*

Jennie était une fille à la vie désespérément solitaire. Elle ne s'était jamais entendue avec sa famille, qu'elle avait quittée très jeune, pour vivre seule, pour voler de ses propres ailes, ainsi qu'elle avait dit à un père et une mère écumants de colère, la veille de son départ.

Mais il n'est pas facile de vivre seule, et en ce moment, Jennie Campbell, native de Chicago, Illinois, États-Unis, planète Terre, en faisait la cruelle expérience. Colin l'avait laissée tomber et elle, en réaction puérile et enfantine à ce chagrin d'amour, elle avait demandé à être affectée sur Sapuro, à San-Pablito.

Connasse. Qu'est-ce qu'elle avait cru ? Qu'elle se mortifierait par la dureté de sa vie ? Qu'elle oublierait Colin au contact de la misère ? Sottise ! Elle pensait toujours à Colin, elle se sentait désespérément seule, et elle s'était fait tabasser par un voyou ! Un beau résultat, vraiment. À vingt-trois ans, Jennie Campbell n'était encore qu'une gamine immature.

Et pour l'heure, ayant obtenu son congé de maladie, la gamine immature, le visage masqué tant bien que mal par d'énormes lunettes noires totalement anachroniques, se trouvait au centre de transmissions postales intergalactiques de San-Pablito. Le seul bâtiment à peu près correct de cette foutue ville... Sans doute parce que son entretien était assuré par des robots !

Jennie hésitait, devant le guichet des communications à longue distance. Ce qu'elle avait envie de faire équivaldrait à reconnaître que sa vie était un échec, qu'elle s'était gourée sur toute la ligne. Elle voulait appeler ses parents, leur parler, leur confier sa détresse et sa solitude. Elle hésitait. Cela devait bien faire cinq ans qu'elle avait coupé les ponts. Renouer, après tant d'années. À quoi ça rimait ?

Dix fois déjà Jennie s'était dirigée vers le préposé, un vieux bonhomme avachi et suant, pour demander la communication avec la Terre. Dix fois elle s'était interrompue. Elle était donc encore assez fière, orgueilleuse pour refuser la défaite ? À moins qu'elle ne soit complètement maso et qu'elle veuille en baver encore un peu plus...

D'ailleurs le préposé en question commençait à la reluquer d'un drôle d'air. Évidemment, il savait qui elle était et ce qui lui était arrivé. Tout se savait très vite, dans ce minuscule bled paumé. Si en plus elle se mettait à se conduire comme une cinglée...

Et puis non, merde ! Elle n'allait pas appeler au secours. Ses parents étaient trop cons ! Ils en feraient des gorges chaudes jusqu'à la fin de leurs jours !

Jennie s'apprêtait à ressortir du centre quand la porte s'ouvrit sur une silhouette bedonnante, un cigare arrogant. La jeune femme eut un sursaut et, machinalement, se tourna vers le mur, affectant de se passionner pour la lecture d'un antique avis vantant les mérites d'un emprunt d'État qui, que...

Qu'est-ce que Art'Bollek venait faire ici ? Et pourvu qu'il ne la repère pas. Elle ne lui avait jamais parlé, mais savait qui il était. Et surtout de qui il était le père !

Bollek s'était dirigé droit vers le guichet, le même que celui vers lequel elle avait failli aller. Comme malgré elle, Jennie tendit l'oreille. Ça lui semblait bizarre qu'un type comme Art'Bollek vienne au centre de communications pour appeler un correspondant. Un richard comme lui devait avoir sa propre installation.

— Je veux New York, gronda Art'Bollek. En vitesse !

Du coin de l'œil, Jennie put voir la mimique ahurie du préposé. Elle en déduisit que le vieux Bollek ne devait pas appeler souvent la Terre et son étonnement s'accrut. Son intuition féminine lui dit que cet appel avait un rapport avec les derniers événements. C'était totalement irrationnel, mais du coup Jennie redoubla d'attention.

— New York ? Sur la Terre ? demanda bêtement le préposé.

— Vous en connaissez un autre ?

— Ben...

Le préposé se pencha sur son terminal. À ce moment, Art'Bollek leva la tête et aperçut Jennie. Il tressaillit et la jeune fille sentit son cœur lui manquer. Machinalement, elle rafla un formulaire explicatif à propos de l'emprunt et fit mine de s'en aller. Art'Bollek ôta son chapeau.

— Mademoiselle, s'écria-t-il, attendez ! J'ai à vous parler. Vous tombez bien !

Jennie s'immobilisa. En une fraction de seconde, des tas de répliques lui passèrent par la tête. Répondre : « Moi, je n'ai rien à vous dire », par exemple. Ou bien : « Vous ne croyez pas que votre fils m'en a assez fait ? » Ou : « Je n'ai que faire de vos excuses. »... Au lieu de cela, elle resta immobile, muette, tandis que Bollek, se tournant vers le préposé, demandait :

— Combien d'attente ?

— Une dizaine de minutes, monsieur Bollek, répondit l'homme en levant le nez, déjà avide de cancan.

— Parfait. Je suis dehors !

Art'Bollek marcha sur Jennie, la prit par le bras, l'entraîna vers la sortie. Suffoquée, la jeune femme se laissa faire. Ce ne fut que dehors qu'elle se dégagea vivement.

— Je vous en prie ! s'écria-t-elle. Ne vous gênez pas !

Art'Bollek haussa les épaules. Il la regarda d'un air plus irrité qu'ennuyé.

— Mademoiselle, dit-il sèchement, je voudrais vous présenter mes regrets pour ce que mon crétin de fils a fait... Croyez bien que je l'ai corrigé de telle façon qu'il y regardera à deux fois avant de vous importuner.

— Mais...

— Cela dit, mademoiselle, ce crétin semble avoir perdu la tête. Pour qu'il la retrouve, il n'y a qu'une solution : que vous partiez. Votre prix sera le mien.

Éberluée, Jennie ouvrit de grands yeux.

— Je... je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

Art'Bollek pinça les lèvres d'un air excédé.

— Je veux que vous quittiez Sapuro. Il ne manque pas de planètes où une hygiéniste peut trouver du travail. Ne restez pas ici, vous tournez la tête de Till et je n'aime pas ça !

Jennie se sentit devenir écarlate. Ce... ce culot !

— Je suis prêt à vous donner une bonne somme d'argent pour que vous partiez. Dites-moi combien.

Jennie se retenait de toutes ses forces pour ne pas gifler l'odieux personnage. Le souvenir de la correction reçue la veille y était à vrai dire pour quelque chose.

— Je ne suis pas une de vos vaches, monsieur Bollek ! dit-elle sèchement. Croyez-vous que vous puissiez m'acheter d'aussi insultante façon ?

Bollek poussa un petit grognement de mépris.

— Épargnez-moi votre vertueuse indignation, dit-il. Si je veux, vous quittez San-Pablito dans vingt-quatre heures avec votre robe comme seul bagage.

Cette fois, Jennie ne put résister. Elle leva la main. Mais Art'Bollek la saisit par le poignet, serrant si fort que des larmes de douleur vinrent aux yeux de Jennie.

— Pas ce petit jeu avec moi, la belle ! gronda Art. Je te donne jusqu'à demain pour te décider. Passé ce délai, tu gicles... et sans un sou !

La plantant là, Art'Bollek rentra dans le bâtiment, laissant Jennie sanglotante de rage et d'humiliation.

Un brusque silence se fit dans la cantine. Toni leva le nez de dessus son ragoût et resta la fourchette en l'air. On n'avait pas tellement l'habitude de voir des jeunes filles dans cet établissement. On y mangeait bien et pour pas trop cher, mais on y fréquentait une faune assez peu recommandable. Et si Toni y prenait ses repas, c'était aussi pour rappeler à ladite faune que la peur du gendarme est le commencement de la sagesse.

En tout état de cause, de mémoire de poivrot, on n'avait jamais vu de déléguée du service de l'hygiène slalomer entre les tables pour s'en aller retrouver le prévôt !

Toni se leva à demi quand la jeune femme s'arrêta devant lui.

Un rire gras s'éleva du bar. Toni se dressa complètement, fusillant du regard un grand échalas aux cheveux nattés et teints, vêtu de cet ensemble de couleurs mouvantes qui erraient à même la peau nue. Dernière mode que le prévôt trouvait passablement grotesque. L'échalas se tut et détourna le regard.

— Bonjour, mademoiselle Campbell, dit Toni. Je m'étonne de vous voir dans un tel lieu.

Jennie regarda tout autour d'elle, haussa les épaules.

— Je suis passée à votre bureau. Votre adjoint m'a dit que je vous trouverai ici à cette heure.

Toni hésita.

— Asseyez-vous... Puis-je vous offrir à déjeuner ?

À son tour, Jennie hésita.

— Entre victimes des Bollek, insista Toni. Ça crée des liens.

Jennie sourit et s'assit en face du prévôt.

— Je vous conseille le ragoût de bœuf aux épices et les *pousses* de choux-cactus. C'est très épicé et délicieux.

— Allons-y pour le ragoût.

Toni leva la main. Du bar, le patron lui fit un signe de la tête.

— La même chose ! hurla le prévôt. Et une bouteille de vin...

— Je ne bois jamais d'alcool, prévôt.

— Vous avez tort ! Et pour une fois vous ferez une exception. Ça en vaut la peine.

Jennie fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui en vaut la peine ?

— Vous. Ça fait bien dix ans que je n'ai plus déjeuné en tête à tête

avec une dame.

Jennie jeta un regard amusé aux prostituées qui attendaient le client, tuant le temps comme elles pouvaient.

— Pas même avec une de ces charmantes jeunes femmes ?

Toni ne répondit pas, se contentant de sourire.

On apporta le ragoût. Jennie goûta, eut un mouvement approuvateur de la tête.

— Effectivement, c'est délicieux. On ne s'en douterait guère en voyant l'aspect de cette cantine.

Les deux jeunes gens mangèrent quelques instants en silence. Puis, à mi-voix, Toni demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas, mademoiselle Campbell ?

Jennie lui jeta un coup d'œil circonspect.

— Pouvons-nous parler ?

Toni acquiesça.

— Allez-y. Ici, personne ne s'occupe des affaires des autres.

— Tout à l'heure, Art'Bollek m'a offert de l'argent pour que je quitte Sapuro.

Toni posa sa fourchette.

— Il a fait ça, dit-il lentement.

— Oui.

Étonnée, Jennie vit le visage du prévôt se durcir, ses yeux étinceler.

— C'est bien dans sa manière, dit Toni. Et qu'avez-vous fait ?

— Rien... Que pouvais-je faire ?

— Vous allez partir ?

— Certainement pas ! Je ne suis pas le genre de femme à filer doux devant un butor comme ce M. Bollek.

Elle hésita.

— Je regrette de n'avoir pas porté plainte contre Till. Vous aviez raison, prévôt. Ces gens sont des brutes. Ça ne sert à rien de plier l'échine devant eux.

— Ravi de vous l'entendre dire... Mais pourquoi venez-vous me parler de ça, au juste ? Bollek n'a rien fait de légalement répréhensible en vous offrant de l'argent pour que vous vous en alliez.

— Je sais... Mais...

Elle se tut. Toni sourit. Divers sentiments l'agitaient, parmi lesquels une sourde inquiétude pour cette jeune femme meurtrie. Son petit visage tuméfié l'émouvait plus qu'il ne voulait se l'avouer. Et puis elle était tout de même bien fichue !

— Souhaitez-vous que je fasse assurer votre protection, mademoiselle Campbell ?

À sa grande surprise, elle secoua négativement la tête.

— Je sais me garder toute seule, prévôt... Je voulais vous dire que je suis certaine qu'il y a autre chose.

Baissant la voix, elle fit part à Toni de ses soupçons en voyant Art'Bollek appeler New York du centre de communications.

— C'est peut-être idiot, conclut-elle, mais je m'étonne que quelqu'un comme Bollek s'en vienne en ville pour appeler la Terre.

Toni hocha lentement la tête.

— Ce n'est pas idiot... C'est vrai, le ranch des Bollek est équipé pour les communications interplanétaires. Il est même automatiquement relié par canal codé avec ses principaux fournisseurs et acheteurs. Durant tout le temps que j'ai travaillé là-bas, je n'ai jamais vu une seule fois le père Bollek communiquer avec la Terre par le centre de San-Pablito.

Il se frotta le menton, sous l'œil aigu de Jennie.

— Vous dites qu'il a appelé New York ?

— Oui... Je l'ai distinctement entendu.

— Bizarre. À ma connaissance, les Bollek n'ont jamais travaillé avec qui que ce soit de là-bas.

Il se leva brusquement, mit sa casquette de base-ball.

— Où allez-vous, prévôt ? demanda Jennie.

— Enquêter sur ce que vous m'avez appris.

Il se pencha vers elle.

— Je vous suggère de rentrer chez vous. S'il y a effectivement du nouveau, je me permettrai de passer vous en faire part.

— Je vous remercie.

Il lui cligna de l'œil.

— Au fait, j'ai une sainte horreur qu'on m'appelle « prévôt ». Mon prénom, c'est Toni.

Elle devint écarlate, mais lui sourit.

— Et le mien Jennie...

Elle lui rendit son clin d'œil.

Hopy jouait avec un simulateur mathématique quand Toni entra. Très affairé par sa partie d'échecs tridimensionnels, le jeune homme ne vit pas son chef s'approcher de lui. Toni se pencha, tapota sur une touche.

— La tour noire en case C-3 deuxième niveau... Tu mets mat le deuxième roi vert et tu ouvres la seconde ligne pour le fou sur la reine blanche.

Hopy ouvrit de grands yeux, regarda le cube de l'échiquier, son simulateur, puis Toni.

— Vous êtes un sacré joueur, prévôt, dit-il, admiratif.

Tony eut un petit rire.

— Pas du tout... Mais j'ai fait ce problème la semaine dernière !

Il reprit son sérieux :

— Laisse tes joujoux, on a du travail.

Hopy posa l'échiquier et se leva. Toni remplissait un papier. Il y apposa le sceau magnétique de la prévôté.

— Qu'est-ce qu'on va faire, chef ?

— Faire un tour au centre de communications.

Hopy ouvrit de grands yeux. Toni plia le papier.

— Nous devons trouver la trace d'un appel qu'Art'Bollek a passé à destination de New York, sur Terre, dans la matinée.

Hopy siffla entre ses dents.

— Sacré boulot. Des appels, il y en a pas mal.

— Ouais... Mais l'ordinateur du centre est bien fait. Allez, viens !

Quelques minutes plus tard, les deux hommes mettaient sous le nez du directeur du centre maussade l'ordre de réquisition que Toni avait rempli.

— Je suppose que je n'ai rien à objecter, dit le directeur.

— Vous supposez bien ! répondit sèchement Hopy. Veuillez nous laisser seuls avec l'ordinateur, s'il vous plaît.

Pinçant les lèvres, le directeur quitta son bureau. Les deux policiers s'approchèrent de l'écran du terminal.

Toni poussa un long soupir.

— Drôle de boulot que le nôtre, marmonna-t-il.

L'adjoint leva le nez, interrogateur.

— Pourquoi ?

— On choisit un prévôt pour faire régner l'ordre, on l'élite, on le rémunère, et quand il enquête, ça emmerde tout le monde. T'as vu la tête du directeur ?

Hopy eut un petit rire.

— Pour ça...

— Ouais... On tabasse le prévôt, on le traite de sale con derrière son dos. Mon vieux Hopy, fais-toi donc tueur à gages. Ça paye mieux et on est considéré.

Cette fois, Hopy rit franchement.

— Ça me dit rien, chef. Avec vous, c'est plutôt agréable, d'être un flic !

— Tu trouves ça marrant ?

— Non... Mais je préfère bosser avec quelqu'un d'honnête qui connaît son boulot.

Toni eut un rire sans joie.

— Allez, au boulot, justement.

Les deux hommes travaillèrent en silence. Le centre de San-Pablito traitait tout le district. Tous les messages passés par n'importe quel quidam y étaient comptabilisés, enregistrés, et ce pendant une durée légale de cinquante années. Les hommes étant d'un naturel bavard, les messages étaient tout simplement innombrables. Mais rien ne pouvait échapper à l'ordinateur, et en quelques minutes Toni eut sous ses yeux le texte de l'appel qu'Art'Bollek avait passé avec New York.

Il lut à mi-voix. C'était bref :

— « De Art'Bollek à Virgo Schumacher. Venez d'urgence. Besoin de vous. »

Hopy vit le visage de Toni se durcir, son teint pâlir.

— Prévôt... Que...

Toni tourna la tête vers son adjoint. Il serra les poings.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? reprit Hopy. On dirait que vous avez vu un fantôme !

Toni se leva. Il semblait avoir repris son sang-froid.

— Si l'on peut dire, oui... J'en ai vu un.

— Je ne comprends pas.

— Tu ne peux pas comprendre.

— Ce... ce Virgo Schumacher, vous le connaissez ?

— Pour ça !

Toni eut un rire grinçant.

— Je le connais.

— Oui c'est ?

Toni fit face à son adjoint, les poings sur les hanches.

— C'est un tueur professionnel. Un homme que j'espérais bien ne plus jamais avoir à rencontrer.

— Parce que vous l'avez déjà rencontré ?

Toni ne répondit pas. Son visage s'était durci. Il tourna les talons et sortit de la pièce, laissant Hopy interloqué.

CHAPITRE IV

On frappa à la porte. Jennie se leva, éteignit le récepteur d'holovision interplanétaire. Pour ce qu'elle suivait le programme. Une débilité à base de strip-tease en apesanteur ! Elle alla ouvrir.

— Un mauvais point pour vous, Jennie, dit Toni Dysaix. Regardez toujours avant d'ouvrir. Ça pouvait être quelqu'un d'autre que moi.

Jennie rougit, s'effaça. Toni entra dans le petit appartement de la jeune femme, la regarda fermer et verrouiller sa porte.

— Ça, par contre, c'est bien. Ne jouez jamais avec votre chance, dans ce foutu pays, et vous aurez quelques chances de devenir vieille.

Jennie regarda le prévôt avec attention. Elle lui trouva une expression étrange. Deux profondes rides marquaient les coins de sa bouche et ses yeux pâles brillaient d'un éclat qu'elle ne leur avait jamais vu.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Il se laissa tomber dans le fauteuil sur lequel elle l'avait installé, la veille.

— Avez-vous encore de ce merveilleux bourbon ? demanda-t-il.

— Oui.

— Apportez-le et soyez pas radin ! J'en ai besoin ! Jennie alla chercher la bouteille en servit une copieuse rasade dans un grand verre. Toni le lui arracha presque des mains, but d'un trait.

— Encore, murmura-t-il.

Elle le resservit, pinçant les lèvres.

— Ça va si mal que vous éprouviez le besoin de vous soûler, Toni ?

Il la regarda. Stupéfaite, elle vit que ses yeux s'étaient remplis de larmes...

— Toni ! Qu'est-ce qui vous arrive ?

Machinalement, elle lui tendit le verre. Mais cette fois, il le repoussa.

— Vous avez raison, dit-il très doucement. Me soûler n'arrangera rien.

— Toni...

Elle s'assit en face de lui, comme la veille.

— Racontez-moi.

Il hocha la tête.

— Si Bollek a appelé New York du centre, c'était pour qu'on ne retrouve pas trace de son message. Si vous n'aviez pas été là par hasard...

— Mais... qu'est-ce qu'il y a dans ce message ? Du compromettant ?

Toni eut un rire bref.

— Vous ne croyez pas si bien dire !

Il se leva, se mit à marcher de long en large dans la pièce, sous le regard inquiet de Jennie.

— Art'Bollek a engagé un tueur à gages, dit-il sourdement. Je pense qu'on devrait le voir débarquer à San-Pablito sous peu.

Jennie se leva elle aussi. Elle avait pâli.

— Un tueur à gages ! Mais... pourquoi ?

Il eut un rire sinistre.

— Vous posez la question ?

— Pas... pour vous, tout de même !

— Et pour qui d'autre ?

Il lui raconta ce qu'il avait fait chez Bollek.

— En allant le défier sous son toit, j'ai rouvert les hostilités avec Art'Bollek. Je le connais bien. Il ne peut laisser passer ça. Et comme malgré tout il a peur de moi parce que je ne suis pas manchot et surtout parce que mon assassinat ruinerait son image de respectabilité, il engage un tueur pour faire le sale boulot. Et pas n'importe quel

tueur...

Il regarda Jennie bien en face.

— Mon propre père...

Il semblait désespéré.

— Toni...

Il alla vers elle. Il regarda son visage meurtri, sa bouche déformée, passa la main sur son propre crâne, qu'ornait une superbe bosse.

— Eh oui, Jennie..., j'ai un passé.

Elle baissa la tête. Ce que lui avait dit Toni était si énorme, si inconcevable, qu'elle en restait sans voix. Son père... un tueur !

Il se détourna. Il avait eu envie de la prendre dans ses bras. Mais non. Elle et lui, en cet instant... ça ne rimait à rien.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle doucement.

Il saisit enfin le verre de bourbon, en but une gorgée, se rassit dans le fauteuil.

— Mon véritable nom est Toni Schumacher. Dysaix est le nom de ma mère... Virgo Schumacher est mon père... et mon pire ennemi.

Jennie s'assit, approcha sa chaise du fauteuil du prévôt.

— Votre pire ennemi ? Comment un père pourrait-il être l'ennemi de son fils ?

Doucement, très doucement, elle posa sa main sur la sienne. Il regarda leurs dix doigts qui s'unissaient, fronçant les sourcils comme s'il ne comprenait rien à cet étrange phénomène.

— Ma mère savait quel genre d'homme elle avait épousé. Moi, je ne savais pas qui était mon père. Jusqu'à douze ans, je croyais que c'était un homme qui voyageait pour affaires, ce qui était vrai, dans un sens. Nous étions riches. Je ne manquais que d'un peu d'affection de la part de ce père que j'admirais et aimais tant. Et puis un jour...

Il avait à demi fermé les yeux. Jennie devina qu'il revivait des événements précis, douloureux.

— Un jour des hommes sont venus à la maison... Des policiers.

Papa n'était pas là. Il devait rentrer. Ils ont dit qu'ils l'attendraient le temps qu'il faudrait. Je regardais et ne comprenais pas. Maman pleurait... Ça se passait sur Andro III, la colonie terrienne d'Antarès, là où je suis né. Je me souviens... La porte s'est ouverte.

Il se tut. Jennie lui serrait les mains à les briser, incapable d'articuler une paroi.

— Ma mère s'est levée, a crié à papa de s'enfuir, que la police était là. Papa ne s'est pas enfui. Il y a eu un échange de décharges laser... Je revois, encore les rayons qui striaient l'obscurité. Maman m'a jeté à terre. Je me suis réfugié dans un coin, fou de terreur. J'ai vu...

Il avala difficilement sa salive.

— J'ai vu ma mère littéralement coupée en deux par une décharge qu'avait tirée mon père... J'ai vu les policiers tués tous les deux... Après...

Il se tut. Jennie s'étonnait qu'il ne pleure pas, en évoquant ces instants terribles. Mais ses yeux étaient aussi secs que fixes, minéraux.

— Après mon père m'a empoigné par le bras et m'a entraîné avec lui.

Il se dégagea de l'étreinte de Jennie, se leva, alla jusqu'à la fenêtre.

— Nous avons fui d'une planète à l'autre pendant deux ans. Peu à peu j'ai découvert que mon père était un assassin de la pire espèce. Et je l'ai pris en horreur. Il ne manifestait jamais la moindre peine après la mort de maman. Moi, j'en étais déchiré... Mais lui... Il me laissait parfois, en quelque lieu, et je savais ce que ça signifiait. Il effectuait un travail. C'est-à-dire qu'il tuait quelqu'un. Ça me faisait vomir de rage et de honte. À l'âge où tous les gosses admirent leur père, j'étais horrifié par le mien.

Elle secoua la tête. C'était elle qui avait envie de pleurer. Il lui sourit.

— J'avais quinze ans quand je me suis enfui. Je lui ai ! fauché de l'argent et j'ai mis les voiles... J'ai traîné un peu partout, j'ai fait des tas de trucs pas bien reluisants, j'ai crevé de faim... Mais je me suis toujours refusé à revenir chez mon père. Il me semblait que dans la mesure du possible je devais réparer tout ce qu'il faisait, lui ! Et puis un jour je me suis trouvé au bout du rouleau. La dèche... C'était sur Klamet. Je me suis souvenu d'Art'Bollek. Mon père avait travaillé pour lui, autrefois. J'ai réuni mes derniers sous et je suis venu sur Sapuro.

Bollek m'a engagé. J'avais vingt-deux ans.

Il s'interrompit. Son visage s'était à nouveau durci.

— Et alors ? demanda timidement Jennie. Qu'arriva-t-il ?

— Tout alla bien pendant quelque temps. J'avais l'impression que je refaisais surface. Le boulot était dur, mais ça me plaisait.

Il se pencha vers Jennie fascinée qui buvait ses paroles.

— Un jour j'ai vu débarquer mon père.

— Votre père ? Chez Bollek ?

— Oui... J'ai tout de suite pigé que le vieux Art voulait se débarrasser de quelque rival gênant.

— Que s'est-il passé ?

— Je n'avais jamais dit à Bollek qui j'étais, qui était mon père. Du reste Virgo ne s'était jamais beaucoup soucié de me retrouver après mon départ. Il a été aussi surpris que moi.

Toni fronça les sourcils.

— Ce fut un moment... gênant. Je ne sais pas trop ce qui m'a pris, mais j'ai dit à mon père que je savais ce qu'il venait faire à San-Pablito et que je ne le tolérerais pas. J'en savais long sur lui. S'il restait sur Sapuro, je le dénonçais.

— Que se passa-t-il ?

— Mon père est un homme prudent. Il était fou furieux, mais il a compris que je parlais sérieusement. Il a mis les voiles... non sans m'avoir dit auparavant que s'il me retrouvait une seule fois sur son chemin, il me descendrait sans pitié, moi, son bâtard de fils... Et je sais que ce n'était pas des paroles en l'air.

Jennie baissa la tête, bouleversée. Toni haussa les épaules.

— Je ne sais pas ce que mon père a raconté à Bollek pour justifier son départ. En tout cas, il me l'a mis sur le dos. Ça n'allait déjà pas fort avec le vieux, parce que sa femme me regardait d'un peu trop près... Bref, la crise a éclaté. Un jour, je me suis fait passer à tabac par les gars du ranch. J'ai pris mes cliques et mes claques et je suis venu en ville. Peu après la femme de Bollek a été tuée par les Sapuriens. Je suis devenu prévôt adjoint, un peu par réaction envers l'homme

qu'était mon père, un peu pour défier le clan Bollek, un peu parce que je me plais dans cette foutue ville, sur cette foutue planète...

Il sourit. Un sourire triste.

— Voilà toute mon histoire.

Jennie se leva, frotta nerveusement ses mains l'une contre l'autre.

— Qu'allez-vous faire ?

— Vous voulez dire : au sujet de mon père ?

— Bien sûr.

Il soupira.

— Je n'ai aucunement le droit de lui interdire de venir ici.

— Mais...

— Ce sera à moi de me tenir sur mes gardes. Et en cas de bagarre de tirer plus vite et juste que Virgo.

Jennie était blême.

— Vous croyez que ça ira jusque-là ?

— J'en ai peur. Je connais mon père. Je me souviens encore de ce qu'il m'a dit en partant.

— Et si vous révéliez à Bollek que... que cet homme est votre père ?

Il secoua la tête.

— Pas question... Vous êtes la seule à le savoir, et vous devrez garder ce secret pour vous. Ce n'est pas quelque chose que je tiens à voir tomber dans le domaine public.

— Je ne dirai rien, je vous le jure.

Un sourire crispé lui étira les lèvres.

— Merci.

— Pas de quoi.

Ils se regardaient silencieusement.

— Et vous... Parlez-moi de vous, dit-il enfin.

Elle haussa les épaules.

— Rien de bien original.

— Mais encore ?

— Je suis américaine. Issue d'une bonne famille. En révolte constante contre cette famille. Et je me demande bien pourquoi, d'ailleurs. Après tout, mes parents ne sont pas si mal. C'est peut-être moi qui suis complètement idiote... J'ai quitté la maison familiale et je suis devenue un peu par hasard déléguée au service d'hygiène. Je vivais sur Mars III, avec un garçon dont j'étais amoureuse. Il s'appelait Colin. Nous devions nous marier. Nous avons eu un enfant, et j'ai fait mettre l'embryon en conservation cryogénique. Nous n'avions pas les moyens de l'élever... Je me disais que plus tard, je pourrais le récupérer... Mais Colin a épousé une autre femme... Et le délai légal pour mon enfant a été dépassé. L'embryon a été implanté chez une autre femme. Je n'avais aucun droit... Alors je suis partie. Il y avait un poste disponible ici.

Elle haussa les épaules.

— Et me voilà !

Il ne dit rien. Elle resservit à boire.

— Moche, hein ?

Il ne répondit pas.

— Vous aviez raison, tout à l'heure, reprit-elle d'une voix lugubre. Se soûler ne sert à rien... Et pourtant c'est ce que j'ai envie de faire... Et ensuite on baisera un bon coup tous les deux ! Et on oubliera nos emmerdements pour quelques heures.

Il ricana.

— Excellent programme ! Ça m'intéresse. Surtout la deuxième partie... Vous...

Il se racla la gorge.

— Vous me plaisez beaucoup, Jennie. Je n'osais pas trop vous le dire.

— Vous me plaisez aussi, Toni.

Elle leva son verre.

— Cul sec ?

— Cul sec !

Ils burent. Elle étouffa un hoquet.

— Je me fais parfois l'effet d'une putain, grogna-t-elle. Ou d'une imbécile finie.

Elle dégrafa sa combinaison, la laissa tomber à terre, ôta son slip. Il la regarda d'un œil intéressé en jouant avec son verre.

— Tu aimes quelles positions ? demanda-t-elle.

Il comprit qu'elle le défiait.

— Je ne suis pas sectaire.

— Moi non plus. Et quand je suis soûle, je suis vraiment salope ! C'est ce que me disait Colin. D'ailleurs Colin...

— Il m'emmerde, ton Colin ! Tu peux pas baiser sans penser à lui ?

— Salaud !

Elle vint vers lui. C'est vrai qu'elle était jolie. Bien faite. Avec un pubis noir très fourni. Comme il les aimait. Il se mit à bander. Elle s'en aperçut.

— On dirait que je te fais de l'effet !

Il avait resservi à boire. Ils sifflèrent leurs verres.

— Déshabille-toi, souffla-t-elle.

Le grésillement du visiophone retentit.

— Merde !

Elle décrocha, sans souci de sa tenue. Le visage de Hopy se matérialisa. L'adjoint cilla en voyant la jeune femme toute nue.

— Vous... vous m'aviez dit que vous veniez ici, prévôt, dit-il. Je... je suis désolé. Il y a un meurtre dans le quartier des tanneries. Une bagarre... Faudrait que vous veniez.

Toni poussa un soupir, posa son verre.

Jennie le regarda tandis qu'il remettait sa casquette, se dirigeait vers la porte. Il lui claqua gentiment les fesses au passage.

— Désolé, chérie... C'est ça, la vie d'un flic. À bientôt !

Il sortit. Elle resta figée quelques secondes, puis, s'écroulant sur son lit, se mit à pleurer à gros sanglots.

Les prospecteurs de retour de leur rude travail loin de San-Pablito n'avaient guère pour habitude de rentrer dans la ville à grande vitesse, en klaxonnant et en zigzaguant, la coupole de leur voiture ouverte et en gesticulant comme des possédés.

Pourtant celui qui arrivait, en cette fin de journée, et qui enfilait si vite la rue donnant sur le bureau du prévôt que sa chenillette en dérapa et écrasa un chien au passage, ce prospecteur-là faisait tout ça, et en plus il braillait :

— Les sauvages ! Les sauvages !

Toni était juste rentré des tanneries, après avoir constaté le meurtre pour lequel Hopy l'avait appelé. Affaire banale. Une simple rixe d'ivrognes. Le meurtrier ne s'était même pas enfui. Il s'était laissé arrêter sans résistance, avait avoué sans faire de difficulté.

Un jugement rapide, une condamnation à mort avec reprogrammation... Toni voyait ça d'ici. L'assassin serait endormi dans un hôpital disciplinaire, on prélèverait des cellules sur son corps, et par clonage, on recréerait l'individu, supprimant en lui tout ce qui en avait fait un être antisocial. Le reste du cadavre serait incinéré.

Une belle saloperie qui mettait régulièrement le prévôt mal à l'aise. Cette mise à mort qui n'en était pas une. Cette fabrication de bons robots inoffensifs sous surveillance constante... Toni aurait préféré l'anéantissement pur et simple !

Mais pour l'heure, ses soucis étaient autres. Il descendit dans la rue poussiéreuse au moment où le véhicule du prospecteur stoppait, dans un grincement de freins malmenés.

Le prospecteur bondit de sa chenillette, toujours hurlant :

— Les sauvages ! Les Sapuriens !

Un frémissement parcourut les curieux qui s'étaient arrêtés devant le bureau de la prévôté, attirés par les cris.

— Les Sapuriens ! Où ça ? demanda Toni.

Le prospecteur s'était accroché au devant de sa chemise. Il tomba sur les genoux. Le prévôt s'agenouilla à côté de lui.

— Hopy, va chercher à boire, ordonna-t-il à l'adjoint. Où ça, les Sapuriens ?

Le prospecteur roulait des yeux injectés de sang. Vêtu de haillons, puant la sueur et la crasse, il portait au front une large balafre couverte de croûtes brunâtres. Hoppy apporta à boire. L'homme lui arracha la bouteille des mains, but à longs traits, deux ruisselets d'eau lui coulant aux commissures des lèvres jusque dans la barbe hirsute. Toni attendit impatiemment.

— Alors ? demanda-t-il quand l'assoiffé eut reposé la bouteille. Ces Sapuriens ? Où se trouvent-ils ?

— Au... au-delà des monts Gompian, au sud des plateaux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda un des curieux qui étaient massés autour du prévôt.

— On est une bande... On était une bande de prospecteurs... Hier soir, des Sapuriens nous ont attaqués par surprise... Mes copains sont tous morts ! Tous morts, je vous dis... Morts !

Il se mit à sangloter.

— Et vous ? demanda Toni.

— Moi, j'étais à la chasse... J'ai entendu des coups de fusil !

— Quoi ?

Toni n'avait pu retenir ce cri de stupeur.

— Tu dis bien des fusils ? Des armes à feu !

Le prospecteur hocha énergiquement la tête. Il fouilla dans le sac qui pendait à son côté, en sortit un gros revolver, le tendit au prévôt qui le saisit, le regarda longuement.

— Bon Dieu, c'est la première fois que j'en vois un, dit Hopy tout bas. C'est donc ça, une arme à feu ?

Toni acquiesça.

— Oui... J'en avais vu quand j'ai fait un stage pour devenir prévôt en chef. C'est un truc qui date de plusieurs siècles, mais c'est bonnement efficace, tu peux me croire.

— Pour sûr, que c'est efficace ! glapit le prospecteur. Si vous pouviez voir mes copains.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Toni.

— J'avais un laser lourd. J'ai tiré sur ces fumiers... Je crois que je les ai presque tous eus... Doit pas y en avoir eu beaucoup à filer.

Le prospecteur toussa, cracha dans la poussière.

— Y en quand même un qui m'a tiré dessus avec son engin du diable !

Il effleura sa blessure.

— L'a bien failli m'avoir, le fils de pute !

— Et ensuite ?

— J'ai ramassé cette arme... Pour qu'on me croie... et j'ai filé, pour sûr ! J'allais pas attendre qu'ils reviennent en force !

— Ils étaient combien ? demanda un grand gaillard barbu.

— Pas plus d'une vingtaine... Des pouilleux sans foi ni loi, des cochons de païens !

— Est-ce qu'ils obéissaient à un chef ? demanda Toni. Ils étaient organisés ?

— Pourquoi que vous posez tant de questions, prévôt ? gronda le barbu. Faut qu'on organise une expédition punitive et qu'on les tue tous !

Les approbations fusèrent, unanimes. Toni se redressa, irrité.

— Réfléchissez donc, au lieu de vous exciter... S'ils sont organisés, s'ils ont des chefs, c'est qu'on a à faire à une sacrée vraie révolte. Sinon... Après tout, c'est pas la première fois que des pillards isolés s'en prennent aux prospecteurs.

Le prospecteur se leva. Il cracha, adroitement, devant la botte gauche de Toni.

— Bien pensé, prévôt... Ouais, ils avaient un chef. Même que c'était Chota ! Et je lui ai réglé son compte, à cette salope !

Toni passa la main dans ses cheveux, repoussant sa casquette en arrière.

— Chota... Vous êtes sûr ? demanda-t-il songeur.

— Et comment !

Le prospecteur bomba le torse.

— Chota, parfaitement ! La fameuse Chota... Et c'est moi qui l'ai descendue !

— Tu mérites la croix ! dit le barbu. Alors, prévôt, qu'est-ce que vous comptez faire ?

Toni se tourna vers la foule houleuse.

— La première chose à faire, c'est d'alerter tous les isolés. Je vais lancer un avis général... De votre côté, et je m'adresse à tous, si vous connaissez quelqu'un en particulier qui se trouve dans le désert et que vous puissiez le contacter, avertissez-le immédiatement qu'il y a de l'orage dans l'air. Faites vite. Il n'y a pas une minute à perdre... Prévenez aussi les éleveurs.

Après un moment de flottement, la plupart des badauds se dispersèrent. Le barbu resta seul, poings sur les hanches, regardant fixement le prévôt.

— Vous allez laisser ce massacre impuni, prévôt ? demanda-t-il brutalement.

Toni marcha lentement vers le gaillard. Il était à cran, depuis ce qu'il avait appris le matin même. Il n'allait pas se laisser monter sur les pieds par cet imbécile.

— Les affaires avec les indigènes sont du ressort de l'armée, pas de la prévôté, dit-il sèchement... Et quand bien même elles le seraient, que suggérez-vous ?

— Faut aller à la poursuite des Sapuriens, trouver leur camp et les tuer comme des chiens puants.

— Naturellement... Il faut deux jours pour venir des monts Gompian. Ça leur ferait quatre jours d'avance, aux Sapuriens. Soyez sûr qu'ils se sont bien cachés dans le désert, qu'ils s'attendent à une

expédition de notre part et qu'ils sont tout disposés à faire un nouveau massacre. Je ne pense pas que l'armée se lancera à l'attaque sans moyens aériens et sans avoir mis toutes les chances dans son jeu.

Le barbu grommela :

— Des paroles ! Vous avez tous peur. Laissez donc agir les citoyens et il n'y aura plus un seul sauvage sur cette planète avant longtemps !

Toni grinça des dents.

— J'ai surtout peur des imbéciles dans votre genre qui agissent sans réfléchir... Et je vous rappelle l'existence d'un code galactique qui interdit le genre de génocide dont vous rêvez !

Plantant là l'énergumène, Toni rentra dans son bureau, suivi de Hopy.

Toni prit un repas rapide, tandis que Hopy s'occupait à recenser au fichier les noms et les références de toutes les personnes qui se trouvaient ou vivaient isolément dans le désert, à la merci des Sapuriens.

Quand la nuit tomba, brutale comme d'habitude, le prévôt se tâta pour savoir s'il allait retrouver Jennie Campbell chez elle. Théoriquement, le jour qui suivait était son jour de congé. Pratiquement... Avec ce qui s'était passé dans les collines, il savait qu'il allait devoir rester sur la brèche pendant pas mal de temps.

Il connaissait de réputation Chota la Sapurienne. C'était un des jeunes chefs les plus remuants qui hantaient les montagnes et les vallées au nord de San-Pablito. Si Chota s'était trouvée à la tête de cette bande, cela signifiait peut-être que les Sapuriens étaient à la veille d'une révolte de grande envergure. Et dans ce cas...

Alors... Prendre quelques heures de bon temps tout de suite...

On frappa à la porte. Hopy leva la tête de dessus son terminal d'ordinateur et alla ouvrir.

— Bonjour, Hopy... Bonjour, prévôt.

Toni se leva, étonné. Devant lui se tenait une femme d'une quarantaine d'années, sèche et anguleuse, mais au regard étonnamment clair et franc. Le prévôt sourit, se dirigea vers la visiteuse.

— Madame le maire, dit-il avec un sourire gentiment ironique. Si je m'étais attendu.

La femme sourit.

— Pas de chichi entre nous, Toni. Je suis venu vous voir presque en douce. Après ce qui s'est passé aujourd'hui, une visite dans les règles du protocole aurait risqué de semer la panique.

— Très juste... Asseyez-vous, Janette. Un verre ?

— Non... Deux !

— Trois ! intervint Hopy en se dirigeant vers le distributeur de boissons glacées.

Toni, Hopy et Janette trinquèrent.

— Alors, ils se révoltent ! C'est la guerre à nouveau, dit enfin Janette. Que pensez-vous de ça, Toni, vous qui connaissez le désert ?

Toni haussa les épaules.

— Rien ne prouve qu'il s'agisse d'une révolte organisée. C'est le dixième incident du genre depuis cinq ans.

— Oui, mais cette fois il y avait Chota ! Et elle est morte. Les autres chefs sapuriens vont vouloir la venger.

Toni se laissa tomber sur son fauteuil avachi. Il soupira d'un air las.

— Je crois que vous avez malheureusement raison, Janette. Les jeunes chefs n'ont jamais accepté la défaite. Ils ont eu le temps d'oublier les déboires passés depuis toutes ces années.

— Ce qui est grave, ce sont les armes à feu.

— Oui !

Toni eut un mouvement de colère.

— On savait que des contrebandiers ont réussi à voler des armes dans des musées... Facile après ça de les reproduire à l'infini avec un simple duplicateur. Idem pour les munitions.

— Et il suffit de les fournir aux Sapuriens en échange de pierres précieuses et nous voilà avec une nouvelle guerre sur les bras.

Hopy leva la main.

— Je ne connaissais pas cette histoire de vol.

— Ça s'est passé il y a une bonne année, sur Terre, expliqua Janette. Un musée a été pillé. On a volé des armes très anciennes, mais encore en parfait état de fonctionnement, avec leurs munitions. On se demandait qui pouvait s'intéresser à ces vieilleries. On sait pourquoi, maintenant.

— Oui... Ces armes sont beaucoup plus faciles à écouler en contrebande que des armes modernes, toutes répertoriées, marquées, donc repérables. Et elles sont parfaitement efficaces.

Toni montra le revolver.

— Combien y en a-t-il en face de nous, des comme ça ?

Il y eut un long silence.

— Cette pièce à conviction va être examinée, j'imagine ? dit Hopy.

— Sûr... Mais qu'est-ce que tu veux qu'elle révèle à l'enquête ? répondit Toni. Pour ma part, je vais interroger tous les contrebandiers que je peux connaître, mais je sais d'avance que ça ne donnera rien. La police intergalactique va me dessaisir de l'enquête... Tant mieux ! À leur bonne santé !

Janette regarda le prévôt, attentive.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Toni ?

Dysaix se leva.

— Que pensez-vous que l'armée va faire ? demanda-t-il.

— Envoyer une patrouille pour enterrer les corps et poursuivre les survivants de cette bande... Mon vieux Toni, si cette patrouille revient, elle aura de la chance.

À son tour, Janette se leva. Son visage s'était coloré.

— Et puis merde ! Moi, je les comprends, les Sapuriens. Ils ont été parqués dans une réserve, aride à souhait, alors que depuis l'aube des temps ils vivaient dans l'immensité de leur monde, libres et tranquilles. En plus on en a massacré quelques milliers, histoire de terroriser les autres. Vous voudriez qu'ils nous aiment, eux ?

— Non...

— Et comme la garnison de Sapuro compte en tout et pour tout cinq mille hommes pour quadriller toute la planète... Cinq mille hommes sans matériel moderne, avachis, assommés par la température... Ouais, ils ont la partie belle, les contrebandiers !

Toni observait Janette. Il connaissait le maire de San-Pablito de longue date. Il savait quelle femme c'était, et, surtout, quel cœur c'était.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire, Janette ?

Elle eut un sourire torve.

— S'il le faut, j'irai chez les Sapuriens pour leur parler, les convaincre de ne pas rallumer la guerre.

Toni ne cacha pas sa stupéfaction.

— En personne ?

— Qui donc irait, à part moi ? Je connais cette foutue planète. J'y suis née !

Toni regarda Janette avec un respect nouveau. Cette femme avait un sacré courage.

— Les Sapuriens vous écouteront-ils ?

— Je ne sais pas.

— Vous seriez abattue avant même d'avoir sorti votre désintégrateur, dit Hopy.

— J'irai sans armes.

Toni secoua la tête.

— En temps normal, les Sapuriens seraient peut-être impressionnés par votre geste. Mais pour l'instant, je crois que ça ne serait pas le cas. Moi aussi, je connais cette foutue planète, même si je n'y suis pas né.

— Alors ça sera la guerre !

— Elle était prévisible... Il y aura toujours la guerre tant que nous autres, colons terriens, n'auront pas compris que les Sapuriens ne sont pas les Indiens que les Américains ont anéantis autrefois ! On n'a pas le droit de commettre deux fois la même erreur. Attendez que cette histoire se tasse... Et puis alors je vous accompagnerai chez les

Sapuriens.

Janette le regarda, étonnée.

— Pourquoi vous ?

Toni eut un petit sourire.

— Une vieille histoire... Je vous raconterai peut-être un jour. Mais n'en parlez pas.

Janette acquiesça, silencieuse et manifestement intriguée par les paroles de Toni. Le prévôt sourit.

— Je vais avoir pas mal de boulot, le temps à venir, dit-il. On pourra envisager cette petite promenade plus tard...

Comme malgré lui, il ajouta :

— Si je suis encore en vie !

CHAPITRE V

L'automoteur chenillé semi-blindé s'arrêta devant le bureau de Toni qui se dressa, estomaqué à la vue du déploiement militaire. Un semi-blindé et trois véhicules plus petits, pouvant emmener en tout une cinquantaine de soldats.

Hopy siffla entre ses dents.

— Mettent le paquet, les militaires.

— Penses-tu, ricana Toni, c'est pour la galerie ! Pour impressionner les gogos... Combien tu paries que la moitié seulement de ces gars vont s'en aller dans le désert à la recherche des Sapuriens ?

Hopy n'eut pas le temps de répondre. La porte s'ouvrit et une femme entra, bien sanglée dans son uniforme de lieutenant, la mine sévère et le geste bref.

— Lieutenant Bühler, se nomma-t-elle. J'ai à vous parler, prévôt.

Toni acquiesça, montra une petite porte.

— Mon bureau personnel, dit-il. Entrez, lieutenant.

La femme entre, d'un pas raide, la tête redressée.

D'un seul coup d'œil, Toni la jaugea. Elle n'était pas originaire de Sapuro, devait venir d'une garnison du système solaire, peut-être même de la Terre. Fière de ses galons et pleine d'ambition.

— Alors lieutenant, on s'en va à la chasse aux sauvages ? dit-il, moqueur, après avoir refermé la porte derrière lui.

Le lieutenant Bühler ne cilla pas. Elle tendit une cassette marquée du sceau magnétique des autorités militaires.

— Mon ordre de mission.

Toni refusa d'un geste.

— Mon décodeur ne fonctionne pas depuis hier matin et le réparateur n'est pas encore passé. Dites-moi ça de vive voix, je ne mets

pas votre parole en doute.

Bühler pinça les lèvres.

— Je pars à la tête d'une patrouille donner une sépulture décente aux malheureux prospecteurs massacrés par les Sapuriens, rechercher ceux-ci et leur infliger un châtimement dissuasif.

Toni montra du doigt l'extérieur.

— À la tête de tout ce monde ?

Le lieutenant Bühler, pour la première fois, sembla un peu ennuyée.

— Euh... non. Uniquement à la tête de quinze hommes. Les autres doivent patrouiller dans les environs immédiats de San-Pablito avant de rentrer à la caserne.

— Ouais... Histoire de faire croire aux civils que leur sécurité est assurée.

Toni haussa les épaules.

— En quoi tout cela me concerne-t-il ?

— Vous m'êtes affecté comme guide.

— Quoi ?

Toni s'était levé, stupéfait et furieux.

— Mais je ne suis pas militaire ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Ordre du colonel Hypelt.

— Hypelt...

Toni se radoucît.

— Je connais Hypelt, dit-il. On a roulé notre bosse dans le désert, autrefois, avant que je ne sois prévôt.

— Précisément... J'imagine que c'est pour cela qu'il vous réquisitionne. Il vous en donnait les raisons dans son message codé.

— Hum...

Toni réfléchit. Ça ne l'emballait guère de quitter San-Pablito pour

l'instant, avant l'arrivée de Virgo Schumacher... et sans même avoir revu Jennie. Surtout pour s'en aller faire la chasse aux Sapuriens.

— Vous n'avez pas de guide local ? demanda-t-il.

— Bien sûr que si. Un Sapurien rallié... Mais je crois que le colonel n'a pas grande confiance en lui. Et moi non plus.

Toni alluma une cigarette.

— Combien la glorieuse armée de l'empire me paiera pour cet extra ?

— Pas un sou, répondit franchement la jeune femme en posant son calot. C'est un service que nous vous demandons. Après tout, si les Sapuriens déferlent sur la région, vous serez concerné au même titre que tout le monde.

Toni réfléchit. Les arguments du lieutenant étaient valables. S'en ajoutait un qu'il devinait. Hypelt savait tout au sujet du passé. Il pensait qu'en compagnie de Toni, les soldats avaient une chance de s'en tirer. Les Sapuriens étaient peut-être des sauvages, mais ils avaient de la mémoire...

Toni se leva.

— Hopy !

L'adjoint apparut.

— Tu prends ma place pour quelques jours. Je pars en pique-nique dans les montagnes.

Hopy hocha la tête, à peine étonné.

— Veille au grain pendant mon absence. Que les Bollek ne relèvent pas trop la tête. Et surveille les... les arrivées d'étrangers.

— Compris.

Toni se retourna vers le lieutenant.

— J'espère que vous avez ce qu'il vous faut comme vivres, eau... Parce que pour une fois que je peux être nourri par l'armée, je vais en profiter !

Le lieutenant eut une ombre de sourire.

— Soyez tranquille, prévôt. Le colonel Hypelt était sûr que vous accepteriez.

Toni grommela. Il entra dans le bureau, alla à l'armoire aux armes, saisit un pistolet désintérateur, un fusil moléculaire et un poignard-laser, qu'il accrocha à son baudrier.

— Je crois que j'ai tout ce qu'il me faut, dit-il à mi-voix. Allez, Hopy... Ne t'endors pas à la barre.

— Pas de risques.

Toni ne s'était pas trompé. Peu après qu'ils soient sortis de la ville, le gros des véhicules militaires avait obliqué en direction de la caserne tandis qu'un seul engin chenillé léger prenait la direction du nord, vers les montagnes qui se profilaient, loin à l'horizon, tremblantes dans la brume de chaleur.

— Fantastique force de dissuasion, apprécia le prévôt. Si les Sapuriens nous voient arriver ainsi équipés, ils vont en faire dans leur culotte !

Il était assis à l'avant, au premier niveau du petit engin, à la droite du lieutenant Bühler. La jeune femme tourna la tête, grimaçant un sourire – son premier !

— Je m'étais laissée dire que les Sapuriens qui vivent dans les montagnes sont nus.

Toni lui rendit son sourire.

— Exact... C'était une image !

Histoire de dire quelque chose, Toni demanda :

— Il y a longtemps que vous êtes dans l'armée, lieutenant ?

— Depuis l'enfance, et même avant... Je suis un clone.

— Ah bon ?

— Oui... Je suis... j'étais la femme d'un officier. Nous avons été tués pendant la guerre contre les dissidents siriens. Mon mari n'a pu être récupéré, mais mon corps l'était encore. On a cloné des cellules et... et me voilà.

Toni sortit son paquet de cigarettes.

— Je peux fumer ?

— Bien sûr... Et donnez m'en donc une aussi.

Ils fumèrent quelques instants en silence.

— Je suis contre le clonage, dit Toni. Du moins en ce qui me concerne. Si je claque, ça sera pour de bon. Ça ne me dirait rien de revivre à partir de cellules récoltées sur mon cadavre.

Bühler haussa les épaules.

— C'est votre affaire.

Curieux, Toni considéra le lieutenant. Elle n'était pas très belle, trop grande, trop peu féminine à son goût. Bien moins gracieuse que Jennie, par exemple. Mais elle semblait ouverte, pour autant qu'une militaire puisse l'être. Et puis c'était la première fois qu'il avait l'occasion de parler avec un clone.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-il.

Elle sourit.

— En tout ou dans cette vie ?

— Les deux.

— J'ai cent trente-trois ans. Je suis morte à cinquante-six ans, je suis restée sous forme cellulaire cent quarante-six ans... Faites le calcul : j'ai trente et un ans dans ma nouvelle vie.

Il rit.

— Et vous êtes officier.

— Mes cellules ont été récupérées par l'armée et conditionnées par elle. Je ne pouvais être autre chose que militaire.

— Sûrement...

Le lieutenant Bühler tourna la tête vers Toni.

— Vous connaissez assez bien les Sapuriens, à ce qu'on m'a dit.

Il acquiesça.

— Que pensez-vous d'eux ? Pour ma part, c'est la première fois que je pars en campagne contre eux. Je ne suis sur Sapuro que depuis huit

mois terrestres.

Toni haussa les épaules.

— Ce sont de rudes combattants... Courageux, sobres, durs au mal et aussi rusés que tenaces... Et je dois dire aussi cruels que nous autres humains.

— Vous ne semblez pas les haïr.

— C'est vrai... Je ne les hais pas. J'ai eu la chance insigne...

Il s'interrompt.

— Allez-y. Rien de ce que vous me dites ne sortira d'entre nous.

— J'ai eu la chance de pouvoir vivre quelques mois avec une tribu sapurienne.

— Vraiment ?

— Oui... C'était peu de temps après mon arrivée ici.

Je travaillais tout seul dans le désert à faire du repérage de nappes d'eaux souterraines pour le bétail... J'ai sauvé un jeune Sapurien qui allait se faire bouffer par un fauve. Il était blessé, je l'ai soigné.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— J'étais très jeune. Et je suppose que ma solitude me pesait... De toute façon, je ne le regrette pas. Vous savez que les Sapuriens ont la faculté de changer de sexe à volonté. Ils sont mâles ou femelles ou les deux à la fois.

— Oui, je sais ça.

— Eh bien...

Toni rigola.

— J'ai eu une maîtresse comme je n'en avais pas eu souvent !

Le lieutenant Bühler sursauta violemment, regarda Toni d'un air presque horrifié.

— Vous voulez dire que... que...

— Que j'ai couché avec un Sapurien ! Eh bien oui. Et pourquoi pas ? De toutes les races extrahumaines, ce sont ceux qui se

rapprochent morphologiquement le plus de nous. Regardez votre guide. Avec son uniforme, il faut y regarder à deux fois pour s'apercevoir que ce n'est pas un humain.

Bühler acquiesça. Mais à sa tête, Toni devina qu'elle était choquée. Il sourit.

— Vous savez, quand on est seul, dans le désert, pendant des mois... Sans femme. Mais j'aurai vergogne de faire la fine bouche. Fleur...

— Fleur ?

— C'est comme ça que je l'avais appelée... Fleur était une chic compagne. Et quand les Sapuriens me sont tombés dessus elle m'a sauvé la mise.

— Que s'est-il passé ?

— Les Sapuriens m'ont emmené avec eux dans les montagnes. Ils m'ont gardé plusieurs mois. J'étais une sorte de prisonnier sur parole.

— Vous avez été bien traité ?

— On ne peut mieux. Je crois qu'ils m'aimaient bien, parce que Fleur m'aimait bien. Vous savez, ce sont des gens extraordinairement affectifs. Les sentiments, pour eux, les émotions, comptent plus que le raisonnement. C'est pour ça qu'ils sont imprévisibles... et si dangereux.

— Et comment votre aventure s'est-elle terminée ?

— Le plus simplement du monde... Fleur est tombée amoureuse d'une femelle sapurienne et elle m'a fait comprendre qu'elle et moi c'était fini. Alors j'ai pris mes affaires et je suis parti.

— Et les Sapuriens n'ont pas essayé de vous retenir ?

— Pas du tout. Ils m'ont escorté un moment, jusqu'à ce que nous soyons trop près à leur goût des zones occupées par les humains... Alors ils m'ont dit adieu et sont retournés dans leurs montagnes.

— Incroyable...

Toni ne répliqua pas. Décidément, en quelques jours, il avait révélé bien des choses de son passé à deux femmes : Jennie et ce lieutenant.

— Au contact des Sapuriens, j'ai appris à les comprendre, reprit-il.

Ils défendent leur terre, leur mode de vie, leurs traditions. Pour eux, nous sommes les envahisseurs. Ils se battent pour se défendre... Il y a tant des nôtres qui les volent et les tuent par plaisir !

Bühler grogna.

— Ils sont tout de même un obstacle au développement de ce pays. Ils sont rétifs à la civilisation.

— À notre civilisation. Et puis est-ce une raison pour les exterminer ?

— Qu'ils se tiennent tranquilles et nous les laisserons vivre en paix.

— Vous appelez ça vivre, lieutenant ? Être parqué dans des réserves pour y crever de faim, être exploités par les affameurs et les contrebandiers. Voilà ce que c'est pour eux, que de vivre en paix avec nous !

— Prévôt, l'Histoire est ainsi faite qu'elle nous apprend que lorsque deux races entrent en conflit, la plus faible doit nécessairement disparaître. C'est malheureux, mais c'est ainsi. Les Sapuriens sont plus faibles que nous. Ils devront se soumettre, s'intégrer ou disparaître.

Toni la regarda de travers.

— Je connais cette excuse. On l'a ressassée pendant la guerre contre les Sapuriens. Les sauvages ne peuvent pas vivre comme nous, avec nous. Ils massacrent les prospecteurs. À chaque fois on saute sur l'occasion pour organiser un beau petit massacre. Et pour faire bonne mesure, on assassine avec les guerriers les femelles et les enfants.

— Vous exagérez.

— Non... Et vous le savez. Quels sont vos ordres, si nous rencontrons un fort parti de Sapuriens ?

Bühler s'était renfrognée.

— M'assurer qu'il s'agit bien de ceux qui ont massacré les prospecteurs. Les arrêter et les ramener à San-Pablito où ils seront légalement jugés.

Toni éclata de rire.

— Parce que vous vous imaginez que les Sapuriens se laisseront arrêter !

Il se tourna vers l'officier.

— Les Sapuriens se laisseront massacrer jusqu'au dernier... À moins qu'ils ne soient les plus forts, auquel cas c'est nous qu'ils massacreront jusqu'au dernier... Voilà ce qui va se passer.

Bühler tourna la tête vers lui.

— Tant que je commanderai ce détachement, les ordres seront exécutés, prévôt, dit-elle en détachant les mots. Mettez-vous bien ça dans la tête !

Toni sourit.

— J'en accepte l'augure...

Une journée avait passé. Le véhicule des soldats avançait maintenant sur une sente poussiéreuse, marquée de profondes ravines. Le désert étendait sa splendide désolation. Une herbe rase, calcinée, poussait par plaques sur le sol blanc. Ça et là, en direction des montagnes toutes proches, quelques maigres arbustes, plus buissons qu'arbres, dressaient leurs têtes décharnées, penchées dans la direction du vent dominant. La chaleur étouffante faisait vibrer l'air limpide et sec. Les cimes des monts tremblaient devant les yeux des soldats, leur paraissant tous proches, bien que se trouvant encore à une bonne journée de route.

Des monts qui abritaient les corps de quelques prospecteurs, sans doute déjà abondamment dévorés par les gytris charognards.

Des monts qui abritaient aussi les Sapuriens, leur haine, leur désespoir...

Toni contemplait distraitemment ce paysage qu'il aimait et détestait tout à la fois. Il se sentait à l'aise sur ce sol aride qu'il maudissait pourtant sans cesse. Son œil exercé notait chaque détail de la piste qui se déroulait devant eux, à l'infini : caillou retourné, montrant une face sombre que le soleil n'avait pas eu le temps de dessécher, poussière troublée par le passage d'un pied, herbe aplatie se redressant à peine.

— Bühler, appela-t-il.

Le lieutenant sommeillait, son fauteuil en position allongée. Elle se réveilla instantanément, se redressa.

— Que se passe-t-il ?

— Des Sapuriens nous précèdent à moins d’une heure.

La jeune femme resta un instant muette.

— Vous êtes sûr ? demanda-t-elle enfin.

— Oui. Il y a des traces effacées, à peine visibles. Une dizaine de guerriers. Ils nous ont repérés et nous suivent... en restant devant nous.

— Comment ça ?

— Les Sapuriens ont un système auditif et visuel remarquablement développé. Leur odorat est également très subtil. À côté d’eux, nous sommes des sourds-aveugles ! Ceux-là savent parfaitement ce que nous faisons, où nous sommes, combien nous sommes... Ils se déplacent en fonction de notre propre déplacement.

— À pied ?

— Ou sur des zimmans.

— Des zimmans ?

— Ce sont des espèces de grands oiseaux qui ne peuvent pas voler. Ils leur servent de monture.

Tout à coup une silhouette apparut de derrière un rocher, agitant les bras.

— Votre éclaireur a vu quelque chose, lui aussi, dit Toni.

— Stoppez ! commanda Bühler dans l’interphone.

Le véhicule stoppa. Immédiatement trois soldats prirent positions, leurs armes braquées vers l’horizon. Le lieutenant sauta à terre, suivie par Toni.

L’éclaireur sapurien s’était agenouillé. Il se mit à épousseter la piste avec soins, à l’aide de ses longs doigts que terminaient des sortes de petites surfaces spatulées hypersensibles. Il la flaira, le bout de son long nez s’agitant rythmiquement.

Toni ricana doucement.

— Il a repéré ses frères, murmura-t-il.

— Après vous, observa Bühler.

— Rien n'est moins sûr.

— Que voulez-vous dire ?

Toni n'eut pas le temps de répondre. Le Sapurien s'était redressé. Il était remarquablement grand pour les humains qui l'entouraient, mais de stature normale pour un Sapurien. Il devait mesurer dans les deux mètres soixante et peser à peine soixante kilos. Plus les Sapuriens vieillissaient et plus ils grandissaient et maigrissaient. Les vieillards qu'avait connus Toni faisaient penser à des lianes vivantes.

— Sapuriens... Une heure avance, dit l'éclaireur.

Il se tut. Ses yeux à multiples facettes irisées, tels des kaléidoscopes, se posèrent sur Toni, impénétrables, puis sur Bühler. Le lieutenant hochla la tête, manifestement perplexe.

— Tu es sûr ? demanda-t-elle.

— Sûr... Eux garder piste vers montagne.

Bühler se tourna vers Toni. Elle fourragea dans ses cheveux coupés court.

— Qu'en pensez-vous, prévôt ? demanda-t-elle.

— Pas grand-chose. À vrai dire, je ne m'attendais pas à trouver des Sapuriens si loin dans la plaine. C'est sûr qu'ils doivent se sentir en force pour venir si près de San-Pablito.

— Il faut continuer. Si nous faisons demi-tour, les Sapuriens vont croire que nous avons peur d'eux et il est probable qu'ils nous attaqueront.

— Probable, en effet.

Bühler se retourna vers le guide.

— Continue à ouvrir la route, ordonna-t-elle.

Sans rien dire, le Sapurien s'éloigna au pas de gymnastique, insensible à la chaleur, à la fatigue.

Toni, Bühler et les trois soldats remontèrent dans le véhicule tout terrain qui s'ébranla.

— Que vouliez-vous dire, tout à l'heure, à propos de l'éclaireur ? demanda le lieutenant.

Toni cracha le mégot de sa cigarette.

— De deux choses l'une... Ce gars vous mène en bateau, il a entendu ce que j'ai dit à propos de la piste et s'est raccroché aux branches comme il a pu, ou bien il est myope, ce dont je doute.

— Je vois ce que vous voulez dire... Il a pu tout simplement attendre d'être sûr de son fait.

— Des clous ! Cette piste est aussi visible que le nez au milieu de la figure.

Bühler eut un petit rire contraint.

— Je n'avais rien remarqué.

— Normal... Vous n'avez pas le sens du désert. Il n'y a pas assez longtemps que vous êtes là.

Le Sapurien n'était plus qu'une mince et petite silhouette à l'horizon.

— Vous croyez qu'il nous trahit ?

— Peut-être pas... Mais ça doit le travailler. Il connaît notre force, c'est-à-dire plus exactement notre faiblesse et doit se dire qu'en cas de bagarre... D'autre part il sait que les Sapuriens réservent des traitements raffinés à leurs renégats... Maintenant je peux me tromper. En tout cas, il faut se méfier de lui.

Machinalement, il tira son pistolet de sa gaine, le vérifia.

— On verra bien, souffla-t-il.

*

De la fenêtre de son appartement, Jennie avait vu passer les soldats. Elle avait vu Toni assis à l'avant d'un véhicule chenillé assez délabré, à côté d'une femme-officier. Elle en avait éprouvé à la fois de l'inquiétude et une inexplicable jalousie.

Elle était encore en arrêt de travail. Elle avait décidé de rester chez elle pour mettre de l'ordre dans ses affaires.

Mais ces tâches domestiques ne tardèrent pas à l'ennuyer. Elle bâcla son travail et s'installa devant l'holovision, se programmant un vieux film porno, histoire de se changer les idées. D'habitude ça l'excitait pas mal de voir des gens faire des galipettes en relief sous

son nez. Mais cette fois, elle trouva ce spectacle prodigieusement niais et sordide et coupa vite la chique aux amants occupés à bien faire !

Elle pensait à Toni. En fait, l'image du prévôt ne quittait guère son esprit, depuis la veille. Depuis que son con d'adjoint leur avait cassé la baraque en appelant son chef juste au moment où les choses commençaient à devenir intéressantes !

Jennie n'était pas hypocrite de nature. Elle aimait l'amour, le sexe et les hommes. Colin n'avait pas été son premier, de loin, mais lui, elle l'avait aimé. Mais Colin l'avait plaquée et, depuis, sa vie sentimentale avait été plutôt vide.

Et voilà qu'elle se sentait émue par Toni. Charnellement, mais aussi sentimentalement. Elle n'avait pas tellement l'habitude de s'offrir ainsi qu'elle l'avait fait avec le prévôt. Mais cet homme la fascinait. Elle devinait en lui une violence sourde, un tempérament généreux qui répondait à sa propre nature.

Et puis elle le désirait violemment. Elle n'avait plus désiré un homme à ce point depuis Colin. Elle avait envie de sentir son corps frémir sous les mains de Toni, de frotter sa peau à la sienne...

— Et merde !

Elle se leva. Elle avait tout de même passé l'âge de se faire une douceur en pensant à un mec !

Elle échangea sa tenue d'intérieur, légère, pour une tenue plus habillée et sortit.

Elle se dirigea d'un pas vif en direction du bureau du prévôt. En chemin, elle croisa M^{me} Retesz, la femme du médecin qui l'avait soignée, après que Till'Bollek l'eut agressée. Elle la salua poliment. M^{me} Retesz affecta de ne pas la voir, détournant le regard.

— Vieille conne ! sacra Jennie entre ses dents.

San-Pablito était vraiment un foutu petit bled ! Jennie savait que la plupart des femmes qu'elle y connaissait ne pouvaient pas la sentir. Elle était trop mignonne, le soleil ne l'avait pas fanée comme il les avait fanées, elles... Et puis elle arrivait de la Terre... Et puis elle avait un beau cul ! De beaux nichons !

— Vieilles putes !

Qu'elles aillent au diable ! Elle se moquait bien de ce qu'elles

pensaient d'elle !

Une bouffée de chaleur la submergea. Quel pays ! Il devait faire au moins quarante ! Elle hâta le pas, comprenant pourquoi, à cette heure, il y avait si peu de monde dans les rues.

Elle arriva à la prévôté, gravit les marches, entra sans frapper.

Assis au bureau de Toni, devant une pile de paperasses, rigoureusement immobile, Hopy contemplait fixement une mouche – encore une importation terrienne, mais accidentelle, celle-là ! – qu'il avait capturée et enfermée sous un verre retourné. La bestiole cherchait vainement une issue, s'épuisant en de sourds vrombissements, voletant, retombant, cherchant toujours...

— Fascinant spectacle ! dit Jennie.

Hopy leva la tête. Il rougit, abrégé les souffrances de l'insecte en l'écrasant sous le rebord du verre.

— Bonjour, mademoiselle Campbell, dit-il. Je peux quelque chose pour vous ?

— À vrai dire non... Je... j'ai vu Toni... je veux dire M. Dysaix qui s'en allait avec une patrouille de soldats... Je venais aux nouvelles.

Elle se sentit rougir devant le regard ironique de l'adjoint.

— Je... je pensais qu'il reviendrait me voir. Et...

Elle se tut, confuse.

— Vous n'êtes donc pas au courant ? s'étonna Hopy.

— Au courant de quoi ?

L'adjoint se leva, s'étira.

— Les Sapuriens ont massacré des prospecteurs dans les montagnes. Les soldats sont partis en expédition punitive.

Jennie sentit un grand froid l'envahir. Elle s'appuya au mur taché, lépreux.

— Une expédition punitive... Mais pourquoi Toni est-il parti avec eux ?

— Parce qu'il sait lire une piste aussi bien qu'un éclaireur

sapurien... Et aussi pour rendre service au colonel Hypelt. Ce sont de vieux amis.

— Mais... c'est très dangereux ?

— C'est toujours dangereux, là où il y a des sauvages.

À la brusque pâleur qui envahit le visage de Jennie, Hopy comprit qu'il avait gaffé. Il se troubla.

— Vous savez... De toute façon, ceux qui ont tué ces prospecteurs sont loin, à présent. La patrouille ne les verra pas.

— Vous croyez ?

Hopy eut un rire un peu forcé.

— Vous ne pensez tout de même pas que les Sapuriens vont attendre les soldats pour se faire massacrer ?

— Non, bien sûr.

Hopy sourit.

— Ne vous en faites pas, mademoiselle. Toni reviendrait de l'enfer avec le diable comme prisonnier ! Il sera de retour dans quelques jours, sain et sauf !

*

La nuit tombait quand les soldats arrivèrent en vue du campement des prospecteurs. Ils s'attendaient à un spectacle peu réjouissant, pourtant ils eurent de la peine à supporter l'horreur du tableau.

Une dizaine de corps gisaient, à demi dévorés par les charognards. Ils étaient soigneusement démembrés, éviscérés, pour certains dépecés avec une minutie hallucinante. Tous les organes sexuels étaient alignés, percés de piquants et d'épines. La puanteur était insoutenable.

— C'est affreux, gémit Bühler. On a beau s'y attendre. C'est...

— C'est rituel, répondit froidement Toni. Les Sapuriens déchiquettent ceux qu'ils tuent, pour leur permettre d'entrer au paradis, dont les entrées sont minuscules. C'est un cadeau qu'ils font aux morts.

Bühler le regarda, stupéfaite.

— Vous vous foutez de moi !

— Pas le moins du monde. C'est horrible à voir sans doute, mais dans l'optique des Sapuriens, c'est un acte de grande générosité. S'ils laissaient les cadavres intacts, les morts seraient condamnés à errer sans fin dans les limbes infernaux... Évidemment, il faut avoir vécu avec les Sapuriens pour connaître leurs croyances. Peu d'humains l'ont fait.

Les soldats contemplaient le hideux spectacle, manifestement aussi horrifiés que leur chef. L'éclaireur, impassible, se tenait un peu plus loin.

— Qui a fait ça ? demanda Bühler. Je croyais que le prospecteur survivant avait tué la plupart des assaillants.

— C'est sans doute cette bande qui nous surveille de loin. Elle est venue récupérer les morts sapuriens, les enterrer... et faire ça...

Toni fronça le nez.

— Lieutenant, je vous suggère de faire enterrer ces malheureux. On cherchera des indices plus tard.

— Oui... Bien sûr !

Bühler donna ses ordres. Une corvée de soldats commença à creuser une fosse.

— À votre avis, où se trouvent les Sapuriens ? demanda Bühler. Loin ?

Toni hocha la tête très lentement.

— Au contraire, ils sont tout près. Toute la journée, ils sont restés à l'affût... La nuit est à eux. Ils voient infiniment mieux que nous. Ils nous ont déjà encerclés et nous observent... Regardez votre éclaireur. Il le sait. Il ne s'éloigne pas.

Bühler frissonna.

— Je ne crois pas avoir froid aux yeux, mais j'avoue trouver assez désagréable de me savoir observée sans voir qui que ce soit. Attaqueront-ils ?

— Je n'en sais rien. S'ils se jugent assez nombreux, ils attaqueront sans nul doute. Sinon ils attendront.

— Qu’attendent-ils ?

— Que d’autres bandes les aient rejoints. Alors...

Toni se tut, regarda tout autour de lui.

— Lieutenant, si vous voulez mon avis, campons pour la nuit dans un endroit élevé, bien dégagé, et rentrons dès demain matin dare-dare à San-Pablito.

— Dysaïx, j’ai des ordres, vous le savez. Je dois punir ceux qui ont fait le coup.

— Alors nous sommes tous foutus !

Il avait parlé très calmement, d’un ton froid. Dans la lumière des phares de la chenillette, il vit Bühler se détourner.

Le bruit sec d’une déflagration de désintégrateur retentit dans l’air calme, amplifié par l’écho.

— Nerveux, vos gars, dit Toni.

— Vous ne l’êtes pas, vous ?

— Si, bien sûr... Mais il faut bien mourir un jour.

Il se tut. La vision du visage de Jennie avait traversé son esprit.

— Le plus tard possible, ajouta-t-il.

Un nouveau coup de désintégrateur retentit, suivi d’un cri :

— J’en ai eu un ! J’en ai eu un !

Bühler se précipita, suivie de Toni. Un soldat montrait un gros rocher, à une cinquantaine de mètres.

— Là ! Y avait un sauvage, dit-il d’une voix altérée. Il tenait un truc bizarre dans la main. Je l’ai eu !

— Allons-y ! dit Bühler. Couvrez-nous ! En tirailleurs !

Derrière le rocher, effectivement, un corps était étendu. Celui d’une femme Sapurienne, complètement nue, dont la peau irisée montrait les scarifications rituelles des guerriers. Du sang coulait de sa poitrine béante, grillée.

— Une femme ! s’exclama Bühler.

Toni s'agenouilla à côté du cadavre.

— Ça ne veut rien dire. Les Sapuriens changent de sexe à volonté, ne l'oubliez pas... En tout cas celle-ci est jeune... Et armée.

Il montra un fusil-mitrailleur.

— Le prospecteur ne se trompait pas. Ils ont des armes à feu.

— Oui... C'est grave.

— Les autres ont filé. Ou du moins ils ont pris du champ. Nous devons une fière chandelle à votre soldat et à ses réflexes !

Tout en parlant, Toni dégaina son poignard-laser, en fit jaillir la mince lame lumineuse. Il saisit à pleine main la masse de cheveux huileux de la morte.

— Par Dieu, que faites-vous ? demanda Bühler.

— Je la scalpe, répondit Toni d'une voix sourde.

— Vous êtes fou !

— Non... C'est moche de faire une horreur pareille, mais c'est pour impressionner ceux qui nous regardent en ce moment. Leur montrer que s'ils veulent la bagarre, ils tomberont sur des gens qui n'ont pas froid aux yeux. Les Sapuriens sont sensibles au bluff !

Les yeux exorbités, Bühler et les soldats virent le poignard de Toni courir tout autour de la tête de la morte, traçant un large trait rouge qui contournait le point de naissance des cheveux. Le sang coula sur les doigts de Toni quand il tira d'un coup sec sur le lambeau de peau, glissant la lame-laser en dessous.

Toni se releva, tenant le cuir chevelu de la morte dans sa main. Il rengaina son arme.

Un jeune soldat se détourna, se mit à vomir. Toni le regarda, haussa les épaules. Il réalisa tout à coup que l'éclaireur sapurien le fixait silencieusement.

Toni se mit à parler dans une langue rocailleuse, au débit rapide. Sans paraître troublé, le Sapurien lui répondit une phrase courte, se détourna.

— Qu'est-ce que c'est que ce patois ? demanda Bühler.

— Du sapurien... Je le baragouine un peu.

— Et que lui avez-vous dit ?

— Je lui ai demandé s'il connaissait les signes de la femme.

— Et alors ?

— Il a dit que non. Il ne connaît pas cette tribu... Rentrons au camp, maintenant.

Lentement, les soldats revinrent vers le charnier, non sans scruter l'obscurité de la nuit.

— Pourquoi avoir scalpé cette femme ? demanda Bühler. Vous croyez vraiment que ça aura impressionné les Sapuriens ? C'était atroce et inutile.

— Au contraire, c'était très utile.

— Comment ça ?

— Vous n'étiez pas sûre de votre éclaireur ce matin, vous pouvez l'être maintenant.

— Pourquoi ?

— Que croyez-vous que les Sapuriens feront à un de leurs frères qui s'acoquine avec des gens capables de scalper une morte ?

— Bon Dieu !

— Eh oui... Et lui le sait aussi. Croyez-moi, s'il a jamais eu envie de rejoindre les Sapuriens dans les collines, cette envie lui a passé.

Il y eut un bref silence. Et puis Bühler éclata d'un rire silencieux.

— Dysaix, vous êtes le type le plus tordu que j'aie jamais rencontré, dans cette vie ou dans l'autre ! Je vous félicite !

— Pas de quoi, répondit froidement Toni. Je n'ai pas du tout envie de me retrouver démembré !

La corvée avait achevé la fosse. Les corps y furent couchés, à l'exception de celui de la Sapurienne que Toni fit placer en évidence. Peu après la petite troupe s'éloigna du lieu du massacre. Les soldats s'installèrent au sommet d'une butte et les sentinelles prirent leur poste, tandis que le laser lourd du véhicule chenillé était mis en

batterie.

— En tout état de cause, dit Bühler, je commence à croire qu'avec un type comme vous, on a quelques chances de rentrer, Toni.

Le prévôt enfonça sa casquette sur son front.

— Je l'espère bien, lieutenant.

— Je m'appelle Frida... quand je ne suis pas de service !

CHAPITRE VI

Art'Bollek considéra l'homme qui se tenait devant lui, le visage froid, l'œil délavé, dans son impeccable costume clair à la coupe surannée, tenant à la main une élégante valise de cuir véritable. Un homme déjà âgé, à qui ses cheveux gris, coupés ras, donnaient un air vaguement militaire.

— Heureux que vous soyez venu si vite, Schumacher, dit l'éleveur. Mais vous auriez dû annoncer votre arrivée sur Sapuro. J'aurais envoyé un de mes fils vous accueillir.

L'homme eut un sourire plein de commisération.

— C'est ça... Pour que tout un chacun sache que nous avons partie liée... Vous réfléchissez toujours aussi peu, Bollek !

Le vieux Art rougit.

— C'est vrai. Ce que je dis est idiot...

— Je ne tiens d'ailleurs pas à trainer sur cette planète... Ni même chez vous.

Il posa sa valise, s'assit dans le siège qu'Art'Bollek lui indiquait de la main.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il.

Bollek fronça les sourcils.

— Il faut me débarrasser d'un... importun. Un homme dont l'attitude risque de me nuire.

Schumacher resta impassible.

— Qui ? demanda-t-il simplement.

— Toni Dysaix, le prévôt.

Lentement, Schumacher enleva ses fines lunettes.

— Le prévôt, vous dites ?

— Lui-même.

Avec surprise, Bollek vit le visage de Schumacher se fermer, ses yeux prendre une teinte encore plus minérale. Il attendit qu'il parle. Mais le tueur resta silencieux. Mal à l'aise, Bollek reprit :

— Plusieurs histoires se recourent. Mais la pire est... que mes fils ont servi de relais pour certains contrebandiers d'armes à destination des Sapuriens. Si jamais Dysaix parvenait à le découvrir, je...

— Je me fiche de vos histoires, Bollek.

Art'Bollek se tut, réfrénant l'envie qu'il avait de dire à Schumacher de lui parler sur un autre ton. Ce type était bien le seul qui pouvait impunément le traiter avec ce souverain mépris. Bollek avait peur de lui, et ce salaud le savait.

— Bien... Pour cette raison et pour d'autres, je veux que cet homme disparaisse... Et disparaisse complètement ! Il n'est pas question qu'il puisse revivre par clonage.

— Je vois... Une mort définitive et totale, en quelque sorte.

— Exactement.

Schumacher se leva, fit quelques pas.

— Je n'aime pas m'attaquer à quelqu'un de la police, dit-il. Et Dysaix moins que tout autre. Je le connais, il est coriace.

Étonné, Bollek se leva à son tour.

— Vous refusez ?

— Je n'ai pas dit ça.

Schumacher et Bollek se défièrent du regard.

— Ce sera cinquante mille marcs, dit le tueur. La moitié d'avance, le reste sur un compte dont je vous donnerai les coordonnées.

Bollek avait blêmi.

— Cinquante mille marcs ! Mais c'est énorme !

— C'est la somme que je veux. À prendre ou à laisser... Si c'est trop pour vous, adressez-vous à quelqu'un d'autre.

Bollek retomba sur son fauteuil. Il semblait vieilli de plusieurs

années, tout à coup.

— C'est vous que je veux, dit-il d'une voix étranglée. Vous êtes le meilleur.

— Et le plus cher... Alors ?

Bollek poussa un profond soupir.

— Vous descendez à San-Pablito ?

— Oui.

— Il me faudra deux jours au moins pour réunir vingt-cinq mille marcs. Je vous les apporterai à votre hôtel.

— Entendu... De toute façon, je ferai ça vite, je n'aime pas ce pays.

— Il vous faudra attendre quelques jours, pourtant. Le prévôt est en expédition contre les Sapuriens.

Le visage de Schumacher refléta une vive contrariété.

— Vous pouvez tout de même attendre un peu ! s'insurgea Bollek. Pour une telle somme !

Sans répondre. Schumacher saisit sa valise.

— J'attendrai votre visite, dit-il. Je serai au *Plazza*.

Il sortit sans ajouter un mot, sans se retourner. La porte claqua derrière lui...

Bollek se ratatina sur son fauteuil. Fallait-il qu'il tienne à ses imbéciles de fils pour endosser leurs conneries ! Till qui s'en prenait aux femmes dans les rues, ce n'était déjà pas quelque chose de bien reluisant. Mais Esu, son Esu, celui qu'il préférait... Quel choc quand il avait découvert qu'il fournissait en contrebande des armes aux sauvages !

Oui, Dysaix avait eu raison. Ses fils n'étaient que de satanés imbéciles !

*

Jennie se réveilla la bouche amère, en sueur. Elle avait fait un cauchemar. Elle avait vu Toni, et puis elle... C'était flou... Un danger les menaçait. Un danger qu'elle ne parvenait pas à identifier, mais qui

était omniprésent, tentaculaire.

— Quelle merde !

Elle se leva, de mauvaise humeur. Elle passa dans sa petite salle de bains, brancha le miroir holographique, s'examina.

— T'as pas bonne mine, ma vieille ! grogna-t-elle entre ses dents.

Et pourtant ses ecchymoses, énergiquement soignées, disparaissaient. Elle redevenait regardable, jolie, même... Mais le moral n'y était pas. Il n'y était même pas du tout. Et ce depuis que Toni était en balade dans le désert.

— C'est pas vrai, murmura la jeune fille. Je suis tout de même pas con au point de m'amouracher de ce type ?

Renonçant à répondre à cette question, elle fit sa toilette. C'était son dernier jour d'arrêt. Elle se demanda si elle n'allait pas reprendre le boulot plus tôt, somme toute. Au moins ça ferait couler les heures plus rapidement que si elle restait calfeutrée chez elle à regarder l'holovision !

Elle passa une courte combinaison, s'assit sur son lit, repliant sa jambe droite sur la gauche pour examiner ses ongles de pieds. La laque s'écaillait. Elle devrait bien les refaire. Ça plairait peut-être à Toni, cette touche d'exotisme.

Elle s'immobilisa, songeuse. Elle avait pensé à Toni et pas à Colin... C'était bien la première fois depuis des mois et des mois qu'elle pensait à un autre homme avant Colin.

Du coup, elle se sentit toute requinquée. Allons ! Un solide petit déjeuner et puis elle se laquerait les ongles, et puis elle s'habillerait avec un peu plus d'élégance que d'habitude, et puis elle irait au boulot, on apprécierait qu'elle face du zèle. Et puis...

On frappa à la porte. Elle interrompit ses gestes, étonnée. Qui pouvait venir la voir chez elle, si tôt ?

Elle pensa à Toni. Et si c'était lui ? S'il était rentré plus tôt ? Son cœur fit un bond. Elle se précipita vers la porte d'entrée, ouvrit...

Elle resta figée, tandis que ses jambes se dérobaient sous elle.

Till'Bollek se tenait dans l'entrée, les pouces dans la ceinture, un mauvais sourire sur le visage...

Jennie voulut refermer la porte. Mais Till avait glissé sa botte entre le battant et le chambranle. Elle gémit, affolée, poussa vainement. Il ricana. Il poussa à son tour, d'une seule main. Il était fort, grand. Elle ne put lui résister. Elle s'arc-bouta... et tomba en arrière, étouffant un sanglot de terreur. Elle se releva vivement, songeant, horrifiée, qu'elle n'avait pas encore mis de culotte et que sa combinaison était courte, courte...

Il fut sur elle, la saisit par le devant de son vêtement. Le tissu craqua.

— Non..., gémit-elle. Je vous en prie !

Il ricana méchamment.

— Alors, salope, t'as pas compris ce que mon vieux t'a dit ? gronda Till. On veut que tu foutes le camp ! Et tu foutas le camp, parole de Bollek ! Mais avant...

— Lâchez-moi ! Espèce de salaud !

— Ta gueule... Ouais, tu vas foutre le camp... Mais je vais te donner un joli cadeau d'adieu. Et tu peux gueuler autant que tu voudras, personne osera venir !

Brutalement, il déchira la combinaison. Jennie fit un saut en arrière, croisant instinctivement les mains sur ses seins.

Il rit, la regardant avec concupiscence.

— T'es pas mal, ma poule, dit-il. On va bien rigoler, tous les deux !

Il avança vers elle. Elle recula, affolée, les yeux agrandis par la peur. Derrière elle, elle sentit le lit. Coincée...

Elle darda sur Till'Bollek des yeux épouvantés. Sans hâte, le jeune homme ouvrit le devant de sa combinaison de travail. Il ne portait pas de sous-vêtements. Elle vit son sexe dressé, faillit en hurler de dégoût...

Et puis elle vit la crosse du poignard-laser passé dans la ceinture...

— T'excite pas, princesse ! persifla Art. Ça va être formidable, nous deux !

Il s'avança encore. Elle tomba assise sur le lit...

Alors il se rua sur elle, l'écrasant de tout son poids. Elle sentit son

odeur de crasse, de sueur.

— Oh non !

Elle hurla comme une bête en sentant qu'il la cherchait. Elle essaya de serrer les cuisses, mais il avait glissé son genou, tel un coin.

Elle comprit qu'elle n'aurait pas le dessus.

Comme malgré elle, sa main se posa sur le manche du poignard, retirant l'arme de son fourreau, la dressant...

Tout à son désir, à sa folie de viol, Till'Bollek ne s'aperçut de rien. Il poussait, poussait, avide de pénétrer ce corps sans défense...

C'est à peine s'il eut un sursaut quand la lame lumineuse du laser, fine et tranchante, s'enfonça dans sa nuque.

Il eut une crispation de tout le corps, ouvrit des yeux démesurés, pleins d'incompréhension, hoqueta...

Il roula sur le côté, mort.

Dans son sommeil, Toni sentit qu'on le secouait. Il ouvrit les yeux, instantanément en alerte. Il vit le regard inquiet d'un soldat qui se penchait sur lui.

— Que se passe-t-il ?

— Prévôt, le lieutenant vous demande.

— J'y vais !

Toni se dressa, renversa ses bottes pour les vider d'un éventuel parasite venimeux, avant de les enfiler. Il se leva, s'étira, boucla son ceinturon, coiffa sa casquette. L'aube pointait derrière les collines. À grands pas le prévôt descendit la pente, sur les talons du soldat.

Frida Bühler et une des sentinelles examinaient le sol. Le lieutenant se tourna vers Toni.

— Que se passe-t-il ? demanda ce dernier.

— Nôaho a disparu.

— L'éclaireur ?

— Lui-même.

Toni siffla entre ses dents. Il résista à l'envie d'allumer une cigarette. Il ne lui en restait plus beaucoup.

— Personne n'a rien remarqué ?

— Rien, prévôt, répondit le soldat. Et pourtant je vous jure qu'on ne dormait pas !

— Des traces de lutte ?

— Aucune ! sacra Frida. À croire que ce salopard s'est défilé de son plein gré.

Sans répondre, Toni s'agenouilla, examina longuement le sol. Il se releva, s'éloigna lentement, décrivant une large spirale tout autour du bivouac. Il se baissa à plusieurs reprises, sous l'œil attentif de Frida et des soldats inquiets. Au bout d'une demi-heure, il revint enfin.

— Il n'est pas parti de son plein gré, dit-il à Bühler. Ils étaient au moins cinq qui l'ont coincé sans qu'il puisse donner l'éveil. Ils avaient des zimmans qui les attendaient derrière ce bouquet d'épineux.

Frida avait la mine sombre. Elle dit sèchement :

— Je suppose que vous vous doutez de ce qui attend ce malheureux, après votre petit numéro sur le cadavre de la fille, l'autre jour !

— Oui, répondit Toni sourdement. Mais ils n'ont pas plus de deux heures d'avance sur nous. On peut encore les rattraper.

— Alors levons le camp immédiatement !

En un clin d'œil, les soldats eurent rangé leur barda et, grimpant à bord de la chenillette, ils se lancèrent sur les traces des Sapuriens. À plusieurs reprises, Toni descendit pour examiner la piste. Aucun détail ne lui échappait. Il suivait les traces des Sapuriens sans faiblir.

Des traces qui devenaient même de plus en plus nettes...

Il fit signe à la chenillette de stopper.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Frida.

— Ces petits malins sont en train de nous attirer dans une embuscade. Ils ne se cachent plus, bien au contraire. Ils savent que nous les suivons pour récupérer notre guide. C'est exactement le but qu'ils recherchaient en l'enlevant.

Toni regarda tout autour de lui. Le paysage s'était transformé. Plus de collines, presque plus d'herbe. Le sol devenait de plus en plus aride.

— Combien pariez-vous que ces salopards ont empoisonné tous les points d'eau de la région ? dit Toni. Pas si bêtes ! Ils ne sont pas assez nombreux pour attaquer une troupe aussi bien armée que la nôtre, alors ils nous attirent dans le désert.

— Je comprends. Nous les suivons pour tenter de délivrer Nôaho, nous manquons d'eau...

— Et quand nous sommes sur le point de crever de soif, ils nous tombent dessus et nous exterminent. C'est la tactique qu'ils ont employé, à ce qu'on m'a dit, pendant la guerre.

— Mais on ne peut pas abandonner Nôaho comme ça !

— Les Sapuriens ignorent la pitié telle que nous la ressentons nous-mêmes. Mais ils savent en jouer en notre défaveur... À vous de décider, lieutenant.

— Oui... La vie de Nôaho ou celle de mon détachement.

Toni se mit à rire.

— Vous avez un atout dans votre jeu, lieutenant. Très immodestement, je dirai que c'est moi.

— Comment ça ?

— Venez voir.

Toni s'éloigna de la piste, en direction d'un arbuste pointu. Il s'agenouilla au pied et entreprit de creuser le sable. Intéressés, Frida et plusieurs soldats s'approchèrent.

— Aidez-moi, dit Toni.

Les soldats se mirent à creuser eux aussi. En quelques minutes, ils eurent dégagé une sorte d'énorme tubercule grisâtre que Toni nettoya de sa gangue de terre. Puis il prit son poignard-laser, tailla une large tranche qu'il serra entre ses doigts. Un liquide aqueux s'écoula que le prévôt but avec un petit sourire.

— Et cette partie de désert est remplie de ces épineux, dit-il. Nous ne mourrons pas de soif !

Frida regardait Toni avec une admiration non dissimulée.

— C'est incroyable ! s'écria-t-elle. On jurerait que vous êtes un authentique Sapurien !

Toni sourit.

— Il y a un peu de ça. En attendant, remplissons nos gourdes et repartons !

La petite troupe reprit sa progression, s'enfonçant dans les profondeurs du désert. Les heures s'écoulèrent, monotones. Le soleil se fit de plomb, la soif ardente. Plus d'un soldat porta sa gourde à ses lèvres, au point que Frida Bühler, inquiète malgré la présence des épineux, finit par rationner le précieux liquide. Seul Toni semblait insensible à la chaleur. Il avait enveloppé ses armes dans des chiffons, pour que le métal surchauffé ne le brûle pas et somnolait, se contentant de jeter de temps à autre un regard sur la piste, toujours aussi nettement visible.

Vers le milieu de l'après-midi, pourtant, il dit à Frida :

— Ralentissons l'allure.

— Pourquoi ? demanda l'officier.

— Ils sont sûrs d'eux. Ils n'ont plus qu'une demi-heure d'avance. Arrangeons-nous pour les rattraper juste avant la nuit.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils nous attaqueront à ce moment-là, croyant nous surprendre épuisés et assoiffés. Ils auront une bonne surprise.

Bientôt, toute trace de végétation disparut. À perte de vue, il n'y avait que du sable et des cailloux, ondulant dans les brumes de chaleur.

— Quel pays infernal, gémit Frida en passant sa langue sur ses lèvres desséchées.

— Moi je le trouve grandiose, répondit Toni. Chacun ses goûts.

— Ouais... Vous avez une idée d'où nous nous trouvons exactement ?

— Plus ou moins... À environ deux cent cinquante kilomètres de San-Pablito, au nord-est. Nous remontons légèrement vers le nord... Plus à l'est, il y a une bande de terre fertile, entre les barres des monts Gompian.

— Et ce désert s'étend encore loin ?

— Suffisamment pour faire mourir de soif n'importe quel humain. C'est le beau pays que dans notre infinie générosité nous avons accordé aux Sapuriens... Vous commencez à comprendre pourquoi ils se révoltent ?

Frida ne répondit pas. Toni haussa les épaules. Soudain il montra du doigt un vol de charognards, à l'horizon.

— Je crois qu'il faudrait aller par là, dit-il d'une voix sèche.

— Je le crois aussi, répondit Frida sur le même ton.

Sans rien ajouter, ils attendirent que la chenillette se rapproche du point au-dessus duquel tournaient les gytris. Frida dégaina son fulgurant réglementaire.

Enfin, au creux d'une dune, les soldats virent...

La chenillette stoppa. Toni bondit sur le sol.

— Couvrez-moi ! dit-il.

Suivi de Frida, il courut dans le sable qui s'écroulait sous ses pieds, glissa vers Nôaho.

Un seul regard fit comprendre au prévôt et à la jeune femme qu'ils arrivaient trop tard. Le Sapurien était mort. Ses frères de race l'avaient couché, nu, sur le sable brûlant, les pieds et les poings liés à des piquets enfoncés dans le sol. Ils lui avaient coupé les paupières et les lèvres, puis avaient allumé un feu sur son ventre.

— C'est... c'est horrible ! gémit Frida.

— Oui... C'est un supplice traditionnel chez les Sapuriens. Mais le pire, de leur point de vue, c'est qu'ils n'ont pas mutilé le corps. Ainsi Nôaho n'ira pas au paradis.

Il posa la main sur la poitrine du mort.

— La mort remonte à quelques minutes à peine. Nous les avons manqués de peu !

Bühler remonta en haut de la dune. Les soldats, atterrés, regardaient le cadavre de l'éclaireur. L'un d'eux fit un pas en avant.

— Caporal, ordonna le lieutenant d'une voix sourde, faites enterrer

ce malheureux.

Toni rejoignit la jeune femme.

— Nous continuons la poursuite, dit Bühler, rageuse.

Toni lui posa la main sur l'épaule.

— Très franchement, lieutenant, je crois que c'est de la folie.

— Pourquoi ? Vous avez peur que vos prodiges nous valent de nouvelles tortures ?

Toni cilla.

— J'ai fait une erreur, je le reconnais, dit-il. Mais regardez l'horizon à l'ouest et vous comprendrez pourquoi je veux rentrer.

Frida regarda dans la direction indiquée par Toni. Elle avala sa salive.

— Cette poussière...

— Oui... Elle signifie qu'une nouvelle bande est en train de rejoindre celle que nous poursuivons. Et je vous parie mon traitement de l'année qu'elle n'est pas la seule. Le piège était rudement bien monté et nous avons donné en plein dedans. Une bande nous a attirés dans le désert tandis qu'une ou plusieurs autres nous suivaient de loin. Maintenant elles vont se rassembler pour nous couper le chemin du retour.

— Que nous conseillez-vous ?

— Tiens ! Vous avez encore besoin de mes prodiges ?

— Ça va, Dysaix, faites pas le con ! On est dans la merde et vous seul pouvez nous ramener à San-Pablito. Alors jouez pas les capricieux !

— Bon. Alors, militaire, voilà ce qu'on va faire : les Sapuriens nous attendent dans la direction des montagnes parce que c'est là-bas qu'il y a de l'eau... On va donc piquer en plein dans la direction du désert, pendant une cinquantaine de kilomètres, avant de rebrousser chemin droit dans la direction de San-Pablito, en évitant les montagnes.

— Mais il n'y a pas d'eau, par-là !

— Deux puits... Peut-être empoisonnés. Resteront les épineux.

— Et s'il n'y a pas d'épineux ?

— Et si ma tante en avait... Allez, on fait provision d'eau dès maintenant et en route pour la promenade !

Hopy sursauta. Devant lui se tenait Jennie Campbell, livide, les cheveux défaits, une méchante robe jetée à la diable sur le dos.

— Que se passe-t-il, mademoiselle ? demanda l'adjoint.

Jennie s'appuya contre le mur. Il s'aperçut qu'elle pleurait.

— Mais... qu'est-ce qui vous arrive ?

— Till... Till'Bollek... Je l'ai tué !

— Quoi !

Hopy s'approcha de la jeune fille, l'esprit en pleine confusion. Il la saisit doucement par le bras.

— Vous avez tué Till'Bollek ?

— Oui... Si... si vous saviez ce... qu'il a voulu me faire...

Hopy la lâcha, retourna à son bureau, en tira une bouteille d'alcool local, la tendit à la jeune fille.

— Buvez un coup de gnôle et expliquez-moi tout ça clairement !

Jennie obéit, toussa, cracha. Un peu de couleur lui revint aux joues.

— Il s'est introduit chez moi tout à l'heure... quand je faisais ma toilette.

Elle eut un sanglot rauque, se reprit.

— Il a... il a essayé de me violer.

— Oh... Je comprends. Mais comment est-ce arrivé ?

— Il était armé... J'ai pu saisir l'arme. Je crois que... je ne voulais pas le tuer. Mais il est mort !

Elle secoua lentement la tête.

— Je suis restée prostrée, ensuite... Et puis tout à l'heure j'ai réalisé ce que j'avais fait. Je suis venue me réfugier ici. Sinon les Bollek vont me tuer !

Hopy hochâ la tête, un peu dépassé par les événements.

— Oui... Vous avez bien fait, marmonna-t-il.

Il mit sa casquette, saisit son arme réglementaire.

— Ne bougez pas d'ici. Je vais vous enfermer. Je reviens dans un instant.

Machinalement, il se dirigea vers les cellules, parut gêné.

— Vous pouvez rester au bureau. Mais n'essayez pas de vous enfuir.

— Je n'en ai pas la moindre envie !

Hopy sortit, ferma soigneusement la porte. Il se dirigea à grands pas en direction de la petite maison de la jeune fille. Il avait du mal à réaliser, à admettre ce que Jennie venait de lui raconter. Till'Bollek tué après avoir tenté de la violer... C'était dingue, cette histoire.

Et d'autant plus emmerdant que Toni courait les collines et le désert loin de San-Pablito !

Hopy prévoyait que les ennuis n'allaient pas l'épargner dans les heures à venir. La petite ne se trompait pas. Si les Bollek lui mettaient la main dessus, il n'y aurait pas de procès !

Devant chez Jennie, plusieurs personnes attendaient déjà, dont l'inévitable M^{me} Retesz, la pire méchante langue de la ville. Elle fit un pas à la rencontre de Hopy, la mère en bataille.

— Monsieur le prévôt adjoint, c'est inadmissible ! glapit-elle. Cette fille m'a bousculée sur le trottoir à te ! point que j'en suis tombée ! Elle ne s'est même pas arrêtée ! Je porte plainte !

Hopy fusilla la commère du regard. Il détestait cette femme laide et faiseuse d'histoires.

— Dispersez-vous tous ! dit-il sèchement. Ne restez pas ici !

— Que se passe-t-il donc ? demanda une autre femme. Qu'est-ce qu'elle a encore fait, cette Terrienne ?

Sans répondre, Hopy entra, referma derrière lui. Il alla jusque dans la chambre à coucher, s'arrêta, regarda le spectacle, grimaçant.

Till, couché sur le lit défait, une jambe grotesquement repliée sous l'autre, baignait dans une mare de sang séché.

Machinalement, Hopy ramassa le poignard-laser, dont la lame lumineuse n'était même pas rétractée. Il le posa sur la table de nuit, s'approcha du corps. Il hocha la tête en remarquant le désordre des vêtements. Jennie n'avait pas menti. Ce petit salaud avait bel et bien essayé de se la faire ! Le devant de la combinaison béait sur le sexe.

— Mon Dieu ! Quelle horreur !

Hopy se retourna.

M^{me} Retsz se tenait sur le seuil, les mains aux joues, bouche bée. L'adjoint se fâcha tout rouge.

— Qui vous a permis d'entrer ? rugit-il. Fichez le camp d'ici et envoyez-moi votre mari en vitesse.

M^{me} Retsz sursauta et fila sans demander son reste. Hopy jura de colère. Avant une heure, toute la ville serait au courant. D'ici peu les Bollek seraient devant la prévôté... Et Toni qui n'était pas là !

Le docteur arriva quelques minutes plus tard, suivi d'autres curieux, de plus en plus nombreux, que Hopy eut le plus grand mal à refouler à l'extérieur de la maison.

Retsz grogna en voyant le cadavre. Il s'approcha, l'examina, le palpa.

— La lame s'est enfoncée dans le bulbe rachidien. Un beau coup, quasi chirurgical ! Elle savait où frapper, la petite garce ! La mort a été instantanée... Pauvre garçon.

Irrité, Hopy ne dit rien. La réflexion du toubib était typique. C'est celle que se ferait tout le monde : « Pauvre garçon ! Se faire tuer par cette garce qui venait de la Terre ! »

— C'est clair, prévôt, reprit le médecin. Cette fille a attiré Till chez elle pour se venger. La précision du coup ne laisse aucun doute. Ce n'est pas un accident...

— Docteur, jusqu'à nouvel ordre, c'est moi qui mène l'enquête, dit sèchement Hopy. Gardez vos conclusions hâtives pour vous.

Retsz pinça les lèvres.

— Autopsie ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Un clonage sera-t-il possible ?

— S'il ne s'est pas passé trop de temps entre le moment du meurtre et celui où je ferai mettre le corps en cryogénie !

— M^{lle} Campbell prétend que ça s'est passé ce matin.

— Alors c'est foutu. Avec cette chaleur, le processus de décomposition est déjà trop engagé. Art'Bollek a définitivement perdu son fils. C'est moche...

Oui, c'était moche. La mine sombre, Hopy regarda le médecin qui appelait l'hôpital. Il jugea qu'il n'avait plus rien à faire ici pour l'instant. Il sortit.

— Alors, Hopy, tu vas la garder bien au chaud, cette salope ? cria un homme.

Hopy reconnut un employé du ranch Bollek. Sans répondre, il fendit la foule, se hâta vers la prévôté. Plusieurs personnes le suivirent.

Il frappa à la porte du bureau.

— C'est moi, mademoiselle Campbell, dit-il. Ne craignez rien.

Il entra, referma vivement, sourd aux cris qu'il entendit derrière lui.

Jennie, très pâle, se tenait appuyée au bureau de Toni. Hopy s'aperçut qu'elle tenait un pistolet désintégrateur à la main. Il avait dû oublier de boucler l'armoire aux armes.

— Ils ne m'auront pas vivante ! gémit Jennie.

Doucement, Hopy s'approcha d'elle, la désarma.

— Ils veulent me tuer, dit-elle encore.

— Vous aurez un procès légal, dit Hopy. Je tirerai sur le premier qui entrera ici !

Il alla vers les fenêtres, regarda au-dehors. La foule était nombreuse, hostile. Machinalement, il ferma les volets magnétiques. Il se retourna vers Jennie.

— Était-ce réellement un accident ? demanda-t-il d'une voix neutre.
Jennie sursauta.

— Mais... je vous jure... Pourquoi cette question ?

— Le docteur affirme que le coup de poignard fut porté avec une précision chirurgicale. Ce sont ses propres termes... Alors je me demande si ce que vous m'avez dit est vrai.

— C'est vrai, je vous le jure !

Jennie avait crié, tandis que les larmes jaillissaient de ses yeux. Elle s'effondra à genoux, sanglotante.

— C'est... c'est vrai, gémit-elle d'une voix à peine audible... Je ne sais pas où j'ai frappé... Mais c'est... un accident.

Hopy la contempla, empli de pitié. Pauvre gosse ! Accident ou pas accident, à l'heure actuelle, le vieux Art'Bollek devait être au courant. Les heures à venir allaient être longues.

— Maintenant il faut attendre Toni, soupira-t-il. Espérons qu'il rentre vite.

Jennie ne réagit pas, prostrée.

— Je vais faire à manger, grogna Hopy.

Il avait toujours faim, quand il prévoyait de bagarre.

CHAPITRE VII

La chenillette progressait dans un paysage de cauchemar. Plus aucune végétation, pas même les épineux salvateurs. Un sable blanc et de la rocaille, un ciel d'un bleu flamboyant, un soleil impitoyable. Les soldats avaient rempli une dernière fois leurs gourdes, deux heures plus tôt, et Frida avait interdit de boire avant la fin du jour.

La chenillette avançait et, malgré l'air conditionné, la chaleur y était devenue intense, insoutenable. Seul Toni semblait insensible à ce soleil de feu. Sa peau était brunie, sèche comme de l'amadou. Frida, qui cuisait dans son jus, sous son uniforme qu'elle avait largement ouvert, faisant foin de toute fausse pudeur, l'admirait secrètement. Comment donc faisait ce diable d'homme pour résister comme ça à cette lente et inexorable cuisson ?

— Je crains que les hommes ne deviennent fous, à rester ainsi sans boire, dit-elle.

Toni secoua la tête.

— La nuit sera là dans moins de deux heures. Il faut tenir.

— Quand serons-nous sortis de ce désert ?

— Demain matin. Car nous allons rouler toute la nuit.

— Quoi ?

Toni posa sa main sur l'épaule de Frida, tendit l'autre bras.

— Regardez là-bas... Au bout de mon doigt. C'est à peine visible.

Bühler fronça les sourcils, observa attentivement le désert.

— De la poussière, dit-elle.

— Oui. C'est une autre bande. Nous avons moins d'une heure d'avance sur eux. Ils ne se pressent pas. Ils sont en train de refermer les branches de la tenaille. J'imagine qu'ils croient que nous sommes morts de soif et qu'ils pourront nous surprendre facilement à la nuit. Notre seule chance sera de continuer à rouler.

Frida s'épongea le front.

— Ces Sapuriens... Ils sont diaboliques ! Si vous n'étiez pas là !

Toni haussa les épaules.

— Cette expédition était une folie. Nous nous sommes jetés dans les griffes d'êtres parfaitement adaptés à une vie que nous pouvons à peine supporter.

Il serra l'épaule de Frida, lui sourit.

— Allons, lieutenant, ne vous frappez pas. Nous avons deux avantages : nos gourdes pleines et cette chenillette. Elle n'avance pas bien vite, dans ce terrain pourri, mais songez ce qu'il en serait si nous devions aller à pied !

Frida lui rendit son sourire d'un air dégoûté.

— Comment faites-vous pour être aussi frais ? Un vrai Sapurien, voilà ce que vous êtes !

— Il y a de ça... Je ne vous cache pas que j'ai beaucoup appris à m'endurcir, en vivant chez eux.

— On dirait parfois que vous les aimez plus que les humains.

Le regard de Toni se fit songeur.

— Ma vie avec mes semblables n'a pas toujours été très positive. Avec les Sapuriens, j'ai été heureux.

Il rit.

— Vous êtes la première personne à qui je dis cela... C'est parce que vous m'êtes plutôt sympathique, lieutenant.

— Merci... C'est réciproque. Vous me plaisez, Toni !

Toni et Frida échangèrent un regard un peu trouble. Mais le prévôt fit volontairement dévier la conversation.

— Chez les Sapuriens, j'ai été initié à pas mal de choses par un vieux bonhomme qui m'avait pris en amitié. Il m'aimait bien, parce qu'en tant qu'humain, je me pliais complètement au mode de vie sapurien... Je l'aimais bien aussi.

Ils se turent. Frida regarda dans le compartiment de la chenillette

réservé à la troupe. Les soldats étaient visiblement las, fatigués. Leurs uniformes étaient ouverts, gris de la poussière qui parvenait à s'introduire dans le véhicule, leurs torses barrés de larges zébrures de sueur.

— Une triste troupe, dit Bühler à mi-voix.

— Mais de bons gaillards. Pas un qui se soit plaint depuis le départ.

— C'est vrai.

Le temps s'écoula lentement. Enfin le soleil déclina. Un souffle de vie parut passer sur les hommes. Le ciel rougit, devint pourpre, puis, presque sans transition, ce fut l'obscurité bienfaisante de la nuit. Frida fit stopper la chenillette et tout le monde descendit.

— Vous pouvez boire, dit le lieutenant. Pas plus de quelques gorgées. Il faut économiser l'eau. Nous ne sommes pas sûrs de trouver des épineux avant des dizaines de kilomètres.

Toni but un peu d'eau. Le breuvage était chaud, avec un arrière-goût de saumure et de poussière, mais il lui sembla un délice.

Il reposa sa gourde, regarda tout autour de lui. La nuit était claire.

— C'est maintenant que les choses sérieuses vont commencer, dit-il. Nous avons gagné un peu de terrain sur les Sapuriens. Ils ont ralenti leur allure, croyant pouvoir nous surprendre cette nuit. Notre seule chance est de profiter de ce répit pour continuer de fuir. Il faudra rouler le plus vite possible et se tenir prêt à repousser une attaque. En attendant, mangeons.

Toni ouvrit une boîte de rations, sous l'œil étonné de Frida.

— C'est pas vrai ? Vous avez faim ?

— Un peu... Et puis ce n'est pas le moment de perdre des forces.

Le lieutenant hocha la tête et imita Toni. Les soldats firent comme eux.

Toni interrompit soudain sa mastication. Il leva la tête, semblant écouter le silence du désert.

— Qu'est-ce qui se passe ? commença Frida.

— Chut...

Lentement, Toni dégaina son pistolet.

— Suivez-moi, dit-il à Frida. Avec cinq hommes. Que les autres se mettent en alerte.

Lentement, Toni, suivi de Frida et des soldats, se dirigea vers une haute dune. Avant le sommet, il se mit à ramper, imité par les autres.

— Regardez, souffla-t-il à Frida.

En contrebas de la dune, à environ trois cents mètres, s'étendait une petite mare, à demi dissimulée par un gros rocher. Une dizaine de Sapuriens remplissaient des outres, sous la garde d'un guetteur. Un guetteur original, puisque à rencontre des autres Sapuriens, qui étaient nus, lui portait une veste... Une veste d'uniforme.

— La veste de Nôaho, dit Frida.

Sa voix s'était durcie.

— C'est à peine croyable, murmura Toni. Je ne me suis aperçu de rien. Ils nous ont accompagnés en restant parallèles à notre route. Ils vont sûrement empoisonner ce puits après avoir fait provision d'eau et abreuvé leurs zimmans.

Il montra du doigt les gros oiseaux, au plumage remplacé par des écailles, qui s'ébrouaient dans le sable.

Frida renifla.

— Nous avons l'occasion unique ce venger Nôaho et les prospecteurs, dit-elle. Ils ne s'attendaient pas à nous voir arriver si tôt. Ils ne se méfient pas. Je bénis vos épineux, prévôt !

Toni lui jeta un regard étonné.

— Vous vous croyez vraiment obligée de faire un massacre ? dit-il.

Frida lui rendit son regard, renfrognée.

— Prévôt, je vous suis reconnaissante de ce que vous avez fait jusqu'à présent, mais n'oubliez tout de même pas que c'est moi qui commande ce détachement. Ma mission était de venger les prospecteurs massacrés... J'ai l'occasion de le faire. Et de venger Nôaho par-dessus le marché.

— Je désapprouve, lieutenant. Ça sera semer inutilement un peu plus de haine entre les Sapuriens et nous.

— Ce sont eux qui ont commencé... Et puis il n'y a pas à discuter. Vous êtes civil. Ce qui va se passer ne vous concerne plus. Retournez au camp.

Toni secoua la tête.

— Non... Je tiens à voir la connerie de notre armée jusqu'au bout !

— À votre aise.

Frida se glissa en arrière, fit signe à un de ses hommes.

— Caporal, dites aux autres de venir. Nous allons attaquer. Que les hommes se déploient en éventail sur le sommet de cette dune. Vous ouvrirez le feu à mon signal.

Frida rejoignit Toni. Couché sur le dos, le prévôt regardait les étoiles.

— Vous me décevez, Frida, dit-il. Je ne pensais pas que vous étiez un assassin galonné.

— Je suis en service. Appelez-moi lieutenant !

Toni ne répondit pas. Il ferma les yeux, comme s'il se désintéressait des événements. En réalité, il bouillait. Dans quelques instants, l'irréparable serait accompli. À cause d'un ordre donné par un gradé à la caserne, qui ne connaissait pas plus les Sapuriens que le monde où ils vivaient.

À cause de la fidélité de Frida aux ordres donnés.

Les Sapuriens avaient fini de remplir leurs outres. En jacassant, ils se dirigèrent vers leurs montures.

— Maintenant ! cria Frida en se dressant.

Il y eut un coup de feu isolé. La jeune femme porta la main à sa tête, s'écroula à la renverse.

— Merde ! gronda Toni.

Il saisit Frida, la retourna. La tête était à demi éclatée, la cervelle et le sang giclant sur le sable.

Une fusillade nourrie retentissait, à présent, venant des quatre coins de l'horizon.

— Un piège ! hurla Toni. C'est un piège ! Retraite, tout le monde, vite ! Décrochez !

Il empoigna Frida, la jucha sur ses épaules. Il vit un soldat s'effondrer, rouler jusque dans la mare, sur la pente de la dune. Il fit feu au jugé, de son désintégrateur, en direction des éclairs des coups de feu. Une balle siffla à son oreille. Une autre fit jaillir du sable entre ses pieds.

Il se mit à courir en direction de la chenillette. Elle était restée sous la garde de deux hommes. Si les Sapuriens s'en emparaient, ils étaient tous perdus !

Tout autour de lui, les soldats abandonnaient leurs positions, retenant en bon ordre, se couvrant mutuellement, balayant les positions ennemies de leur tir fourni.

Si fourni que la fusillade diminuait d'intensité.

— Profitons-en ! cria Toni. Tout le monde à la chenillette !

Frida pesait lourd sur ses épaules. Son sang lui dégouttait dans le cou. Il se mit à courir, indifférent aux balles, ses pieds s'enfonçant profondément dans le sable.

Avec soulagement, il s'aperçut que la chenillette n'avait pas été attaquée. Et les deux soldats de garde, montés à bord, ouvraient le feu avec son arme lourde.

Les Sapuriens, qui s'étaient rués à la poursuite des soldats, stoppèrent, leur élan brisé net par les décharges meurtrières de la chenillette. Ils reflurent en désordre, poursuivis par les longs traits de feu, tandis que les humains se jetaient en désordre à l'intérieur du véhicule.

— Filons ! cria Toni. C'est pas le moment de s'attarder !

La chenillette démarra, si brutalement qu'il en tomba sur les genoux et que le corps de Frida roula sur le plancher.

Il examina la blessure mortelle, serra les dents. Bon Dieu, ce n'était pas joli-joli à voir.

Toni tira son poignard-laser. Suant à grosses gouttes, il préleva un peu de la masse cérébrale qui continuait à s'écouler du crâne fracassé. Il saisit la mallette de pharmacie de la chenillette, ouvrit le compartiment cryogénique, y enferma son prélèvement.

Un soldat l'avait vu faire. Il était livide.

— Comme ça elle pourra être clonée une nouvelle fois, dit Toni. C'est une brave fille. Elle ne mérite pas de mourir définitivement...

Il ajouta entre ses dents :

— J'espère seulement qu'elle ne sera pas militaire dans sa prochaine vie !

*

La nuit passait lentement, si lentement. Allongée sur un canapé râpé, Jennie dormait, un pistolet-laser à côté d'elle. Hopy, les yeux bouffis de fatigue, vautre dans un fauteuil, les pieds sur le bureau de Toni, regardait fixement le mur en face de lui.

Toute la nuit, la jeune fille et l'adjoint s'étaient relayés pour veiller. Et maintenant que l'aube approchait, maintenant que l'heure du transfert de Jennie à la prison centrale allait sonner, Hopy s'apprêtait à se battre.

Car il faudrait se battre...

L'adjoint avait ouvert sa chemise sur sa poitrine velue. Il étouffait au sens propre du terme, suait abondamment. Une chaleur moite, gluante et épaisse régnait dans le bureau. La climatisation était bien entendu en panne, et Hopy n'avait pas osé ouvrir les fenêtres pour aérer, car il savait qu'une demi-douzaine d'hommes de Bollek s'étaient postés de façon à surveiller la prévôté.

Le tintement d'appel du transmetteur retentit, le faisant sursauter. Hopy regarda l'appareil d'un air maussade. Ça y était ! Ça se précisait. Les Bollek se décidaient enfin... Il avait attendu cet appel toute la journée de la veille, toute la nuit. Ce vieux fumier d'Art savait ce que c'était que la guerre des nerfs.

Jennie s'était éveillée instantanément, avait saisi son arme. En soupirant, Hopy appuya sur la touche d'écoute.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jennie.

— Chut... Ne vous faites pas remarquer.

— Ce sont les Bollek. Ils vont exiger que vous me livriez.

— Sûrement.

— Et... vous allez le faire ?

— Sûrement pas !

Jennie soupira légèrement.

— Je vous remercie, Hopy.

— Je ne fais que mon devoir. Vous devrez être jugée légalement pour meurtre et vous le serez... Ou je serai mort.

Hopy regarda la silhouette holographique d'Art'Bollek se matérialiser devant lui. Le vieux était toujours aussi élégamment vêtu, mais il semblait avoir vieilli de dix ans. Ses yeux étincelaient d'une rage froide qui fit frissonner l'adjoint.

— Laisse sortir la fille, seule et sans armes, dit Bollek. Tu m'entends, Hopy ?

L'adjoint toussa, cracha ostensiblement par terre.

— Je vous entends et c'est pas un truc bien agréable.

Art'Bollek fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui te prend, Hopy ? gronda-t-il. Tu deviens fou ? Je veux la fille !

— Venez la prendre.

Art'Bollek se tut, visiblement étonné par le refus de l'adjoint du prévôt. Soudain Jom'Bollek apparut à côté de son père.

— Cette traînée a assassiné mon frère ! On veut lui faire payer ça !

— Je tirerai sur le premier qui se présentera devant la prévôté, gronda Hopy. D'ailleurs je vais faire appel aux forces municipales pour faire dégager le terrain.

Art'Bollek ricana.

— Je doute qu'elles arrivent très tôt, dit-il. Je crois qu'elles sont occupées hors de la ville.

— Vieux fumier ! sacra Hopy. Qu'est-ce que vous cherchez ? À mettre San-Pablito à feu et à sang ?

— Hopy, cette fille a tué mon fils de sang-froid. Till doit être vengé.

— Rien ne prouve qu'elle l'ait tué de sang-froid. Il faut une enquête, suivie d'un procès légal.

Art eut un geste de rage.

— Bien sûr ! Et cette garce sera exécutée mais revivra par clonage ! Mon fils, lui, ne revivra jamais... Je veux que cette fille meure aussi ! Totalement ! Je la tuerai de mes mains !

— Vous êtes fou, Bollek ! Où vous croyez-vous ? Dans l'ancien temps, quand n'importe qui faisait sa loi ? Vous vous imaginez que le pays vous appartient, pour vous substituer à la justice !

— Mais le pays m'appartient ! rugit Bollek. Et j'aurai cette fille !

Il parut faire un effort pour se calmer.

— Hopy, si tu nous donnes cette fille, nous ne te ferons aucun mal... Sinon tu mourras toi aussi !

— Et pas mal d'entre vous avant, bande de lâches ! cria Jennie.

Elle pleurait.

— Ils ne me laisseront aucune chance, murmura-t-elle.

— Je vous en prie, mademoiselle, murmura Hopy.

— S'ils entrent ici, j'en tuerai le plus possible ! Et puis je me tuerai, moi !

— Allons, ils bluffent.

— Alors, Hopy ? cria Art'Bollek. Tu te décides ?

— Je vous emmerde !

Hopy coupa la communication. Dégoûté, il se laissa tomber sur son fauteuil. Le transmetteur retentit à nouveau. Comme malgré lui, l'adjoint prit la communication. C'était encore Art.

— Je te donne jusqu'à midi pour te rendre ! cria Bollek. Après on fichera le feu à ta tanière ! Et tu grilleras avec la fille !

Art coupa lui-même la communication. Hopy poussa un profond soupir.

— Et maintenant, il va payer à boire à ses hommes, bien les exciter, dit-il. Qu'ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils font. Et ça sera la

bagarre. De la folie pure ! À notre époque.

— Ce pays est sans véritable loi, répondit Jennie. Que pouvons-nous y faire ? Nous sommes fichus... Vous avez essayé de contacter l'armée ?

— Ouais... La ligne ne répond pas.

— Naturellement. Il y a quelqu'un au central qui s'occupe de nos petites affaires.

Hopy regarda Jennie. La jeune fille s'était levée. Elle peignait ses cheveux. Son joli visage était plus calme.

— Je vous remercie de ce que vous faites pour moi, Hopy, dit-elle.

— Pas de quoi.

Hopy referma sa chemise, posa son désintégrateur sur le bureau.

— Si vous avez une croyance quelconque, mademoiselle, c'est le moment de prier pour que Toni revienne. Lui seul peut calmer les esprits.

Les heures coulaient. Un silence épais planait sur le quartier de la prévôté. Aucune animation ne venait troubler ce calme de mauvais augure. Hopy s'était installé près de la fenêtre, ses armes disposées devant lui. Jennie, allongée sur le dos près de la porte, jouait avec un désintégrateur. Les yeux dans le vague, elle fixait le plafond. L'adjoint, lui, fumait cigare sur cigare, empuantissant l'air lourd, suffoquant, dans la chaleur de cette interminable matinée.

— C'est curieux, murmura pensivement Jennie.

— Quoi donc ?

— Je vais sans doute crever dans ce trou, enfermée, moi qui aime tant l'espace, le vent... C'est moche !

Elle secoua la tête.

— Ma vie a été une suite d'échecs. J'avais tout ce que je désirais auprès de mes parents. Mais je voulais vivre... Me débrouiller toute seule. Sans rien leur devoir. J'ai commencé à déchanter très vite. Mais par orgueil, je me suis accrochée. Et puis il y a eu Colin.

Hopy écoutait sans regarder Jennie, un peu étonné par cette confession qui n'en était pas une. À vrai dire, Jennie parlait pour elle

seule.

— Et puis il y a eu Toni. Je me demande si je suis amoureuse de lui ou pas... Mais quelle importance ? La conclusion de tout ça, c'est que je vais peut-être provoquer la mort d'un brave type comme vous, Hopy... Je regrette...

— Je ne suis pas encore mort, et...

Il s'interrompit, regarda dans la rue, le visage soudain durci.

— Ils arrivent. Des gars aux Bollek ! Mais je ne vois ni le vieux Art ni ses deux fils.

Jennie roula sur le ventre, saisit un fusil moléculaire. Elle rampa jusque derrière la deuxième fenêtre du bureau, s'agenouilla, les yeux étincelants.

— Exact... Ces fumiers restent bien tranquillement à l'abri !

— Ne tirez qu'à mon ordre, Jennie.

— O.K. !

Hopy regarda les assaillants. Ils étaient une quinzaine, tous armés. Certains filèrent vers les côtés du bâtiment. De l'autre côté de la rue, d'autres étaient montés sur les toits.

— Alors, Hopy, tu nous envoies la fille ? demanda un homme que l'adjoint reconnut être le contremaître d'Art'Bollek.

— Va te faire foutre ! répondit l'adjoint.

— Tu l'auras voulu ! On va vous faire griller !

L'homme se jeta vivement à l'abri, imité par ses compagnons. Rageuse, Jennie lâcha une longue rafale qui balaya la rue sans atteindre personne. La riposte fut immédiate, les faisceaux des rayons-laser et les rafales de fulgurants striant l'air dans la pièce enfumée, pulvérisant les croisées.

Jennie et Hopy s'étaient jetés à l'abri.

— Heureusement qu'ils n'ont pas d'armes lourdes ! gronda Hopy. Ne tirez qu'à coup sûr, Jennie !

— Si seulement ce vieux salaud de Bollek pouvait montrer sa sale gueule, je vous jure que je ne le raterai pas !

Une rafale chuintante de moléculaire pulvérisa le plâtre tout près du visage de Hopy qui se rejeta en arrière. Jennie riposta. Elle eut un rire sauvage, bref.

— J'en ai eu un ! cria-t-elle. Transformé en chaleur et lumière, ce salaud !

Hopy serra les lèvres. Un mort... C'était inévitable. Mais maintenant les choses n'avaient plus aucune chance de s'arranger. Il ne leur restait plus qu'à vendre chèrement leurs peaux !

Hopy vit une tête et deux épaules apparaître sur un toit, en face de la prévôté. Presque malgré lui, il tira. L'homme eut un sursaut, roula le long du toit, tomba dans la rue, la tête pulvérisée par la rafale désintégratrice.

— Merde..., murmura-t-il entre ses dents. Quelle connerie !

Jennie ricana.

— Nous allons leur coûter cher !

Hopy ne répondit pas. Il comprenait la tactique de leurs assaillants. Pendant que le gros de la troupe les occupait, quelques hommes allaient les prendre à revers, incendier la prévôté... Tout serait alors fichu...

Bien caché au rez-de-chaussée d'une maison située à une centaine de mètres de la prévôté, de l'autre côté de la rue, le vieil Art'Bollek surveillait avec un sourire impatient la progression des trois hommes qui, restant dans l'angle mort des murs, s'approchaient du bâtiment où ce fou de Hopy et cette salope...

— Ils vont bien griller ! grinça-t-il. Dès qu'ils sortent, feu à volonté.

Jom, son fils, se tenait auprès de lui. Il semblait maussade.

— Tu ne crois pas que nous y allons un peu fort, père, dit-il. Nous attaquer à la prévôté... Ça risque de faire des vagues.

Art'Bollek se retourna vivement, foudroyant son fils du regard.

— Si tu es trop lâche pour venger ton frère, gronda-t-il, tu peux filer ! Mais ne remets plus jamais les pieds chez moi !

— C'est pas ça, papa..., répondit Jom en détournant les yeux.

— Alors tais-toi et attend le moment d'abattre ces deux chiens !

Les trois hommes avançaient lentement. Le premier se retourna à demi, fit un signe aux tireurs cachés en face de la prévôté. Il se mit à ramper, se rapprochant de la porte d'entrée. Art pouvait voir le fulgurant qu'il tenait dans sa main droite. Une décharge et ce serait l'incendie... Et la curée !

Des fenêtres de la prévôté, de longs traits aveuglants jaillirent. L'homme se coucha à plat ventre.

Ils tirent tous les deux, dit Esu'Bollek. On les descendra tous les deux !

Un brusque silence s'était fait. Chacun semblait attendre.

L'homme se ramassa sur lui-même. Ses deux compagnons en firent autant. Le cœur battant, Art'Bollek attendit de les voir bondir, se ruer sur la porte...

— Allez ! cria-t-il.

L'homme se rua en avant, poussa un cri sauvage...

Une rafale fulgura dans l'air, venant du bout de la rue. L'homme se cassa en deux, roula sur le sol. Les autres se retournèrent. Art'Bollek poussa un juron, regarda dans la direction d'où était partie la rafale...

La chenillette des soldats, blanche de poussière, était arrêtée. Debout devant elle, Toni Dysaix braquait encore son pistolet...

Toni s'avança dans la rue. Derrière lui, les soldats progressèrent, le long des murs, leurs armes braquées. Lentement, la chenillette se mit en marche.

— Tout le monde sort de sa cachette les mains en l'air ! cria Toni. Et vite, sinon je fais ouvrir le feu à l'arme lourde !

Au milieu de la rue, les deux incendiaires survivants levèrent les mains. Les soldats délogèrent sans douceur les assiégeants de leurs cachettes. Ils étaient hirsutes, couverts de poussière, visiblement épuisés, mais résolus. Lentement, les derniers assaillants se rendirent, posant leurs armes.

La porte de la prévôté s'ouvrit. Hopy apparut. En deux bonds, Toni fut auprès de son adjoint.

— Au nom du ciel, que se passe-t-il ici ?

— Une sale histoire, répondit flegmatiquement Hopy. Vous êtes

arrivé à temps, prévôt... Cinq minutes de plus et nous y passions.

— Nous ?... Qui ça, nous ?

Toni se retourna, vit Jennie qui s'appuyait contre le mur, pleurant doucement. Il renifla l'air puant de fumée, de sueur. Il entra, stupéfait, tandis que Hopy se joignait aux soldats pour rassembler les assiégeants.

— Jennie... Mais que diable faites-vous là ? demanda-t-il.

La jeune femme le regardait, les yeux agrandis, pleins de larmes.

— Toni, murmura-t-elle. Je n'y croyais plus ! Brusquement, elle se jeta dans ses bras, se serra contre lui, éperdue.

— Comme j'ai eu peur, murmura-t-elle.

Elle leva les yeux vers lui. Il la contemplait, stupéfait, son cœur battant à tout rompre.

— Mais, que..., commença-t-il.

Elle colla fougueusement ses lèvres contre les siennes. Ils s'embrassèrent longuement.

— Je vous aime, lui souffla-t-elle. Je vous aime comme une folle !

Il lui sourit, abasourdi, n'en croyant ni ses yeux ni ses oreilles. Doucement, il la repoussa, secoua la tête.

— Jennie... si vous m'expliquiez, dit-il tout bas.

CHAPITRE VIII

— La prison n'est pas assez grande pour que je les y enferme tous, dit Toni au caporal. Ça m'arrangerait que vous emmeniez tout ce joli monde à la prison de la caserne en attendant que je puisse les faire transférer.

— Ça sera comme vous voulez, prévôt, répondit le militaire. On peut rien vous refuser. Si on s'en est sorti, c'est bien grâce à vous !

— Merci... Et vous me tiendrez au courant de l'état du... hem... du lieutenant Bühler. J'espère sincèrement qu'on pourra cloner les cellules que j'ai récupérées sur son cadavre.

— Prévôt, les chefs n'y sont pas, intervint Hopy.

— Les chefs ? Tu veux dire les Bollek ?

— Oui. Ils ont filé dès votre arrivée.

Toni ricana.

— Trop prudent pour risquer de se faire coffrer, le vieux Art... Mais il a eu grand tort de t'attaquer, Hopy. Tu es assermenté... Cette fois, je tiens un bon motif pour l'arrêter, et ses fils avec !

Le caporal secoua la tête.

— C'est pas mes affaires, prévôt, mais si vous allez arrêter ces gars-là, vous allez vous faire descendre.

— Ne pourrez-vous m'escorter ?

— Il faudra un ordre du colonel Hypelt. Mais cette affaire est strictement civile. Officiellement, nous ne pouvons intervenir... Je fais déjà une sérieuse entorse à la discipline en prenant en charge vos prisonniers.

Toni eut un geste de dépit.

— Eh bien tant pis. De toute façon, les Bollek devront comparaître sans armes au moment du procès de M^{lle} Campbell. Je les arrêterai à ce moment-là. Hopy, tu peux commencer un rapport précis sur tout ce

que tu viens de me raconter. Je l'enverrai au central. Mais repose-toi avant !

— Compris. J'en ai bien besoin !

L'adjoin s'éloigna. Il avait brièvement expliqué toute l'histoire à Toni. Un Toni catastrophé et fou de rage à la fois.

Toni regarda la petite troupe de militaires s'éloigner, encadrant les prisonniers. Finalement, cette folle expédition ne s'était pas trop mal passée. À défaut de Sapuriens, les soldats rentraient avec une belle brochette de prisonniers... Il n'y avait que pour Frida Bühler que ça s'était mal passé... Et pour l'éclaireur sapurien.

Une grande lassitude avait envahi Toni. Il alluma sa dernière cigarette, se dirigea lentement vers la prévôté, affectant de ne pas voir les regards craintifs que lui jetaient les passants qui, la bataille terminée, venaient aux nouvelles.

Jennie attendait, assise devant le bureau. Toni s'approcha d'elle, l'embrassa légèrement sur le front.

— Ma pauvre Jennie, murmura-t-il. Tu es dans de sales draps... Mais les Bollek y sont allés trop fort, cette fois. Ça va leur coûter cher !

Jennie baissa la tête.

— J'ai peur, Toni... Je me sens prise au piège.

— N'aie crainte. Hopy et moi te protégerons.

Elle le regarda, dit lentement :

— Pendant toutes ces heures, alors que j'étais sûre de mourir, j'ai pensé à vous... à toi ! J'ai compris que... que je t'aime. C'est drôle, non ?

Gêné, il se racla la gorge.

— Si la tentative de viol est reconnue, vous ne... tu ne risques pas grand-chose. Le juge t'acquittera.

— Tout m'est égal... Je ne vis que l'instant présent. Tu es là...

Toni s'assit lourdement. Il avait un peu de mal à réaliser ce que Jennie lui avait avoué. Elle l'aimait... Ça lui semblait incroyable.

— Comment s'est passée cette expédition ? demanda Jennie.

— Nous avons joué à cache-cache avec les Sapuriens pendant plusieurs jours avant que la bagarre n'éclate... Une vraie connerie.

Il attrapa sa casquette, s'en coiffa.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— À l'hôpital. Je dois voir Retesz. J'ai besoin de son témoignage.

— Tu me laisses seule ?

— Tu n'as qu'à monter chez moi, au premier. Je ne vais tout de même pas t'enfermer dans une cellule, même si tu es officiellement en état d'arrestation.

— Je... je suis arrêtée ?

Il vint à elle, souriant, l'embrassa rapidement sur les lèvres.

— Tu as tout de même tué quelqu'un, ma jolie...

— C'est vrai.

Sa voix était pleine d'amertume. Il se dirigea vers la porte.

— Toni, tu peux passer chez moi me chercher un peu de linge ? demanda-t-elle.

— Bonne idée. J'en profiterai pour examiner les lieux du crime, comme on dit.

Il hésita, fronça les sourcils.

— Tu me jures de ne pas t'enfuir ?

Elle eut un sourire un peu pitoyable.

— Et où irai-je, Toni ? Toute cette ville m'est hostile...

Devant l'hôpital, Toni tomba sur l'inévitable M^{me} Retesz. La femme du médecin le vit arriver, se précipita sur lui, véhémement.

— Prévôt ! Prévôt ! glapit-elle, mon mari n'était pas avec ces fous ! Vous ne pouvez pas l'arrêter ! Vous n'avez rien contre lui, et...

Toni la repoussa avec lassitude. Dieu, qu'il était fatigué !

— Je n'arrête pas votre mari, dit-il. Il faut simplement que je lui pose quelques questions.

— Impossible ! Il est en consultation... Et il ne tolère pas qu'on le dérange à ce moment-là. Même moi... Ça le met dans des rages !

Toni haussa les épaules, écarta doucement mais fermement la grosse femme, entra dans l'hôpital, se dirigea vers le cabinet de consultation privée de Retsz, sourd aux cris de l'infirmière et de l'épouse du médecin. Il poussa la porte... et resta frappé.

Le docteur Retsz se redressa, cramoisi, de dessus une toute jeune fille étendue sur le lit, troussée jusqu'à la ceinture... Un docteur dont les vêtements en désordre indiquaient qu'il procédait à un examen d'un genre assez spécial !

— Qu'est-ce que..., bafouilla Retsz.

Toni referma la porte au nez de M^{me} Retsz qui hurlait.

— Besoin de vous poser quelques questions, toubib, dit-il simplement. Levez-vous et rhabillez-vous.

Retsz obéit, suffoquant de rage. La fillette en fit autant. Toni la reconnut. C'était une petite prostituée de treize ans, qu'il avait déjà arrêtée une fois, mais qu'il avait laissé filer, apitoyé par l'évidente détresse de la gamine.

— File, lui ordonna-t-il. Et gare à toi si je te retrouve !

— Mais la mère... je veux dire M^{me} Retsz, elle va me flanquer la dégelée de ma vie, pleurnicha la gamine.

— Rien à foutre ! Allez, dehors, ou je te boucle !

La fille traversa la pièce, tête basse, sortit. Toni s'empressa de refermer la porte derrière elle. Il se tourna vers Retsz. Le médecin avait l'air de reprendre un peu de poil de la bête.

— C'est intolérable, prévôt ! cria-t-il. Vous n'avez aucunement le droit de vous introduire ici de cette façon. Je me plaindrai de vos manières auprès du juge !

— Justement, répondit froidement Toni, c'est à propos du juge que j'ai besoin de vous poser quelques questions.

Retsz lui jeta un regard surnois.

— Quoi ? Quelles questions ?

— Vous avez autopsié le cadavre de Till'Bollek ?

— Oui. Et alors ?

— Vous avez vu le corps chez M^{lle} Campbell... J'ai besoin de votre avis... Y avait-il eu tentative de viol ?

Retesz haussa les épaules.

— Je ne suis pas médecin légiste. Je...

— Vous étiez témoin quand mon adjoint a constaté le désordre des vêtements de Till'Bollek. De même vous avez vu que la pièce était sans dessus dessous.

— Je n'ai rien remarqué de spécial, sinon un jeune homme tué d'un coup de poignard asséné avec une précision quasi chirurgicale... Je crois savoir que pour la formation d'hygiéniste qu'a suivi M^{lle} Campbell, il y a des notions assez poussées d'anatomie.

— Ça ne tient pas debout, toubib. Pourquoi Jennie Campbell aurait-elle attiré Till chez elle pour le tuer ? Pour être sûre que le vieux Art cherche par tous les moyens à avoir sa peau ?

Retesz se dirigea vers la fenêtre de son cabinet.

— C'est votre boulot de le déterminer, prévôt. Pas le mien.

— Et vos conclusions sont que Jennie Campbell a tué de sang-froid Till'Bollek... C'est ça, non ?

Retesz haussa les épaules sans répondre.

— Combien Bollek vous a payé pour orienter votre témoignage, Retesz ? cracha Toni.

Au sursaut qui secoua le médecin, Toni comprit qu'il avait touché juste.

— Espèce de salaud !

Toni s'approcha lentement du docteur. Retesz recula, livide. Il suait à grosses gouttes. Il ouvrit la bouche. Toni caressa la crosse de son pistolet, le dégaina brusquement, le braqua sur Retesz qui couina.

— Vous... vous n'avez pas le droit de... de me menacer !

— Je vais te raconter une histoire, toubib, grinça Toni. Il était une fois une fille qui n'emmerdait personne et qui ne demandait qu'une chose : qu'on ne l'emmerde pas... Mais un petit salaud l'emmerdait... L'emmerdait tellement qu'il y laissa sa peau. Le petit salaud avait une famille puissante. Et cette famille a été soudoyer tous ceux qui pouvaient défendre la fille...

— Vous ne...

— Ta gueule !

Le bras de Toni se détendit brusquement. Il gifla violemment le docteur.

— J'ai pas fini mon histoire, ordure... Il se trouve que le docteur du pays a été surpris par un officier de police assermenté en train de violer une mineure...

— C'était pas un viol ! glapit Retesz.

— Tiens donc... Comme pour Jennie alors !

Toni se tut, lâcha le bras de Retesz.

— Tu sais ce que ça coûte, un viol ? Surtout sur une mineure... La castration. Ou la rééducation par lobotomie... Ça te dirait de devenir un robot ou un sans-couilles ?

— C'était une pute ! Tout le monde le sait, à San-Pablito !

— Une mineure de treize ans. Je vois que ça, moi ! Et je le mettrai dans mon rapport.

— Non... par pitié !

Gémissant, Retesz se laissa tomber sur la table de consultation.

— Taisez-vous, gémit-il. Taisez-vous, par pitié !

— Alors, Retesz... Till'Bollek a tenté de violer Jennie Campbell ou pas ? Moi il me faut un viol. Choisis lequel !

— Je...

Retesz regarda Toni, cireux.

— Je... je ne suis pas sûr à cent pour cent... Mais je pense que oui... Il y a eu tentative de viol... Et la mort est accidentelle.

Toni soupira, posa brutalement sa main sur l'épaule de Retesz, serra.

— Eh ben voilà, mon vieux... Tu vas me coller ça par écrit et j'oublierai que tu baisses des fillettes.

— Mon Dieu... Quelle situation.

Brusquement écœuré, Toni lâcha le docteur.

— Je te conseille de ne pas changer d'avis jusqu'au jour du procès, toubib. Sinon tu risques de perdre ta belle paire de couilles !

Toni sortit, quitta l'hôpital à grands pas. Il n'était pas particulièrement fier de lui. C'était la première fois de sa carrière de flic qu'il forçait la main d'un témoin.

À croire que lui aussi en pinçait pour Jennie...

Toni alla chez la jeune fille, entra. Immédiatement, il réalisa que quelqu'un était passé par là. Tout était parfaitement rangé, en ordre, dans les deux pièces de l'appartement. Seule une tache de sang séché sur le couvre-lit rappelait le drame.

— Les salauds ! gronda Toni. Ils ont pensé à tout.

Il sortit, retourna vers la prévôté.

*

Esu'Bollek arpentait de long en large le salon familial, les sourcils froncés, les poings serrés.

— Si ce salaud de Dysaix n'était pas arrivé, on aurait fait la peau de cette garce ! gronda-t-il.

Art'Bollek haussa les épaules. Esu se tourna vers lui.

— Je le tenais en joue. Pourquoi tu m'as pas laissé lui régler son compte, papa ?

Art'Bollek détourna le regard.

— Ce n'est pas à toi de descendre le prévôt, dit-il de mauvaise grâce. Et puis qu'est-ce qui se serait passé, si tu avais tiré ? L'armée aurait riposté, et nous aurions été cuits !

Esu jura et quitta la pièce.

— Esu tenait beaucoup à Till, dit Jom'Bollek. Mais je suis d'accord avec toi papa. Il ne fallait pas tirer sur le prévôt.

Virgo Schumacher s'avança. Il avait tout écouté, sans un mot, sans un mouvement.

— Je constate que votre fils aîné a un peu plus de jugeote que son cadet, dit-il, moqueur. Quant à votre benjamin...

— Taisez-vous ! gronda Art. Till était peut-être un imbécile, mais il sera vengé.

— Je dois reconnaître que vous avez manqué de chance. Dysaix est réellement arrivé quand on ne l'attendait pas. Ça ne m'étonne pas de lui.

— Ce salaud n'aura pas toujours de la chance, gronda Jom. On les aura, sa putain et lui !

Schumacher se servit à boire. Il coula un regard vers le vieux Art qui déambulait dans le vaste salon familial comme un fauve en cage.

— Pourquoi ne voulez-vous pas attendre le procès ? demanda-t-il. J'ai fait disparaître toutes les preuves compromettantes pour votre fils et j'ai fait pression sur tous les témoins... La fille sera exécutée légalement.

— Et clouée ! Je veux qu'elle meure ! Et de ma main !

Il toisa le tueur.

— Ne vous occupez pas de cette fille. Vous avez un autre travail, pensez-y !

Imperturbable, Virgo Schumacher sirota son verre d'alcool.

— J'y pense, dit-il doucement. J'y pense...

Le bruit d'un moteur les fit sursauter. Ils regardèrent par la fenêtre, virent une voiture qui s'éloignait en direction de la ville.

— La voiture d'Esu, dit Jom... J'espère qu'il ne va pas faire une bêtise.

— Je l'espère aussi... pour lui, dit Schumacher d'un ton glacé.

Toni frappa à la porte de son appartement. Il entendit des pas légers qui se rapprochaient.

— Qui est là ?

— C'est moi... Toni. Ouvre, Jennie.

La porte s'ouvrit. Toni entra. Jennie le regarda, sourit timidement. Son sourire s'effaça devant la mine sombre du prévôt.

— Que se passe-t-il ?

— Quelqu'un est passé chez toi pour faire disparaître toutes les preuves de l'agression dont tu as été victime.

— Mon Dieu !

Jennie recula. Elle serra les poings.

— Que faire ? gémit-elle. Que faire ?

Il s'approcha d'elle, lui passa la main dans les cheveux.

— Heureusement j'ai le témoignage de Retesz. Cette ordure s'est fait tirer l'oreille, mais il a convenu que la mort de Till avait été un accident... Et puis j'enverrai Hopy interroger les prisonniers qui se trouvent à la prison militaire. Ça sera facile de prouver que ce sont les Bollek qui menaient l'assaut de la prévôté. Je vais te faire venir un avocat de la Terre. Quelqu'un de fort... Et puis le juge est un type bien, au-dessus de toute pression... Tu t'en tireras sans bobo !

Elle alla s'asseoir sur le canapé avachi de Toni, se massa les tempes.

— J'ai l'impression d'être traquée. J'ai toute la ville contre moi. La haine m'entoure. Mais qu'est-ce que je leur ai fait, à tous ?

— Peu importe la haine. L'essentiel, c'est de prouver ton innocence.

Elle le regarda bien en face.

— Tu me crois donc vraiment innocente ?

Surpris, il ne répondit pas tout de suite.

— Bien sûr, dit-il enfin.

— Je te remercie... mais... tu ne dis pas cela... par affection ?

Il sourit.

— Les sentiments n’influent jamais sur mon travail.

Elle lui rendit son sourire.

— Tu m’as apporté des vêtements de rechange ?

— Pour qu’on m’accuse d’avoir fouillé ta maison pour y faire disparaître des trucs ? Ah non, alors !

— Bien sûr, tu as raison... Mais je me sens si sale ! Je dois être horrible à regarder.

— Tu me plais comme tu es !

Il s’étira, ôta sa casquette, son ceinturon, ses bottes.

— Je suis vanné... Je ne me souviens plus de ce que c’est qu’une bonne nuit de sommeil.

Elle sourit.

— J’occupe ton lit. Je suis désolée.

Il prit un air vertueux.

— Qu’à cela ne tienne ! Je dormirai dans une cellule !

Ils se regardèrent puis, en même temps, ils éclatèrent de rire. Un rire qui leur fit du bien, qui détendit leurs nerfs noués depuis de longues heures.

— Le crois-tu vraiment ? demanda-t-elle.

Il passa sa main dans ses cheveux hirsutes.

— Ma foi... je ne crois pas, finalement !

D’un bond, Jennie se leva, se déshabilla. Il la regarda, souriant. Une fois nue, elle s’approcha de lui.

— Et si cette fois ton adjoint nous dérange, je le tue !

Il posa ses mains sur ses hanches.

— Corruption d’officier de police, dit-il. Mmm... Tu aggraves ton cas !

— Et ce n’est encore rien... Merde ! Ce que j’ai envie de faire l’amour, tout d’un coup !

Elle pesait de son ventre contre le sien. Il se dégagea doucement.

— Minute, dévergondée... J'ai quelque chose à faire, avant !

Elle ouvrit de grands yeux.

— Quoi donc ?

— Me décrasser. Je suis couvert de sueur et je pue pire qu'un prospecteur resté dix ans dans une caverne !

Elle éclata de rire.

— Tu es un homme délicieux. Je crois que je vais t'imiter. Je suis moi-même à faire peur, après cette nuit de siège.

Elle commença à défaire le devant de son uniforme.

— On se lave ensemble ? demanda-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

Il acquiesça.

— Et comment ! Tu es ma prisonnière ! Je n'ai pas le droit de te quitter des yeux un seul instant !

L'eau ruisselait sur son corps. Elle lui tournait le dos. Elle avait un dos bronzé, régulier, avec de belles épaules rondes. Il avala une salive épaisse. Il ne pouvait détacher son regard de sa taille fine, de ses hanches rondes, de ses fesses fermes, de ses jambes fuselées. Vêtue, elle ne payait pas de mine. Nue, il se rendait compte qu'elle était très jolie, très bien faite.

— Je te plais ? demanda-t-elle d'une voix un peu rauque.

Il ne répondit pas. Elle sortit de sous la douche sous laquelle il s'attardait. Elle fit quelques pas, se plaça dans la lumière de la fenêtre. Sa peau prit une teinte dorée devant le rideau.

— Je te plais ? répéta-t-elle.

— Oui, dit-il doucement. Tu es belle !

Elle resta un instant à se faire admirer, un peu déhanchée, sûre d'elle. Il regarda ses petits seins ronds, haut placés, son ventre plat à la toison bouclée.

— En tout cas, je te fais de l'effet, mon chéri !

Il baissa les yeux sur son sexe dressé, raidi, eut un sourire gêné. Il était d'un naturel pudique. Et elle le considérait avec une avidité qui le mettait un peu mal à l'aise.

Elle s'approcha de lui. Elle le regarda, les yeux agrandis. Et puis, brusquement, elle plaqua son corps contre le sien.

— Je t'aime, souffla-t-elle. Je te veux ! Tout de suite !

Au contact de cette chair fraîche, encore constellée de milliers de gouttelettes d'eau, Toni sentit sa gêne s'envoler. Il caressa le dos de Jennie, ses reins, ses fesses.

— J'ai dit après que je sois décrassé, souffla-t-il. Va te coucher !

Il lui prit le savon des mains. Elle le regarda, stupéfaite. Elle quitta la salle de bains, mi-furieuse mi-amusée, alla s'allonger sur le lit, dans la chambre.

— Tu es le plus beau salaud que j'aie jamais vu ! clama-t-elle. Je t'adore !

Elle se mit à rire, se tourna sur le ventre... et sentit une espèce de cyclone mouillé lui tomber sur les reins.

Elle rit, glapit de surprise ravie. Deux mains la retournèrent comme une crêpe, une bouche lui baisa le creux de l'épaule, tandis qu'elle ployait sous le corps ardent de Toni.

Avant qu'elle eut réalisé, il fut en elle, lui arrachant un cri de joie. Elle gémit, répondit à sa frénésie, plantant ses ongles dans son dos, le faisant crier à son tour.

Il la caressait de ses grandes mains dures qui devenaient légères et tendres. Elle subissait sa force avec un bonheur, un plaisir grandissants qui firent naître en elle des ondes brûlantes. Elle ferma les yeux, l'embrassa furieusement, se sentant heureuse, possédée, comblée...

Il sentit son corps souple, ardent, suivre le sien, s'accordant à son désir. Il respira une odeur de femme, entendit à son oreille un gémissement rauque, sentit le souffle haché de sa respiration...

Ils se déchirèrent brusquement, dans le même râle de volupté, et s'effondrèrent, lourds d'amour, à la même seconde, brisés, incroyables...

Longtemps après, elle entrouvrit les yeux, s'aperçut qu'il ne bougeait plus, que sa respiration s'était faite régulière. Elle sourit.

— Dors, mon amour, murmura-t-elle à mi-voix. Tu en as bien besoin.

Elle l'embrassa tendrement dans le cou. Avec mille précautions, elle se dégagea de son étreinte. Il roula sur le dos, grogna sans se réveiller.

Elle le regarda longuement, soûle de tendresse, s'allongea enfin contre lui, ferma les yeux...

Colin était oublié...

*

— Ces fumiers s'attendent pas à ce qu'on revienne si tôt, gronda Esu'Bollek. C'est notre chance ! Y a pas à hésiter. On flanque le feu à la prévôté. S'ils sortent, on les descend. S'ils restent planqués, ils grillent !

Les approbations fusèrent. Satisfait, Esu regarda attentivement ses quinze interlocuteurs. Ce n'était pas des ouvriers de son père. Il avait choisi avec soin des gens de sac et de corde, ayant tous eu plus ou moins gravement affaire au prévôt au cours de leur louche carrière. La lie de la région, toujours prête à s'entre-tuer, et que seul l'argent qu'il venait de leur distribuer pouvait unir.

Et la haine de Dysaix...

— Pas de risque qu'on nous reconnaisse, dit l'un d'eux. La nuit est sombre.

— Et de toute façon, qui c'est qui osera s'attaquer à nous, une fois que Dysaix sera crevé ? dit un autre.

— Voilà comment on va faire, dit Esu. On va déboucher pleine gomme en voiture dans la rue. On va tirer sur la prévôté à coups de fulgurants, et on se planquera derrière les bagnoles en attendant que Dysaix et sa poule sortent. Et on les descend. C'est pas compliqué.

Tout le monde approuva.

— Alors en voiture, et pleine gomme !

La petite troupe démarra sur la piste poussiéreuse. Cramponné à son tableau de commande, Esu ricanait de plaisir. Quelle ivresse, que

de mener ces garçons au carnage ! Ils allaient terroriser la ville. Tout San-Pablito allait chier dans son froc... Et quand ce foutu connard de Dysaix paraîtrait, toussant et implorant pitié, il lui lâcherait une bonne rafale de désintégréateur ! Et puis ils choperaient la fille, ils l'emmèneraient dans les collines, ils se payeraient du bon temps avec elle... Ensuite il l'attacherait vivante au pare-chocs arrière de sa bagnole et en route pour la rigolade !

Ces pensées le faisaient presque bander dans son pantalon ! Ouais... Ç'allait être une sacrée fiesta !

San-Pablito apparut au détour d'un virage. Esu accéléra à fond...

Les voitures tout terrain s'engouffrèrent dans la ville endormie, occupant toute la largeur de la rue principale, filèrent en direction de la prévôté.

*

Jennie se réveilla en sursaut, entendant un ronflement de moteur, un grincement de freins malmenés. Elle se dressa sur son séant. Des cris retentirent. Elle se leva d'un bond, courut, nue, regarder par la fenêtre. Elle sentit son sang se glacer.

Dans la rue, des formes filaient droit sur la prévôté. Plusieurs levèrent des fulgurants, firent feu. Des flammes jaillirent instantanément, une odeur de roussi lui monta aux narines.

— Toni ! cria-t-elle.

Il dormait comme une masse, assommé par l'amour et la fatigue. Elle se précipita sur lui, le poussa si rudement qu'il tomba du lit.

— Qu'est-ce qui se passe ? grogna-t-il.

— Ça recommence, répondit-elle d'une voix dont le calme la surprit elle-même.

Ça recommençait...

CHAPITRE IX

Toni jura. Il se rencogna dans l'embrasement de la fenêtre.

— Donne-moi mon pistolet, dit-il à Jennie. Vite !

Jennie lui apporta son arme. Il cassa un carreau, visa, tira.

— Habille-toi vite.

Elle avait déjà commencé. Un trait de fulgurant frôla Toni qui se rejeta sur le côté. Il riposta vivement.

— J'en ai eu un, dit-il calmement.

Il se retourna.

— Il faut filer. Personne ne nous donnera un coup de main. Ils ont mis le feu, en bas. Ils nous guettent !

Il se précipita sur ses vêtements, s'habilla avec une étonnante rapidité. Il ouvrit un tiroir, en sortit un pistolet pareil au sien, qu'il tendit à Jennie.

— Occupe-les un instant, tu veux ?

Elle courut à la fenêtre, se mit à tirer comme une possédée sur les vagues silhouettes qu'elle pouvait distinguer, cachées derrière les voitures arrêtées.

Toni se précipita vers l'ascenseur desservant le rez-de-chaussée. Il recula, suffoquant. Tout le bas était plein de fumée. Les paperasses abondantes, les meubles, tout flambait allègrement. Avant peu, toute la prévôté serait en feu. Toussant, Toni referma la porte de l'ascenseur, revint dans la chambre. La fumée s'infiltrait déjà. Le plancher était brûlant. Jennie se retourna, interrogative, pâle.

— Par les toits... Viens vite !

Il sauta sur la table, poussa une étoile lucarne, ouvrit le linteau. Il jeta un coup d'œil circonspect. Il ne vit rien de suspect. Jennie l'avait rejoint. Il la saisit par la taille, la propulsa sans effort apparent par l'ouverture. Il jeta un dernier coup d'œil derrière lui. La porte de

l'appartement prenait feu. Il s'agrippa aux montants, effectua un rétablissement et se retrouva à plat ventre sur le toit à côté de Jennie.

— Reste couchée, dit-il.

Il rampa vers le bord du toit. L'incendie faisait rage, les camouflant heureusement des assiégeants.

— Fumiers, marmonna-t-il.

Il distingua nettement Esu'Bollek, qui se découvrait imprudemment pour mieux voir. Il résista à la tentation de l'abattre, rejoignit Jennie.

— Notre seule chance, c'est de filer par le bâtiment voisin. C'est le garage de la prévôté... Il y a un espace de plus de trois mètres. Tu devras le franchir.

— Je pourrai le faire !

— Pas vêtue comme tu l'es.

Il lui arracha sa robe. Ils s'avancèrent en rampant vers le bord du toit, en direction du garage. Jennie se dressa, nue, regardant le vide. Elle tourna la tête vers Toni, le visage défait, mais résolu.

— Ces idiots sont occupés à nous guetter en bas et la fumée de l'incendie nous camoufle, dit le prévôt. Vas-y !

Jennie prit un court élan, se lança, bondit, retomba sur le toit du garage. Toni soupira de soulagement. Il avait craint qu'elle ne réussisse pas. Il la rejoignit d'un bond, la prit par le poignet.

— Jennie, il faut fuir, dit-il sourdement. Les Bollek veulent notre peau à tout prix et je ne peux leur résister pour l'instant. Il faut nous réfugier chez les soldats.

— Comme tu veux.

Ils rampèrent sur le toit du garage, jusqu'à l'entrée supérieure, se faufilèrent à l'intérieur. Toni regarda tout autour de lui les véhicules garés.

— C'est parfait, dit-il. Ils n'y ont vu que du feu. Ne faisons pas de bruit.

Il fouilla dans un coffre, en tira une vieille combinaison tachée de graisse et de cambouis, la tendit à sa compagne.

— Met ça.

Elle obéit. À pas de loup, il se dirigea vers un véhicule tout terrain léger, regarda à l'intérieur.

— Ça va... Les clefs sont dessus.

Il eut un petit rire.

— C'est une voiture de service. On ne nous en voudra pas si nous l'empruntons, j'imagine ! Monte...

Jennie s'installa sur le siège passager, tandis que Toni s'installait aux commandes.

— La difficulté, ça va être de passer devant tous ces excités, dehors. Tire dessus sans t'occuper de rien !

— Compris !

Toni démarra, se dirigea en douceur vers la porte automatique du garage. Sans un grincement, celle-ci s'ouvrit.

— Maintenant !

Il accéléra brutalement. La voiture jaillit à l'extérieur, dans la rue. D'un coup d'œil, Toni embrassa toute la situation. La prévôté était la proie des flammes. Les assaillants étaient sortis de leurs cachettes et s'étaient avancés, attendant sans doute qu'ils évacuent le bâtiment en flammes pour les abattre.

Froidement, Toni fonça sur eux. Les bandits se retournèrent, surpris. Jennie tira. Les rafales de son pistolet-désintégrateur couchèrent trois des incendiaires avant que les autres ne s'éparpillent pour se mettre à couvert.

Toni tira aussi, balayant les positions des bandits sans chercher à viser. Il put voir un homme s'effondrer, touché net.

Tardive, la riposte passa loin derrière eux au moment où ils tournaient dans une perpendiculaire, filant à toute vitesse en direction du désert.

— Faut les poursuivre ! hurla Esu'Bollek. Rattrapons-les et faisons-leur payer, à ces fumiers ! Ils vont s'échapper.

Avec rage, le jeune homme nota un flottement certain parmi les hommes de sa bande. Mais finalement, tous rejoignirent leurs voitures.

La petite troupe démarra, se lança aux trousses des fugitifs.

Une rage insensée bouillonnait dans le cœur d'Esu. Il ne comprenait pas comment son plan avait pu foirer aussi lamentablement. Maintenant il lui fallait à tout prix rattraper et tuer le prévôt. Il s'était mis dans un fichu merdier ! Même la toute-puissance de son père ne pourrait le sortir de là, si Dysaix parvenait à rejoindre les soldats. Il serait arrêté, condamné.

Merde de merde... Il avait encore une fois fait le con ! Mais il n'avait plus le choix. Fallait qu'il aille maintenant jusqu'au bout !

Il accéléra. Mais derrière lui, il vit les phares des voitures suiveuses qui diminuaient de taille. Il freina, stoppa, descendit de sa voiture. Il se rendit compte qu'ils étaient sortis de San-Pablito, que la route suivie ne se dirigeait pas vers la caserne, mais vers le désert.

Les autres voitures avaient stoppé. Les hommes en étaient descendus. Esu courut vers eux.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez ? cria-t-il.

— On marche plus ! dit l'un des hommes.

— Quoi ? Mais...

— Ça va plus, Esu. Ton prévôt il nous emmène dans le désert. Avec ce qui se passe avec les Sapuriens, nous, on est pas partants pour aller se balader là-bas ! Et puis Dysaix, c'est un dur à cuire ! Il est capable de nous avoir tous. Il en a déjà descendu quatre !

— C'est vrai, ajouta, un autre. Il a réussi à filer avec la fille en nous étrillant au passage. Si tu tiens tant que ça à avoir leurs peaux, vas-y seul. Nous on a plutôt intérêt à se faire oublier, après cette histoire !

Esu se sentit emporté par la haine.

— Tas de lâches ! rugit-il. Filez donc ! J'ai pas besoin de vous !

Il tourna les talons, bondit dans sa voiture, démarra.

Ils avaient raison, il le sentait au fond de lui-même. Mais jamais il n'accepterait qu'on croie qu'il se dégonfle ! Et puis après tout, il était de taille à avoir Dysaix tout seul !

Esu roula une bonne heure, se guidant sur les traces nettes des pneus profondément imprimées dans le sable et la rocaille. Mais au bout d'un moment, ces traces se firent plus ténues, moins marquées. Il

dut descendre de voiture plusieurs fois pour examiner le sol. Heureusement qu'il avait pas mal d'expérience de la piste !

Une autre heure passa. Le sable avait fait place à de larges plaques de roc, blanchâtre dans la pénombre de la nuit. Les pneus ne marquaient pas sur cette surface.

Esu descendit une nouvelle fois de voiture, examina le rocher. En vain. Il n'y avait plus rien.

— Et merde !

Il remonta en voiture, fit demi-tour, roula au pas, s'arrêta, chercha...

Il enleva son chapeau, cracha par terre de rage. Il avait bel et bien perdu la piste !

Jennie entendit le bruit, d'abord ténu, puis plus net, d'un moteur. Elle se rejeta dans l'ombre de la grotte, leva son pistolet, bien décidée à se défendre jusqu'au bout. Le bruit s'enfla avant de stopper.

Elle vit une ombre, visa.

— Jennie... C'est moi, Toni !

Elle soupira de soulagement, abaissa son arme. Sortant de l'ombre, elle se précipita vers lui. Ils s'étreignirent brièvement.

— Ouf... Je n'ai pas vécu jusqu'à ce que tu sois de retour.

— Moi non plus... Ça va ?

— Oui... Personne n'est venu.

Elle rit.

— Tu as eu une idée formidable de venir dans ce massif de collines plutôt que de continuer en direction de la caserne.

— Ma foi... Sûr qu'ils nous auraient rattrapés, si nous avions continué par la route principale.

— Alors... Raconte.

— Je les ai semés dans les rochers. J'ai vu que ses troupes ont abandonné Esu. Et lui a tourné en rond pendant un bon moment.

Il rit, franchement, cette fois.

— S'il avait su que j'étais à moins de cinquante mètres de lui et que je surveillais le moindre de ses faits et gestes !

— Pourquoi tu ne l'as pas descendu ?

Il la regarda bien en face.

— J'ai été tenté... Mais je n'oublie pas que je suis prévôt. Je ne peux pas descendre froidement un type dans le dos, même si c'est la dernière des crapules !

Elle hocha la tête.

— Oui. Tu as raison.

Elle s'assit sur une pierre.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On reste cachés ici jusqu'au jour. Demain matin, j'irai voir le colonel Hypelt. J'espère qu'il m'aidera à mettre les Bolleks sous les verrous. Sinon ils vont mettre à sac tout le pays pour nous retrouver.

Il secoua la tête.

— Les Sapuriens révoltés plus les Bollek... C'est trop pour ce malheureux pays !

Elle rit, étouffa un bâillement.

— J'ai caché la voiture derrière un éboulis, dit-il. Tu vas aller y dormir. Tu en as besoin. Moi, je vais veiller.

Elle lui saisit les mains.

— Mais tu es épuisé, Toni !

Il lui sourit.

— Non. Je récupère très vite. Va dormir.

Elle obéit, s'éloigna.

Resté seul, Toni saisit son pistolet, s'installa confortablement dans un creux de rocs tapissé de sable fin. Il alluma une cigarette, les yeux dans le vague. C'est vrai qu'il était épuisé. La patrouille dans le désert, puis l'amour avec Jennie. Et à peine deux heures de sommeil. C'est qu'il avait déjà trente-cinq ans. Il n'était plus un jeune homme. Il ne récupérerait plus aussi bien qu'il voulait le dire.

Il sourit dans le noir en pensant à Jennie. Elle était amoureuse de lui. Et lui-même ? Qu'en était-il de ses sentiments pour la jeune fille ? Amoureux ? Il ne savait pas. Il se méfiait un peu de l'amour. Et puis il avait un caractère si solitaire...

Pourtant, pendant tout le temps qu'il avait laissé Jennie seule, pendant qu'il s'en allait brouiller leur piste, il avait été angoissé, torturé, à l'idée qu'il pût lui arriver quelque chose, qu'il puisse ne plus la retrouver en revenant à la caverne. Alors...

Il étouffa un bâillement. Les jours à venir répondraient sans doute à ces questions. Pour le moment, il y en avait de plus immédiates, la première étant : qu'est-ce qu'allaient faire les Bollek ? Et Virgo, son père ?

— Bon Dieu !

Il se redressa brusquement, saisi d'une crainte viscérale, irraisonnée. Bien sûr qu'il savait ce qui allait se passer !

Virgo Schumacher allait se lancer sur sa piste ! Ça ne faisait aucun doute !

Toni siffla entre ses dents. Si son père se lançait derrière lui, il ne serait absolument pas en sécurité chez les militaires. Ce n'était pas une caserne et une garnison qui pourraient arrêter un tueur à gages comme Virgo.

Pour la première fois depuis que les événements s'étaient précipités, Toni eut peur. Une peur aussi violente qu'irraisonnée. Virgo était bien le seul homme capable de lui inspirer une telle angoisse... Et c'était son père. Son propre père.

Le visage de Toni se durcit. Père ou pas père, Virgo était une menace mortelle. Une menace à éliminer...

Un bruit ténu fit sursauter Toni... Il cligna des yeux, s'aperçut avec fureur qu'il avait succombé à la fatigue, qu'il s'était endormi. Le soleil n'allait pas tarder à se lever, car l'horizon était clair.

Il écouta attentivement, reconnut le bruit comme celui d'un moteur, encore éloigné. Il se dressa, massa ses fesses toutes endolories. Il scruta la nuit dans la direction d'où venait le ronronnement. Il ne tarda pas à distinguer de la poussière. La forme d'une voiture se précisa.

Toni jura, se dirigea vers son propre véhicule. Jennie dormait

profondément, pelotonnée sur la banquette arrière. Il la secoua doucement.

— Jennie, murmura-t-il.

La jeune femme s'éveilla, se dressa.

— Qu'y a-t-il ?

— Quelqu'un vient. Va te cacher dans la grotte et n'en sors sous aucun prétexte.

— Mais... Que vas-tu faire ?

Il ne répondit pas. Elle n'insista pas et fila dans la grotte.

Resté seul, Toni se cacha derrière un gros bloc de rocher, attendit, l'arme au poing.

Il jura. Il reconnaissait la voiture. C'était celle d'Esu'Bollek.

La voiture stoppa. Esu en bondit, l'arme au poing.

— Dysaix, je sais que t'es là avec ta putain ! cria-t-il. Sors de ton trou et bats-toi si tu l'oses !

Toni se garda bien de répondre. Esu fit quelques pas en direction des rochers.

— Y a du monde qui me suit ! cria-t-il. Toute la ville !

Il ricana.

— Un prévôt qui incendie sa propre prévôté pour s'enfuir avec une meurtrière ! Ça les fait goder, les bons citoyens de San-Pablito ! Papa a offert une prime pour ta capture, mais c'est moi qui t'aurai, fumier !

Toni grinça des dents. Voilà ce qu'ils avaient trouvé, ces salauds ! Lui faire porter le chapeau ! C'était bien joué...

Esu s'avança encore.

— Ta putain, je m'en fous ! cria-t-il encore. C'est toi que je veux ! Sors et bats-toi loyalement... Sinon on te débusquera comme une bête puante !

Toni se dressa lentement. Esu le vit, eut un rire méchant.

— Cachés dans les grottes, hein ? grinça-t-il. Figure-toi que j'y ai

pensé tout à l'heure...

— Toi, t'as pensé ? C'est nouveau, ça... Ça serait pas plutôt ton père ? T'es trop con pour penser, mon pauvre Esu !

Le ton moqueur plus encore que les paroles parut mettre en rage le jeune homme. Il posa sa main sur le crosse de son arme.

— Attention, Esu, dit Toni. Ne me forces pas à te descendre en état de légitime défense. Et n'oublie pas que je suis encore prévôt !

— Salaud !

Les deux hommes se regardèrent, se défiant du regard. Toni secoua la tête, navré de voir comment les choses tournaient.

— En souvenir de ta mère, Esu, fais pas le con.

— Crève !

La main d'Esu empoigna la crosse...

En un éclair, Toni braqua son désintégrateur, se rejetant sur le côté. La décharge d'Esu le frôla, mais la sienne toucha de plein fouet la poitrine du jeune homme. Il y eut un éclair, un chuintement aigu. Durant une fraction de seconde, Esu ouvrit démesurément les yeux...

Et puis il s'effondra, son corps se replia sur lui-même, se racornit, rapetissant à l'état d'amas charbonneux au-dessus duquel flotta un peu de fumée que la brise du matin dissipa immédiatement.

Blême, Toni rengaina son arme.

Jennie apparut, se précipita vers lui, lui étreignit la main. Elle pleurait, regardait le cadavre d'un air horrifié.

— On... on pourra le cloner ? interrogea-t-elle d'une voix mourante.

Toni secoua négativement la tête.

— Pas après une rafale de désintégrateur, hélas...

Il alla saisir l'arme du mort. Une arme luxueuse. Il revint vers Jennie, grave.

— Tu as entendu ce qu'il a dit ?

Elle acquiesça.

— Nous sommes fichus, murmura-t-elle.

— Non... Filons, nous avons encore de l'avance.

Les épaules voûtées, elle se dirigea vers la voiture.

Toni jeta un dernier regard au cadavre d'Esu, haussa les épaules et la suivit.

Art'Bollek regardait fixement la dépouille racornie de son fils. On avait allongé le cadavre sur la banquette et jeté une couverture dessus. Une puanteur de grillé remplissait tout l'intérieur de la belle voiture. Art'Bollek n'avait pas posé de questions. Il n'avait même pas dit de passer à l'hôpital. D'un seul coup d'œil, il avait compris qu'il venait de perdre son deuxième fils.

Et depuis, il lui semblait qu'il était brisé. Till... Et puis Esu...

Jom'Bollek, les mâchoires serrées, fixait son père. Et il voyait un vieillard, là où il avait toujours vu un homme resplendissant de force, de vitalité. Un homme qu'il avait toujours admiré, rêvant de lui ressembler, désespérant d'y parvenir un jour.

Tout à coup, Art'Bollek se redressa.

— Schumacher, dit-il d'une voix sourde.

Le tueur était assis à l'avant, à côté du conducteur. Il se tourna, darda sur Bollek son regard froid et insensible. Jom regarda cet homme avec haine. Ce salaud avait vu le cadavre d'Esu et n'avait manifesté aucune émotion, aucune compassion. Il avait simplement marmonné :

« — Exactement ce que j'avais prévu. »

Fumier !

Schumacher vit le regard haineux que le dernier des fils Bollek lui lançait. Il sourit sardoniquement, se tourna vers le père.

— Je vous écoute, monsieur Bollek.

Le vieux ne le regardait pas. Au contraire il fuyait son regard et cela étonna Jom. Qui était donc cet inconnu qu'il ne connaissait pas et qui parvenait à mettre son père mal à l'aise ? Art'Bollek fuyant le regard de quelqu'un ! Jom n'avait jamais assisté à cela ! Une raison de plus pour qu'il hâisse ce type trop bien habillé, à l'allure trop froide, trop détachée, au regard inquiétant...

— Je vous écoute, répéta Schumacher.

Enfin, le vieil homme lui jeta un regard las.

— J'ai deux fils à venger, à présent, monsieur Schumacher, dit Art.

— En effet... Je suis désolé.

— Je me fiche de votre pitié, Schumacher... Épargnez-moi les fadaises ! Je veux les assassins, un point, c'est tout !

— Je comprends ça.

— À vous de me les ramener.

Virgo Schumacher ne répondit pas, se contentant de faire claquer sa langue contre son palais.

— Comme vous y allez, dit-il. La chasse à l'homme n'était pas entendue dans mes attributions, quand vous m'avez convoqué.

— À partir de maintenant, elle l'est.

— Je ne suis pas...

— Votre prix sera le mien. Je ne discute même pas.

Schumacher réfléchit longuement. Jom le regardait.

Il avait compris. Ce type était un tueur ! Il eut envie de le frapper, de le réduire en charpie. Profiter de leur malheur pour faire monter les enchères ! Le fumier !

— Deux cent mille marcs, dit Schumacher.

— Quoi ? s'écria Jom. Mais...

Schumacher braqua sur lui un regard si pâle, si glacé, que le jeune homme se tut, les mots s'étranglant dans sa gorge.

— C'est avec votre père que je traite, dit le tueur. J'ai dit deux cent mille.

— Vous les aurez.

Art'Bollek serra les poings.

— Poursuivez-les. Rattrapez-les où qu'ils soient. Tuez-les et ramenez-moi leurs têtes... Vous m'entendez, leurs têtes. Je ne les veux

pas vivants !

Schumacher ricana.

— J’entends bien. Leurs têtes...

— Quand est-ce que vous partez à leur poursuite ? demanda Jom.

Schumacher ne le regarda pas, se contenta de dire, du coin des lèvres :

— Dès que j’aurai réuni ce qu’il me faut.

— C’est leur laisser une sacrée avance !

Pour la première fois, Schumacher parut s’irriter des remarques du jeune homme. Il se pencha vers lui, l’air féroce.

— Écoute, gamin, lui cracha-t-il au visage, je mène mes affaires comme je l’entends. Si ce que je fais ne te plais pas, tu n’as qu’à y aller toi-même ! Et quand tu seras crevé comme tes connards de frères, je demanderai cinq cent mille marcs pour te venger !

Jom étouffa un cri de rage.

— Ça suffit !

La voix du vieux Art avait claqué, vibrante.

— Ça suffit, Jom ! Schumacher fait effectivement comme il l’entend. Et toi tu n’as rien à dire.

— Mais, papa... Vingt-quatre heures d’avance...

— Qu’est-ce que vingt-quatre heures dans ce pays immense ? gouailla Schumacher.

Jom baissa la tête. Il regarda le cadavre de son frère sous la couverture.

— Je vais avec vous, Schumacher, dit-il brutalement. J’ai pas envie que vous descendiez n’importe qui pour palper notre fric sans risque. Je veux vous voir à l’œuvre.

Schumacher ne répondit rien, se contentant de regarder le jeune homme d’un air goguenard.

Art’Bollek se tourna vers son fils.

— Tu parles sérieusement, Jom ?... Tu veux aller avec cet homme ?

— Oui ! Je le veux... Et puis à deux on aura plus de chances de coincer ce fumier de prévôt !

Art'Bollek hocha la tête.

— Cette fois, je suis d'accord, dit-il. Schumacher, mon fils vous accompagnera.

Schumacher eut un petit sourire.

— Comme il vous plaira, monsieur Bollek. C'est vous qui payez.

Il se tourna vers Jom.

— Jeune homme, sachez que je vais toujours au bout de mes contrats... Mais si vous y tenez, accompagnez-moi. Vous pourrez cirer mes bottes et faire le café.

Jom eut un mouvement vers la crosse de son arme. La poigne de son père lui enserra le bras.

— Ça suffit, Jom. Tu l'as bien cherché.

Schumacher bâilla ostensiblement.

— Je vais dormir un peu, dit-il. J'aurai besoin de toutes mes forces. Je vous engage à m'imiter, jeune homme... Dysaix sera un adversaire coriace. Et il ne faut jamais sous-estimer ses adversaires. Votre frère l'a fait... Il en est mort !

Toni stoppa sa voiture à l'embranchement des deux pistes. Jennie se réveilla en sursaut. Elle s'était assoupie pendant qu'il conduisait. Elle s'en voulut. Elle dormait pendant que lui s'épuisait pour sauver leurs peaux à tous deux.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle. Il y a quelqu'un ?

Il secoua négativement la tête.

— Non... Mais je pense à quelque chose.

— Quoi donc ?

Il gratta ses joues que la barbe commençait à envahir.

— Nous avons dans l'idée de rejoindre Léohl par le désert et les montagnes, de gagner l'astroport et de tenter de filer... Plus j'y pense

et plus je me dis que c'est une mauvaise idée.

— Pourquoi ?

— Parce que nous allons être recherchés, et que nous nous ferons cueillir comme des fleurs, là-bas.

— Alors que faire ?

Il eut un sourire un peu crispé.

— Il faut attendre que les événements s'apaisent, que les esprits retrouvent leur calme. Alors seulement nous pourrons réapparaître et exiger qu'une enquête dans les règles soit menée. En attendant nous devons nous mettre hors d'atteinte de deux personnes qui vont nous poursuivre.

— Deux ? Qui ça ?

— Hopy, tout d'abord.

— Hopy ? Ton adjoint ?

— Oui... C'est un bon flic. Je sais qu'il va chercher à nous mettre la main dessus. Il sait que nous ne sommes pas coupables, mais son devoir est de nous rechercher et de nous arrêter... Et c'est un homme qui fait toujours son devoir.

Il rit.

— Il a appris ça à mon contact !

— Et l'autre personne ?

— Schumacher, mon père... Je suis sûr que Bollek va l'envoyer à nos troussees.

Jennie eut un frisson. Elle ne connaissait pas le père de Toni. Mais un homme capable de haïr son fils au point de le menacer de mort...

— Où aller ? demanda-t-elle.

Il était grave.

— C'est pile ou face, Jennie. Ça peut mal tourner... Surtout dans les circonstances actuelles.

— Vas-y... Je peux encaisser !

— C'est vrai... Tu as du cran.

Pensif, Toni considéra le désert qui s'étendait à perte de vue devant eux.

— J'ai un ami, dans une concession minière, à pas mal de jours de route d'ici. Il me donnera un coup de main.

— Un coup de main ?

Toni souriait.

— Je ne veux pas entrer dans les détails... Disons... qu'il n'a rien à me refuser. Il a un astronef avec lequel il fait plus ou moins de contrebande. Il nous emmènera loin d'ici sans poser de questions.

Le visage de Jennie s'éclaira.

— Alors tout va bien !

— Si l'on peut dire... Parce qu'il va nous falloir traverser tout le territoire tenu par les Sapuriens. Et il y a de fortes chances pour que ceux-ci nous fassent la peau.

Jennie ne répliqua pas. Elle aussi regardait le désert.

— Des tueurs derrière nous, murmura-t-elle enfin. Des tueurs devant...

Il lui tapota l'épaule.

— Je ne suis pas un homme tranquille, tu vois.

Elle eut un sourire torve.

— Je préfère encore les Sapuriens à ton père.

Toni posa la main sur le clavier de commande de son tout-terrain.

— Alors on continue ?

— On continue !

Il se pencha vers elle et lui baisa légèrement la tempe.

— J'aime que tu aies du cran !

Il démarra...

Hopy avait assisté au déroulement du drame avec un amer sentiment d'inévitable. Arrivé trop tard pour prévenir l'incendie de la prévôté, pour coincer les attaquants ou pour aider Toni et Jennie, il était également arrivé trop tard pour empêcher ce fou d'Esu de se mesurer au prévôt. Et maintenant, pour la première fois de sa vie, il se trouvait en face d'un travail qu'il n'avait aucunement envie de faire.

Poursuivre Toni et l'arrêter...

Il n'était pas idiot, Hopy. En suivant la voiture du vieux Art'Bollek, quelques heures plus tôt, voiture dans laquelle se trouvait le corps d'Esu, il n'avait pas eu un gros effort d'imagination à faire pour deviner ce qui devait s'y dire. Bollek allait lâcher son tueur aux trousses de Toni. Il ne fallait pas être devin pour deviner la suite.

Hopy marchait de long en large dans sa chambre. Il ne s'était même pas dévêtu pour prendre un peu de repos. Il fallait agir. Mais il ne savait pas comment. Le prévôt lui avait tout appris, depuis le jour où il l'avait choisi, bien des années plus tôt, pour adjoint. De longues heures de leçons, d'entraînement, de traques. Aujourd'hui, Hopy se sentait presque l'égal de son maître.

Mais il y avait Schumacher. Et Hopy ignorait tout des capacités du tueur.

Rageur, Hopy changea ses vêtements poussiéreux et puant de sueur. Il se coiffa de sa casquette, ceignit son ceinturon d'armes et sortit. Il prit son véhicule de service et s'en alla, roulant vite, jusqu'aux ruines de la prévôté.

Le corps des pompiers municipaux n'avait pas dû mettre beaucoup de zèle pour lutter contre le sinistre. La prévôté était complètement détruite, et ses pans de murs noircis par les flammes fumaient encore. Une petite troupe de badauds se trouvait là, malgré l'heure matinale, et contemplait le spectacle en riant bruyamment. Hopy songea avec un peu d'humour involontaire que tous les ivrognes du district allaient être heureux. On n'allait pas pouvoir les mettre à l'ombre pendant pas mal de temps !

— Alors, Hopy, c'est toi, le nouveau prévôt, à présent !

Surpris, Hopy se retourna. Il se retrouva nez à nez avec Janette, le maire. La grande femme avait un sourire un peu crispé.

— Je ne sais pas, répondit l'adjoint d'une voix incertaine. Toni...

— Toni est en fuite et il a tué au moins un homme. Il ne peut plus être prévôt et tu le sais bien.

Le visage de Hopy se durcit.

— Vous le condamnez un peu vite, Janette. Cette histoire n'est pas claire. Ça aussi, vous le savez.

Janette s'approcha de l'adjoint, le saisit par le bras, l'entraîna un peu à l'écart de la foule qui, bien entendu, avait dressé l'oreille.

— Évidemment que je le sais ! souffla le maire. Je connais Toni aussi bien que toi. Comment vois-tu l'affaire ?

— Je suppose qu'Esu a bu un coup de trop et qu'il a décidé de tuer Toni et la petite. Il est venu mettre le feu à la prévôté. Mais Toni est un dur à cuire. Il a glissé entre les doigts d'Esu et de ses tueurs... Et un peu plus tard, il a réglé son compte au fils Bollek. Pour moi, ça ne fait pas de doute : il a agi en état de légitime défense. Et de toute façon, qui peut le blâmer ? Le clan Bollek a attaqué deux fois la prévôté et Esu a assez clamé qu'il tuerait la meurtrière de son frère.

— Justement... C'est là que le bât blesse. J'aurai pu couvrir la fuite de Toni. Seulement il y a cette fille. C'est une meurtrière, et Toni la protège. Il y a meurtre et recel de malfaiteur. Le juge va lever les bras au ciel en apprenant ça !

Hopy posa sa main sur le poignet osseux du maire.

— Ne croyez pas les ragots, Janette. Quand j'ai été assiégé dans la prévôté avec M^{lle} Campbell, j'ai pu me rendre compte que c'était une sacrée fille, pas du tout une faiseuse d'histoire ou une pute ! Elle n'est pas du tout ce que les vieilles biques de San-Pablito disent d'elle.

— Elle a tout de même tué ce gosse !

— Ça non plus, ce n'est pas clair ! Moi, je crois au viol. De toute façon, il n'était pas question de la laisser aux mains des Bollek. J'aurai agi comme l'a fait Toni, la nuit dernière.

Janette acquiesça.

— De toute façon, dit-elle, la question n'est pas là. Ce qui importe, maintenant, c'est d'agir, et vite, pour tirer Toni du mauvais pas où il s'est mis. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Hopy regardait distraitement les ruines de la prévôté.

— Mon devoir, répondit-il d'une voix traînante. J'ai appris ça, avec Toni.

*

Jom Bollek arpentait à grandes enjambées le somptueux salon de la demeure familiale. Impavide, avachi dans un fauteuil, Schumacher le suivait du regard. Il fumait un authentique cigare terrien, prélevé sur la réserve de Bollek, et semblait, pour l'heure, ne prêter attention qu'à la fumée bleutée qui montait en volutes élégantes en direction du plafond.

Le dernier des fils Bollek se tourna brusquement vers le tueur.

— Vous avez l'intention de rester encore longtemps le cul dans votre fauteuil ? grinça-t-il. Il fait grand jour ! On devrait y aller !

Pour toute réponse, Virgo Schumacher montra le vidéotransmetteur.

— J'attends un appel, répondit-il placidement.

Jom en resta muet. Schumacher daigna sourire.

— Je suis sûr que Hopy, l'adjoint, va se lancer à leur poursuite, dit-il. C'est pour ça que je prends mon temps.

— Je ne comprends pas.

Devant les deux hommes, sur la grande table, une bonne dizaine d'armes semblaient attendre. Il y avait là des fulgurants, des désintégrateurs, mais aussi des armes à feu antiques mais en parfait état. Schumacher n'avait pas semblé étonné lorsque Jom les avait exhibées comme en le défiant.

— C'est très efficace, avait-il simplement dit en manipulant un fusil à pompe.

Schumacher étendit ses longues jambes.

— C'est pourtant simple, dit-il. Dysaix connaît le pays à la perfection. Et je me suis laissé dire qu'il le connaissait très bien grâce aux Sapuriens.

Jom haussa les épaules.

— Il aurait vécu avec eux, à ce qu'on dit. Mais dans ce pays minable, on raconte des tas de conneries.

Schumacher darda son cigare sur le jeune homme.

— Conneries ou pas, je prends mes précautions.

Jom, irrité, frappa du poing sur la table.

— Expliquez-vous une bonne fois, merde !

Schumacher plissa les yeux.

— Bon... Je vais vous mettre les points sur les I... Ma démarche résulte d'une simple déduction logique. Si Toni Dysaix a réellement vécu avec les Sapuriens, il va si bien camoufler sa piste que nous échinons en vain à la suivre. Mais son adjoint, lui, saura le faire.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

— Réfléchissez, Dysaix et Hopy sont ensemble depuis longtemps. Le maître aura eu le temps d'enseigner beaucoup de choses à l'élève.

Jom eut un grand geste de la main.

— Et notamment à camoufler ses traces ! On tourne en rond !

Schumacher considéra le jeune Bollek avec pitié. Il retroussa sa manche droite, montra un petit boîtier accolé à son poignet, à côté de sa montre.

— Ceci, jeune homme, est un récepteur, dit-il. Quant à l'émetteur, je l'ai placé hier soir sous la voiture de Hopy, à notre retour de... du spectacle que nous a involontairement offert votre frère.

Jom hocha la tête.

— Donc nous, nous suivons l'adjoint ?

— Exactement.

— Ce qui nous fera deux adversaires au lieu d'un.

— Non, jeune homme. Ça nous fera trois adversaires au lieu de deux. Vous oubliez la fille. Elle sait se défendre, votre plus jeune frère en a fait les frais... Vous voyez, vous la sous-estimez déjà !

Jom saisit un désintégré.

— Un, deux ou trois, qu'importe ! J'aurai leurs peaux à tous !

À ce moment, le vieux Art'Bollek entra. Il était voûté, la peau de son visage grisâtre.

— J'ai fait virer l'argent au compte dont vous m'avez indiqué le numéro, sur Terre, dit-il.

Schumacher claqua de la langue avec satisfaction.

— Vous m'en voyez ravi, dit-il. Je ne vous ferai pas l'injure de vérifier. Je vous fais confiance, Bollek. Un coup bas vous coûterait trop cher, n'est-ce pas ?

Bollek ne répondit pas. Jom détourna le regard, manifestement hors de lui devant cette humiliation infligée à son père.

C'est à cet instant précis que le vibreur du vidéo résonna. Schumacher se leva avec une souplesse de fauve, appuya sur le contact de l'appareil sans brancher l'image relief.

— L'adjoin est parti, dit une voix ténue.

— C'est bien, répondit simplement le tueur.

Il coupa, se retourna vers Jom. En souriant, il appuya sur une minuscule touche de son récepteur. Un bip retentit.

— Nous pouvons maintenant nous mettre en route, dit Virgo.

CHAPITRE X

Toni coupa le moteur de sa voiture, ouvrit l'habitacle dont le perspex avait automatiquement pris une couleur bleu foncé afin de combattre le rayonnement implacable du soleil. Malgré la climatisation plus ou moins défectueuse, l'intérieur du tout-terrain était relativement frais, et la chaleur ambiante tomba sur les épaules de deux fuyards comme une chape de plomb fondu.

— Bigre ! Fait chaud, murmura Jennie et se redressant. Pourquoi tu t'arrêtes ?

— On a assez remorqué ce bidule.

Souplement, le prévôt sauta à terre et, dégainant son poignard-laser, il trancha la corde où était attachée la grosse branche qu'ils remorquaient depuis la fin de la nuit.

Un vent sec et torride courait sur le désert, charriant de la poussière et du sable. Jennie toussa en rejoignant son compagnon.

Toni montra le nuage qui montait paresseusement jusqu'à l'horizon.

— Dans une demi-heure, dit-il, cette piste sera vierge de tout passage.

Jennie acquiesça.

— Et maintenant, où allons-nous ? Pourquoi as-tu enlevé la branche ?

— Parce que le sol sera dur et caillouteux, là où nous allons. Nous ne laisserons pas de traces.

— Justement. Où allons-nous ?

Toni regardait vers le sud.

— À deux jours de marche, il y a un point d'eau qui nous permettra de renouveler la réserve de la voiture.

— Un point d'eau ?

— Dans une vieille mine.

Toni éclata de rire devant le visage stupéfait de sa compagne.

— J'ai découvert ça il y a pas mal d'années, alors que je roulais ma bosse dans le désert. Un prospecteur, en creusant, a dû trouver une nappe souterraine. Ça suinte à flanc de rocher. Pas beaucoup, mais suffisamment pour ne pas mourir de soif.

Il posa sa main sur l'épaule de Jennie.

— Les Sapuriens connaissent l'existence de ce point d'eau. Il leur permet de s'en venir par là, très loin de leur réserve, à la grande rage de nos bons militaires.

— Tu n'as jamais révélé l'existence de ce point d'eau ?

— Jamais. Nous en avons déjà assez pris aux Sapuriens. Laissons-leur ce petit secret.

Les deux jeunes gens retournèrent lentement vers leur voiture. Jennie s'était vêtue d'un vieux short et d'une chemise de Toni, trouvés dans le tout-terrain. Les vêtements flottaient autour d'elle. Elle ouvrit la chemise, entreprit d'en nouer les pans autour de sa taille. Il regarda ses seins nus.

— Tu es très sexy, dit-il en souriant, mais je te conseille de cacher ça ! Sinon le soleil va te les rôtir à te faire hurler de douleur.

À regret, Jennie ferma un bouton.

— J'ai tellement chaud ! Mes vêtements collent à ma peau. Je voudrais aller toute nue !

— Tu souffrirais comme une damnée.

— Mais toi ? Tu es torse nu.

— Moi, je suis tanné comme un Sapurien.

Résignée, Jennie referma sa chemise.

— De toute façon, il manque un bouton, grommela-t-elle. Ah ! ces hommes ! Tous incapables de tenir leur ménage !

Ils pouffèrent. Au moment de monter dans le tout-terrain, Jennie se retourna et regarda derrière elle.

— Tu vois quelque chose ? demanda-t-il.

— Non... Mais j'ai l'impression de quitter une fois de plus la vie que j'espérais. Les circonstances sont plus tragiques, c'est tout.

Elle se tourna vers son compagnon.

— Pourquoi es-tu là, Toni ? demanda-t-elle. Pourquoi fais-tu tout ça pour moi ?

Il rougit, haussa les épaules. Elle fut étonnée par ce trouble.

— J'ai toujours pensé que mon mandat de prévôt finirait mal, grommela-t-il. Je ne suis pas fait pour une vie calme et rangée.

— Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ?

— Je te l'ai dit. Aller chez mon copain. Et de là filer vers d'autres étoiles.

Jennie resta silencieuse. Les deux jeunes gens s'installèrent dans la voiture. Toni referma l'habitacle, mit le contact, força sur la climatisation. Lentement, cahotant, le tout-terrain se mit en marche, quittant la piste, obliquant vers le sud, vers les collines lointaines.

— Il y a les Sapuriens, dans ces collines, dit Jennie au bout d'un moment.

— Oui.

— Tu crois qu'ils nous laisseront passer ?

— Nous n'avons pas le choix.

Il la regarda.

— Si nous poursuivons par la route normale, nous serons interceptés au prochain poste. Tu penses bien que notre fuite est signalée à tous les militaires de Sapuro !

— Bien sûr.

— Peut-être que les Sapuriens négligeront une misérable voiture isolée... Peut-être qu'ils sont à des jours de marche d'ici. Ces gens sont insaisissables, imprévisibles. La seule chose dont on peut être sûr, avec eux, c'est qu'ils feront toujours le contraire de ce à quoi on s'attend.

Il s'anima soudain.

— Et puis de toute façon, je préfère mourir de la main d'un Sapurien que de celle d'un des Bollek. Chacun ses préférences.

Il alluma une cigarette, rangea l'allumette dans sa poche.

— Si tu veux fumer toi aussi, fais comme moi, dit-il. Une simple allumette balancée sur la piste peut trahir notre passage aux yeux d'un gars comme Hopy.

Le tout-terrain roula plusieurs heures à allure réduite, mais régulière, sur un terrain de plus en plus caillouteux et difficile. Toni ne parlait pas beaucoup, concentré sur sa conduite. Les essieux articulés grinçaient parfois sinistrement et le correcteur d'assiette ne parvenait pas toujours à contrebalancer les inégalités du sol, secouant rudement les deux jeunes gens, mais le moteur moléculaire fonctionnait régulièrement, sans à-coups, et Toni se félicita du soin maniaque qu'il apportait à l'entretien de son véhicule. Il n'eut plus manqué qu'ils tombent en panne ! À pied dans un tel désert... Autant qu'ils se tirent mutuellement une rafale de fulgurant, Jennie et lui !

Peu à peu, le terrain s'éleva. La végétation s'était réduite à une herbe jaune, pelée, et à de minuscules buissons épineux. Çà et là, des pitons de rocs rouges dressaient des formes torturées, sculptées par le vent du désert.

Le ciel finit par s'assombrir à l'approche de la nuit. Jennie, qui s'était assoupie, se réveilla.

— J'ai faim, murmura-t-elle.

Toni pianota sur les commandes et le tout-terrain obliqua vers un piton. Le prévôt stoppa à l'ombre.

— Il y a des tablettes nutritives, dit-il. J'en laisse toujours dans la voiture. Ça ne sera guère savoureux, mais à la guerre comme à la guerre !

Silencieusement, les deux jeunes gens gobèrent les petites tablettes d'aliments déshydratés, les arrosant d'un peu d'une eau tiédasse, mal rafraîchie par la mauvaise climatisation.

— Tu n'es pas trop fatigué ? demanda Jennie. Tu ne veux pas que je conduise ?

Il pouffa.

— Le terrain est trop difficile. Tu risquerais de planter la machine.

On va continuer encore une heure ou deux, jusqu'à ce qu'on n'y voie plus. Et puis on s'arrêtera pour dormir.

Jennie eut un petit sourire.

— Tu es pressé ?

Il lui rendit son sourire.

— Essaierais-tu de me séduire ?

Elle se pencha vers lui.

— Idiot...

Il l'embrassa rapidement.

— Plus tard, la détente, ma belle ! Profitons des dernières heures de jour pour avancer.

Elle soupira.

— Et incorruptible, en plus, c'est bien ma veine !

En riant, il démarra.

Pendant une bonne demi-heure, Toni roula encore en direction du sud. Jennie regardait distraitement le paysage sauvage, désolé, les collines arides qui semblaient s'étendre à l'infini. Brusquement, Toni pila sur place et la jeune fille faillit donner de la tête dans la verrière.

— Qu'est-ce que..., commença-t-elle.

— Regarde !

Du doigt, Toni désignait une sorte de rocher aplati et brunâtre. Jennie écarquilla les yeux, se demandant ce que voulait lui montrer son compagnon. Elle sursauta. Le rocher avait fait un mouvement, ténu, mais visible.

— Mais...

— C'est un sorion, dit Toni. Et un beau !

— Un sorion ?

— Une saloperie capable de digérer en quelques minutes une belle fille comme toi ! Un fauve pire que tout ce que tu peux imaginer. Il est à l'affût.

— À l'affût de quoi ?

— De n'importe quel gibier qui aura la mauvaise chance de passer sur son territoire.

Toni posa la main sur son fulgurant.

— Le sorion chasse à l'affût. Il ressemble tellement à une pierre, avec sa carapace, que lorsqu'il reste immobile, il est parfaitement camouflé. Une bestiole s'en vient à passer près de lui et il se détend, se plaque à elle et commence à la digérer vivante de l'extérieur.

Jennie fit la grimace.

— Charmant !

— Oui... D'autant qu'une fois que le sorion s'est plaqué sur sa victime, plus rien, mais alors plus rien ne peut lui faire lâcher prise. Pas même la mort.

Toni ouvrit l'habitable.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? s'alarma Jennie.

— J'ai oublié de te dire que ces sales bêtes ont une qualité : elles font de délicieux rôtis. Je m'en vais abattre ce sorion-là ! Ça nous changera des aliments synthétiques.

— Toni ! C'est dangereux...

— Sois tranquille. Je sais comment les chasser.

Toni descendit de son véhicule, son fulgurant au poing. À pas comptés, il se dirigea vers le sorion, tandis que Jennie se mordait les poings, folle d'angoisse.

Le sorion ne bougeait pas plus qu'un rocher, auquel il ressemblait effectivement à s'y méprendre. Toni le regarda. Il y avait longtemps qu'il n'en avait plus vu de cette taille. Les gros sorions ne se hasardaient plus dans les environs de San-Pablito, trop chassés par les hommes.

L'animal frémit et Toni s'immobilisa, se ramassant sur lui-même.

Brusquement, en un éclair, le sorion se projeta en l'air, dans la direction du prévôt, dardant sur lui de longues pattes griffues.

Mais déjà, Toni avait sauté de côté et fait feu avec son arme. Il y

eut un chuintement et le sorion roula sur le sol rocailleux. Il s'agita quelques secondes avant de s'immobiliser. Un peu de fumée s'élevait de son ventre nu.

— Et voilà le travail ! s'exclama Toni. Tu peux venir. Il n'y a plus de danger.

Les genoux tremblants, Jennie descendit du tout-terrain, se dirigea vers le sorion mort. Toni rengainait son arme.

— Le sorion n'est vulnérable qu'au ventre, à cause de sa carapace, dit le jeune homme. Il faut attendre qu'il bondisse sur toi pour le tirer là... Les Sapuriens, eux dardent une lance sur laquelle il vient s'empaler. J'ai perfectionné le truc.

Jennie regardait le sorion avec une telle expression de dégoût que Toni éclata de rire.

— D'accord, dit-il, ce n'est pas très ragoûtant. Mais une fois cuit, tu t'en lécheras les babines !

— Pouah... N'espère pas me faire manger de cette saloperie.

— Allons... Quand tu en sentiras le fumet...

Toni s'agenouilla et, tirant son poignard, se mit en devoir de découper le sorion tout autour de la carapace. Jennie se détourna, une brusque nausée dans la gorge.

— Tu n'aurais pas pu lui tirer dessus au fulgurant de la voiture, au lieu de jouer les héros ? dit-elle, maussade. Tu voulais me montrer ta bravoure ?

— Non... Mais si j'avais tiré au fulgurant de façon à griller la carcasse, j'aurai bousillé tout l'intérieur.

Il regarda la jeune fille.

— Je tue pour me nourrir, comme les Sapuriens. Pas pour le vain plaisir d'avoir une carapace de sorion vernie pendue au mur de ma chambre.

Jennie acquiesça sans mot dire. Toni acheva de découper et de vider le sorion, se releva.

— Dans moins d'une heure, les charognards auront mangé les restes, y compris la carapace.

— De sorte qu'on ne pourra découvrir que nous sommes passés par là.

— Bien... Très bien ! Tu commences à avoir le réflexe du broussard. On fera quelque chose de toi !

Toni déposa la viande du sorion dans le compartiment réfrigéré du tout-terrain, se remit aux commandes. Il semblait d'excellente humeur, comme si cette chasse impromptue l'avait détendu.

Mais un peu plus tard, alors qu'il négociait lentement un raidillon difficile aux cailloux branlants, il murmura :

— J'espère que Hopy aura suivi la route...

Jennie comprit que ses soucis ne l'avaient pas quitté.

*

La journée tirait à sa fin. Hopy avait arrêté sa voiture et, à pied, marchait le long de la piste, les yeux fixés devant ses bottes. Il ne découvrait aucune trace dans la poussière. Ni ancienne, ni nouvelle. Et cette absence, justement, l'aidait dans ses recherches.

Un vieux truc. Toni avait dû attacher une branche derrière son tout-terrain pour effacer ses traces. Mais, ce faisant, il avait effacé toutes celles qui avaient pu se trouver imprimées dans la poussière.

Tant que le sol serait pareillement vierge, Hopy pouvait être sûr d'une chose : il était sur le bon chemin.

— Sacré Toni, murmura l'adjoint. Tu ne me la fais pas !

Il retourna à sa voiture, démarra. Il était surpris de constater que Toni se dirigeait aussi ouvertement vers le sud, par cette piste fréquentée. Il se gratta le crâne, redoublant d'attention. Peut-être que son ancien patron voulait éviter, à cause de Jennie, de traverser les régions difficiles des collines... Ou peut-être qu'il craignait les Sapuriens qui pouvaient se trouver par là... Ou peut-être...

Hopy freina brutalement, ouvrit son habitacle, descendit. Il s'agenouilla devant une profonde ornière, creusée dans le sable. La trace d'une chenillette.

Hopy examina longuement l'empreinte striée, y passa le bout de l'index.

— Plus d'une semaine, marmonna-t-il.

Il se releva, amusé et malgré tout assez fier de lui.

— Il a bifurqué. Mais où ? À gauche ou à droite ?

Comme beaucoup de solitaires, Hopy réfléchissait à voix haute. Cela l'aidait, lui permettait de préciser ses pensées.

Lentement, Hopy revint sur ses pas, observant attentivement les bas-côtés de la piste.

— Pas de doute... Ce salopard a effacé ses traces de façon à bien fixer mon attention sur la route. Et lui a filé d'un autre côté !

C'était de bonne guerre. Plus d'une fois Toni lui avait expliqué le truc. Il fallait maintenant que Hopy se débrouille pour trouver un indice. Ça n'allait pas être facile. De chaque côté de la piste, le sol était rocailleux, et n'avait dû garder aucune trace de roue.

Hopy jura. Il regarda le ciel. À l'horizon, le soleil descendait vers les collines, pareil à une énorme boule orangée. L'azur du ciel s'assombrissait vite. Dans quelques minutes, il ferait nuit et il ne serait plus possible de trouver la moindre trace. Il faudrait camper là et attendre le matin.

Et pendant ce temps, ce petit malin de Toni et sa gueuse s'en iraient au diable !

Soudain un éclat brillant attira l'œil de l'adjoint.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Quelque chose scintillait entre deux pierres. Hopy s'approcha, se baissa... et ramassa un bouton de chemise métallique.

Le bouton d'une chemise d'uniforme que Hopy connaissait bien. Il avait les mêmes sur sa propre chemise !

L'adjoint sourit, murmura :

— Ça, mon vieux Toni, c'est une grosse faute !

Tout heureux, Hopy empocha le bouton.

— Vers les collines. Bien sûr... J'aurais dû me douter que ce fou n'allait pas hésiter à traverser les régions tenues par les Sapuriens.

Hopy revint à sa voiture, s'installa aux commandes, referma l'habitacle. Il réfléchit quelques instants. Le soleil embrasa brièvement les tables rocheuses, jetant des lueurs sanglantes sur le désert.

— Je sais où tu vas, mon vieux Toni, dit-il entre ses dents. J'arrive !

La vieille mine. Le seul point d'eau où Toni pouvait se ravitailler en toute sécurité.

Hopy alluma les phares, démarra sec. Il éprouvait une sorte de joie puérile en pensant qu'il déjouait les ruses de son maître, qu'il pouvait deviner ce qu'il allait faire. Il alluma un cigare...

*

Toni s'approcha de l'entrée de la mine, regarda au-dehors. L'aube pointait, et le soleil, rasant l'horizon, le teintait de mauve, éclairant les sommets des pitons rocheux. Dans moins d'une demi-heure, il ferait grand jour et il serait temps de partir.

Ils étaient arrivés la veille à la vieille mine, et avaient pu s'y reposer de la longue route depuis San-Pablito.

Longue, mais calme...

Précisément, c'était ce calme qui inquiétait Toni. À plusieurs reprises, la veille, il avait vu les traces du passage de petits groupes de Sapuriens. Il n'en avait rien dit à sa compagne, pour ne pas l'inquiéter, mais le fait était patent. La région où ils se trouvaient fourmillait de rebelles. Et ces rebelles ne pouvaient pas ne pas les avoir vus. Alors... Pourquoi n'avaient-ils pas attaqué ? Pourquoi cette discrétion ?

Tout cela ne disait rien qui vaille à Toni. Et l'appréhension lui mordait les tripes.

— Encore deux jours pour aller chez ce vieux Huity, marmonna-t-il dans sa barbe naissante. Risquent d'être mouvementés, sacrebleu !

Toni fit demi-tour, s'enfonça dans la galerie, allumant sa torche. Au détour d'un coude, il vit Jennie qui dormait. Il la regarda en souriant. Les cheveux frisés de la jeune fille lui cachaient presque le visage. Elle lui sembla détendue, presque sereine. Un sourire errait sur ses lèvres.

Un peu plus loin, derrière elle, de l'eau suintait le long de la paroi rocheuse, s'accumulant sur le sol en formant une petite mare, avant de disparaître dans les profondeurs de la terre. Le point d'eau... Le point d'eau salvateur.

Toni s'approcha de Jennie, s'accroupit, la secoua doucement par l'épaule. La jeune fille ouvrit les yeux, soupira, esquissa un sourire.

— Déjà..., murmura-t-elle.

— Le jour va se lever. Et nous avec.

— Je rêvais...

Elle s'appuya sur un coude. Elle était nue. Il la regarda, troublé. La veille, fatigués, ils s'étaient endormis comme des masses, veillés par le détecteur miniaturisé de Toni. Ils n'avaient pas fait l'amour...

Elle dut avoir les mêmes pensées que lui, car elle lui demanda, d'une voix changée :

— Tu as couché avec beaucoup de femmes ?

Il la dévisagea, proprement stupéfait par cette question saugrenue. Mais avant qu'il ne dise quoi que ce soit, elle ajouta :

— Je suis jalouse d'elles. Je veux toutes les effacer !

— Mais...

Il ne savait que dire, désarçonné par de telles paroles. Elle s'étira, se leva, alia jusqu'à la mare, plongea ses mains dans l'eau avant de les passer énergiquement sur son visage et sur ses seins. Puis elle lui fit face, les poings sur les hanches.

— Je ne suis pas la plus belle de toutes celles que tu as baisées ? Réponds !

Il hésitait entre le rire et la gravité. Il répondit :

— Tu es une drôle de fille, Jennie. À tous les points de vue... Mais nous n'avons plus guère de temps...

— Au diable le temps ! Demain, nous serons peut-être morts tous les deux !

Elle retourna s'étendre sur sa couverture.

— Faisons l'amour... Viens !

Il ne songea même pas à lutter. Il se dévêtit en un tournemain et la rejoignit. Elle avait raison... Demain, ils seraient peut-être morts tous les deux...

Jom'Bollek poussa rudement Schumacher du pied. Le tueur ouvrit un œil, se dressa en se massant les reins.

— Plus de mon âge, de camper dans le désert ! maugréa-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

— L'adjoint est reparti, gronda Jom. Et il a toujours une sacrée avance sur nous !

Virgo fourragea sans mot dire dans sa tignasse poivre et sel. Il n'avait plus son allure élégante et surannée. Les journées dans le désert avaient quelque peu émoussé son aspect impeccable.

— Leur avance ne leur sert à rien, dit le tueur d'un ton rogue. À l'adjoint et aux fuyards.

Jom ne répliqua pas. Il avait depuis longtemps renoncé à comprendre cet homme impénétrable et sibyllin. Il le détestait, mais le craignait.

Schumacher se bassina les tempes dans un peu d'eau. Sans se relever, il maugréa :

— J'ai réfléchi à cette poursuite insensée, cette nuit, pendant que vous dormiez.

— Insensée ! Mais...

— Ne vous énervez pas et écoutez-moi.

Schumacher se dirigea vers leur véhicule tout terrain, monta dans l'habitacle, appuya sur une touche. Une carte se matérialisa sur un écran.

— Mon cher, dit Schumacher à Jom, après réflexion, il m'est apparu que nous avons mieux à faire que de nous dessécher en traversant ce désert interminable et dangereux.

— Et quoi faire ? demanda Jom, méfiant.

— Réfléchissez... Que peut faire Toni, à présent ?

Jom haussa les épaules.

— Quitter Sapuro au plus vite.

— Bien raisonné. Tant qu'il restera sur cette planète avec la fille, il sera un proscrit... Donc il cherche à filer. Mais pour ça, comment faire ?

Jom avait froncé les sourcils. Schumacher le considérait, sarcastique.

— Il n'est pas question pour Dysaix de s'embarquer sur quelque spatioport que ce soit. Il se ferait intercepter au passage. Il n'a qu'une solution : quitter clandestinement Sapuro.

Jom acquiesça.

— Et où peut-il le faire ? continua le tueur à gages.

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Eh bien moi, je le sais.

— Vous le savez ?

— Ou du moins je le déduis.

Schumacher appuya sur une touche et, sur l'écran, apparut le plan d'une localité.

— Depuis hier, Hopy se dirige en droite ligne vers cette ville.

— C'est Klavter... Une petite cité minière à moitié abandonnée.

— Oui... Mais dotée d'un minuscule astroport. Je le sais, je me suis renseigné cette nuit par vidéo au centre de documentation de San-Pablito.

Schumacher coupa le contact.

— Je suis prêt à parier ce que me paye votre père que c'est à Klavter que Toni et la fille comptent s'embarquer pour filer.

Jom pinça les lèvres.

— Ça se tient, dit-il.

— Et comment, que ça se tient ! Et cet imbécile de Hopy n'y a apparemment pas pensé. Sinon il ferait ce que nous allons faire.

— Qu'est-ce que nous allons faire ?

— Abandonner la piste que nous suivons et couper en droite ligne

vers la route qui se trouve à l'est. Elle nous mènera à Klavter bien plus rapidement qu'à travers le désert. Nous n'aurons qu'à attendre Dysaix et la fille bien tranquillement pour les cueillir quand ils seront épuisés. Ce sera une affaire rondement expédiée.

Jom hocha la tête.

— Votre plan est bon. Les environs de Klavter sont faciles à surveiller. Il nous suffira de patrouiller dans les environs pour tomber sur ces deux fumeurs.

— Et comment, que mon plan est bon. Si vous aviez prétendu le contraire, j'aurais pensé que vous êtes aussi bête que vos défunts frères.

Le visage de Jom se crispa. Sa main glissa vers la crosse de son arme, sur sa hanche.

— Du calme, du calme ! se moqua Schumacher. Vous avez trop besoin de moi pour vous permettre un tel geste... D'autant que ce serait sûrement votre dernier.

Jom grinçait des dents.

— Vous êtes une ordure ! siffla-t-il. Vous vous foutez bien de ce qui nous arrive !

— Totalement, mon cher... Je suis payé par votre père pour tuer deux personnes et je le ferai... Mais laissez-moi penser ce que je veux. Vos deux frères n'ont eu que ce qu'ils méritaient. Être aussi stupide ne mène qu'au cimetière.

— Être trop bavard aussi ! ragea Jom. Alors taisez-vous !

Schumacher haussa les épaules.

— Quand j'aurai réglé son compte à Dysaix et à la fille, je devrai me méfier de vous, jeune homme. Vous me haïssez parce que je représente quelque chose que vous affectez de mépriser, mais dont vous avez besoin.

Il coupa court à la réponse de Jom.

— De toute façon, pour l'heure, je m'en fous !

*

Allongés dans la rocaïlle, immobiles, Toni et Jennie regardaient au

pied du raide monticule, le petit plan d'eau et les trois zimmans qui en approchaient prudemment en tendant leur long cou décharné.

Ils avaient roulé tout le jour, malgré les risques dus au terrain difficile. À présent le soleil déclinait, et l'horizon s'était assombri.

— Je ne pense pas que l'eau soit empoisonnée, dit Toni tout bas. Sinon les zimmans ne s'en iraient pas boire. Leur flair les avertirait.

Anxieusement, Toni suivait des yeux les gros oiseaux écailleux qui se dirigeaient vers la mare. Le prévôt pouvait entendre leurs gloussements de poulet et le crissement de leurs ongles puissants dans la rocaille.

— Je me demande comment ces animaux peuvent vivre dans un tel désert, souffla Jennie.

— Ils ont très peu de besoins en eau. Ce sont des créatures remarquablement adaptées... Comme les Sapuriens ! Ah ! Ils boivent !

En effet, les zimmans s'étaient à demi immergés dans la mare, et en de grands mouvements disgracieux, buvaient tout en s'aspergeant d'eau. Toni leur laissa le temps de boire, puis il se leva lentement.

Les zimmans gloussèrent et s'enfuirent à grandes enjambées. Jennie glissa sa main dans celle de son amant.

— Je ne connaissais pas ce point d'eau, dit Toni. Il est récent, dû sans doute à quelque tremblement de terre. En tout cas, c'est une chance pour nous de l'avoir découvert. Allons nous ravitailler... Et profitons-en pour nous rafraîchir.

Il se dévêtit entièrement. Jennie l'imita. Les deux jeunes gens se jetèrent dans l'eau tiède. Une eau qui leur parut remarquablement douce à la peau, après les longues heures de route dans leur voiture inconfortable et surchauffée.

— Ahhhh... Que c'est bon ! s'écria Jennie.

Elle plongea la tête dans l'eau pour se laver les cheveux. Toni l'observa en souriant. Puis il leva la tête vers la falaise qui les surplombait.

— Nous allons nous reposer ici, dit-il. Nous aurons de l'ombre.

Il sortit de l'eau, alla chercher ses vêtements qu'il détrempa avant de les endosser. Il alla s'asseoir sur un roc, regarda avec plaisir Jennie,

toute nue, qui s'attardait dans l'eau.

— Profites-en bien, murmura-t-il comme pour lui-même. Tu l'as mérité.

Au bout d'un moment, Jennie se vêtit et revint près de lui, à l'ombre.

— Nous sommes encore loin de Klavter ? demanda-t-elle.

— Si tout va bien, nous serons rendus demain dans la journée.

— Mais ne saura-t-on pas que nous sommes en fuite, là-bas ?

— C'est un risque à courir. Mais nous éviterons le village lui-même. Nous irons directement voir mon ami. Il ne posera pas de questions.

Jennie bâilla.

— Dors un peu, lui dit Toni. Je monte la garde. Après nous repartirons.

Jennie ne se le fit pas dire deux fois et s'allongea à même le sol. Toni sourit en la voyant s'endormir presque instantanément. La pauvre était épuisée, et il fallait vraiment qu'elle ait un sacré cran pour résister comme elle le faisait.

Toni sourit avec tendresse. Tout de même... Quelle curieuse destinée que celle de cette fille. Avoir quitté la Terre pour s'en venir échouer sur ce monde perdu, et tout ça pour y devenir une traquée, une proscrite en danger de mort.

Et la sienne propre, de destinée ! Pas mal non plus...

Il secoua la tête en y songeant. Elle était encore plus folle.

Toni se mit à rêver... Il songea au village sapurien où il avait vécu durant de longs mois, à Fleur, cette « femme » indigène qui avait été pour lui à la fois une maîtresse, une initiatrice et une amie. Elle lui avait appris à lire une piste, à déjouer les pièges du désert, à connaître les ruses de ses habitants... Une éducation qui lui avait plus servi que les études qu'il avait faites, autrefois, par-ci, par-là, dans les collèges. Une éducation qui lui avait plus servi que lorsqu'il avait été employé chez les Bollek.

Il fronça les sourcils. Il n'aimait pas se souvenir de cette époque de sa vie. Elle s'était achevée trop tragiquement. Et la mort de la femme du vieil Art n'était pas pour lui mettre du baume au cœur, même s'il

n'avait rien à se reprocher...

Un caillou roula. Toni sursauta, se rendant compte, furieux contre lui-même, qu'il s'était assoupi, vaincu par la fatigue. Il se redressa... resta figé, son sang se glaçant dans ses veines.

Ils étaient là, immobiles, le tenant en joue avec des armes qu'il reconnut être des fusils terriens. L'un d'eux menaçait directement Jennie toujours endormie et la regardait d'un air indéchiffrable.

Les Sapuriens...

Lentement, très lentement, Toni se releva, sans esquisser le moindre mouvement vers son arme. Les Sapuriens le considéraient, impassibles, leur visage figé. Leur peau irisée était recouverte des scarifications rituelles et, signe de leur révolte, ils ne portaient aucun vêtement. Leurs longs bras tenaient souplement leurs armes et, derrière leur nuque, leur membrane thermique ondulait doucement.

Certains étaient des mâles, d'autres des femelles, qui montraient un sexe et des seins quasi humains. Comme malgré lui, ce fut vers ceux-là que Toni laissa errer ses regards, bien qu'il sache que la notion de sexe, pris au sens terrien du terme, n'avait pas de sens chez les Sapuriens.

C'est que les Sapuriens vivaient sous un strict régime matriarcal et que les chefs portaient tous, pour un temps, le sexe femelle.

Toni ouvrit la bouche... mais ne dit rien. Un nouveau Sapurien venait d'apparaître, sans arme, mais qui arborait au poignet un bracelet de pierres bleues.

Bouche bée, Toni regarda le nouvel arrivant. C'était un être de très grande taille, puisqu'il devait bien le dépasser d'une bonne tête. Son visage était lisse et jeune, avec le nez à peine marqué des Sapuriens et les yeux à facettes, semblables à des kaléidoscopes, caractéristiques de ces êtres qui, depuis des temps immémoriaux, avaient appris à supporter l'implacable soleil du désert.

Un flot d'émotion submergea Toni. Il se retrouvait subitement des années en arrière. Il regarda les seins arrogants, la taille flexible, les hanches étroites et le ventre sans poil.

— Fleur, dit-il. Par tous les dieux, si je m'étais attendu à te voir là !

La Sapurienne s'approcha de Toni, à la toucher et, lentement, posa ses mains à trois doigts sur les cheveux du prévôt.

— Toni Dysaix... Si je ne t'avais pas reconnu, tu serais mort !

Les inflexions étaient chantantes, l'accent étrange, mais il n'y avait pas d'hostilité dans la voix. Simplement de l'étonnement... et de la méfiance.

— Tu as oublié ce que nous t'avions appris, Toni, reprit Fleur. Tu n'aurais pas dû établir ton camp au pied de cette falaise.

Toni sourit.

— Je ne redoute pas les tiens, Fleur, dit-il. Mes ennemis, ce sont ceux de ma race. Pas les Sapuriens.

Fleur secoua la tête.

— Les Sapuriens sont les ennemis des humains... de tous les humains.

Toni vit que les autres Sapuriens n'avaient pas abaissé leurs armes. Il fronça les sourcils.

— Pourquoi me menaces-tu, Fleur ? demanda-t-il. Tu ne me connais donc pas ?

Les yeux en kaléidoscope se détournèrent un instant avant de se refixer dans ceux du prévôt.

— Les ans ont coulé, Toni. Qui me dit que je dois te faire encore confiance ?

— Si tu ne le pensais pas au fond de toi, Fleur, tu m'aurais fait tuer par les tiens. Tu ne serais pas venue me voir et me parler.

Fleur ne dit rien. Toni reprit :

— Tu es redevenue une femelle, à ce que je vois.

— Celle que j'aimais a été tuée par tes frères. J'ai voulu redevenir ce que j'étais auparavant.

Toni baissa la tête. Sa gorge s'était serrée. Il comprenait le pourquoi de l'attitude de la Sapurienne.

— Je suis vraiment navré, dit-il plus bas. Vraiment, Fleur...

Il y eut un silence. Puis, non moins doucement, Fleur répondit :

— Je te crois, Toni.

Elle prononça quelques mots en sapurien. Ses compagnons détournèrent leurs armes. Malgré lui, Toni soupira de soulagement.

À ce moment, Jennie s'éveilla. Elle vit les Sapuriens debout autour d'elle, esquissa un mouvement d'effroi, mais ne cria ni ne manifesta. Elle se contenta de fixer Fleur avec des yeux écarquillés de crainte.

La Sapurienne considéra la jeune femme.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Elle se nomme Jennie, répondit Toni.

— Ta compagne ?

Le jeune homme hésita une seconde, répondit :

— Oui... Ma compagne.

— Elle semble très belle. Elle l'est, n'est-ce pas ?

Dans les yeux de Jennie la crainte fit place à de la surprise. Toni sourit.

— Pour les Sapuriens, dit-il, les canons de la beauté ne sont pas les mêmes que pour nous. Fleur pense que tu es belle, même si elle te trouve positivement hideuse.

Gravement, il ajouta :

— Pour un humain, Fleur est peut-être laide. Mais pour moi, elle est très belle.

Jennie roulait des yeux effarés. Mais, sans perdre son sang-froid, elle se leva et s'approcha de Toni.

— Je... je n'y comprends rien, murmura-t-elle. Que se passe-t-il ?

— Fleur est une très vieille amie, expliqua Toni. Cela remonte à pas mal d'années.

— Une... amie ?

La Sapurienne inclina la tête.

— C'est ainsi qu'on peut dire les choses, dit-elle.

Elle se retourna vers Toni.

— Que fais-tu dans cette région ? demanda-t-elle. Tu sais bien que nous nous sommes révoltés contre les tiens. Nous ne faisons pas de quartier. Tout autre Sapurien que mes compagnons vous aurait tué sans pitié.

D'un geste, Toni fit signe à Fleur de s'asseoir. Après une brève hésitation, la Sapurienne s'accroupit sur le sol. Toni et Jennie en firent autant, tandis que les autres Sapuriens s'éloignaient de quelques pas, mais sans cesser de couvrir les deux humains du regard.

— Je suis au courant de votre révolte, dit Toni. J'en ignore les raisons, mais je connais assez ceux de ton peuple pour ne pas savoir que cette raison est bonne.

— Elle est semblable à toutes les raisons qui nous ont toujours poussés à prendre les armes contre les tiens... Les mille humiliations que vous nous infligez.

Mal à l'aise, Toni baissa la tête.

— Fleur, je ne peux te promettre aucune aide. Je ne peux même pas tenter d'intercéder auprès des autorités militaires pour tes frères. Je suis moi-même traqué et en danger de mort... Comme Jennie.

Fleur était impassible. Seule sa membrane avait légèrement rougi, signe d'émotion.

— Tu n'as pas à intercéder pour nous, Toni... L'heure des discussions est passée. Cette fois, c'est toute la nation sapurienne qui est en révolte, pas seulement une ou deux tribus. Nous savons que nous ne chasserons pas les humains de notre sol, mais nous savons aussi que des peuplades extrahumaines ont été admises dans votre confédération, ce que vous appelez votre empire. Ce que nous voulons, c'est qu'on nous reconnaisse à l'égal de ces peuplades et qu'on nous donne des droits. Rien de plus... Mais pour ce faire, nous devons être en position de force. Alors nous nous révoltons.

Toni était de plus en plus mal à l'aise.

— Je ne vous blâme pas, dit-il. Et... ma Foi, si j'étais seul, sans doute que je me joindrais à vous. Mais pour l'heure, il me faut fuir cette planète pour sauver ma peau et celle de Jennie.

La Sapurienne regarda fixement la jeune femme.

— Explique, dit-elle.

Toni hésita un instant puis, avec un haussement d'épaules, se décida. Il raconta les événements de San-Pablito, expliquant les raisons de sa fuite, de sa présence dans le désert.

Quand il se tut, Fleur resta longuement silencieuse. Puis, inclinant la tête, elle dit :

— Tu as toujours eu le chic pour te mettre dans des situations impossibles, mon pauvre Toni. Déjà autrefois, tomber amoureux d'une Sapurienne... Et maintenant...

Toni avait rougi, tandis que Jennie avait tressailli et regardait alternativement son compagnon et la Sapurienne. Un regard que Fleur aperçut et qui la fit sourire.

— Ne sois pas jalouse, Jennie, dit-elle. La jalousie n'est pas un sentiment qui existe chez les Sapuriens. Et puis tout cela, c'est du passé.

Ce fut au tour de Jennie de rougir. Elle pouffa et dit :

— C'est vrai... Je... je suis idiote ! Pardonnez-moi !

Fleur secoua la tête avec indulgence. Elle revint à Toni.

— En somme, dit-elle, ce que tu veux, c'est t'en aller jusqu'à Klavter, trouver un astronef de contrebande et quitter Sapuro.

— Exactement.

Fleur parut songeuse.

— Nous avons de nombreuses bandes entre ce point d'eau et Klavter. Vous risquez d'avoir des ennuis.

Les yeux en kaléidoscope se vrillèrent sur ceux de Toni, s'agrandissant.

— Surtout après ce que tu as fait avec cette colonne de militaires que tu as accompagnée dans le désert il y a quelques jours...

Toni était resté impassible. Sans savoir pourquoi, il s'était attendu depuis plusieurs minutes à ces paroles. La rencontre avec Fleur et sa bande n'était pas fortuite. C'était eux, les Sapuriens dont il avait noté la présence depuis la veille. Fleur l'avait reconnu. Et si elle était là, en cet instant, devant lui, c'était tout simplement pour avoir des explications.

Toni ne se leurrerait pas. Malgré ce qui avait pu exister entre la Sapurienne et lui, autrefois, si ses explications n'étaient pas convaincantes, Jennie et lui étaient condamnés.

— Comment es-tu au courant ? demanda-t-il à Fleur pour gagner du temps.

— J'étais avec le groupe qui s'est battu contre les tiens.

— Si tu étais avec ce groupe, alors tu as dû te rendre compte que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter que les soldats ne viennent à votre contact. Si je l'avais voulu, à trois reprises au moins j'aurais pu mener le lieutenant Bühler en position d'attaque.

Fleur acquiesça.

— C'est vrai... Il n'en reste pas moins qu'il y a eu bataille.

— Oui... Je n'y étais pour rien. Vous avez tendu une embuscade dans laquelle la colonne est tombée. Moi-même je n'y ai vu que du feu. Tu as pu constater qu'aussitôt que le lieutenant a été blessé et que j'ai pris le commandement, j'ai commandé la retraite.

— Tu nous as tué plusieurs des nôtres.

— Avais-je le choix ?

Fleur sembla s'absorber dans la contemplation du désert. Sans regarder Toni, elle dit :

— Pourquoi avoir scalpé notre compagne ?

Toni avala difficilement sa salive. C'était le point le plus délicat.

— Je vous connais, dit le prévôt. Je sais que vous respectez la dureté chez vos ennemis. Je savais que vous étiez tout autour de nous, plus nombreux, armés. Il fallait que je vous impressionne, que je vous montre que nous étions déterminés. Alors j'ai fait cela... En outre, je n'étais pas certain de la loyauté de notre guide. En scalpant votre compagne, je le forçais à rester avec nous.

Fleur eut un petit sourire sur sa bouche minuscule.

— Ton guide, je l'ai tué de mes propres mains.

— Tu l'as tué sans l'honorer. C'était pourtant un homme courageux.

— C'était un traître à ceux de sa race.

Fleur se tut. Elle semblait perdue dans ses pensées.

— Que vas-tu faire de nous ? demanda enfin Toni.

La Sapurienne ne répondit pas. Elle se leva. Jennie esquisse un geste comme pour l'imiter, mais Toni lui fit signe de ne pas bouger. Fleur rejoignit ses hommes, se mit à parler avec eux, sur un rythme rapide, à voix basse.

— Qu'est-ce qui va se passer ? demanda Jennie.

Elle était blême. Toni haussa les épaules.

— On ne peut rien prévoir.

— Tu... tu sembles avoir bien connu cette créature.

— C'est vrai... Je te raconterai peut-être ça un jour... Si ces braves gens veulent bien nous laisser vivre.

— Mais nous ne leur avons rien fait !

— Nous sommes des humains. Les humains leur en ont tant fait.

Il se tut. Tranquillement, il alluma une cigarette.

Jennie refusa d'un mouvement de tête celle qu'il lui tendait.

— J'admire ton calme, dit-elle, tendue. Comment fais-tu ?

Il haussa les épaules.

— Fatalisme... De toute façon, nous ne pouvons rien faire tant que les Sapuriens n'ont pas décidé de notre sort.

Jennie tremblait.

— Domine-toi, dit-il sévèrement. S'il y a une chose que ces êtres respectent, c'est le courage.

Jennie inspira profondément et regarda vers le ciel.

Tout à coup, les palabres cessèrent et Fleur revint lentement vers les deux humains. Elle s'accroupit à nouveau en face d'eux. Elle tendit la main vers Toni.

— Il y a longtemps que je n'ai plus fumé, dit-elle.

Toni lui lança son paquet de cigarettes, des allumettes.

— Garde tout.

— Merci.

Fleur alluma soigneusement une cigarette, aspira une bouffée avec volupté. Elle expira par ses fines narines. Puis, sans transition, elle dit :

— Vous pouvez partir, ta compagne et toi. J'ai eu du mal à convaincre mes frères, mais plusieurs te connaissaient déjà, Toni... Filez vite. Et au nom de ce Dieu auquel vous croyez, ne repassez plus par là. Sinon nous vous tuerons.

Toni inclina la tête.

— Je te remercie... Puis-je te demander quelque chose ?

— Oui ?

— Il y a peut-être un homme sur nos traces.

— Tu veux que je le tue ?

— Non... C'est mon adjoint. Un très brave garçon. Laissez-le passer. Il n'est pas plus votre ennemi que moi, je peux te le jurer.

Fleur eut un bref acquiescement de la tête.

— C'est bien. Nous ne le tuerons pas. Pars, maintenant.

Toni se leva, imité par Jennie.

— Adieu, Fleur, dit-il. J'ai été heureux de te revoir. Fleur sourit.

— Moi aussi, Toni... Adieu.

CHAPITRE XI

Hopy se releva, fit un pas, entra dans le point d'eau, se pencha pour asperger son pantalon. La chaleur était accablante et cette eau véritablement la bienvenue. Il espéra que Toni et Jennie l'aient goûtée autant qu'il la goûtait lui-même.

Il revint sur la rive, regarda son tout-terrain stoppé au pied de la falaise.

Il ne s'était pas trompé. Après avoir quitté la piste, Toni avait cessé d'effacer ses traces, trop confiant dans la nature caillouteuse du sol. Mais Hopy, habitué à suivre une piste, avait su trouver les indices qui l'avaient mené d'abord à la vieille mine abandonnée, ensuite jusqu'à ce point d'eau.

Hopy leva la tête, regarda le soleil qui avait commencé sa courbe ascendante.

— Ils n'ont pas plus de douze heures d'avance, murmura l'adjoint.

Il réfléchissait. Où pouvaient-ils bien être passés ? Où allaient-ils ? Hopy connaissait trop bien son ancien chef pour savoir qu'il ne s'en allait certainement pas au hasard. Il avait bien une petite idée, mais un indice l'aurait conforté. Si seulement Toni pouvait perdre un autre bouton.

Ce ne fut pas un bouton, mais la trace d'un pneu, presque effacée, qui l'éclaira.

— C'est bien ça, marmonna-t-il. Ils vont à Klavter.

Dans un sens, c'était logique. Ce que Toni voulait faire à Klavter, Hopy ne le savait pas au juste. Mais dans cette petite ville, il y avait quelques astronefs. Peut-être que Toni voulait s'emparer de l'un d'eux et filer...

Hopy revint à son tout-terrain, s'installa aux commandes. Il démarra et accéléra au maximum, compte tenu du terrain difficile. Il se mit à calculer mentalement. Les fugitifs avaient douze heures d'avance. Il serait pratiquement impossible de les rattraper, sauf s'il roulait sans s'arrêter jour et nuit. Toni, lui, devrait s'arrêter, à cause

de Jennie, qui n'endurerait assurément pas un tel rythme. Hopy sourit... Il les rattraperait dans la journée du lendemain.

Il fouilla dans la poche-poitrine de sa chemise, en tira des pilules d'excitant, en avala deux, se concentra sur sa conduite.

Il rattraperait Toni le lendemain... Mais alors ?

Pour la première fois depuis qu'il avait quitté San-Pablito, Hopy osa se poser la question qui rôdait quelque part dans son esprit. Que se passerait-il quand il aurait rattrapé Toni et Jennie ? Que ferait-il, lui, Hopy ?

Les ramènerait-il prisonniers ? Les laisserait-il filer ? Il devait faire son devoir, les arrêter, les ramener à San-Pablito, les mettre à la disposition du juge... Mais le vieux Bollek tenterait tout en son pouvoir pour leur régler leur compte.

Hopy ne pouvait pas laisser Toni, son maître et son ami, à la merci de ce vieillard mégalomane... Mais s'il laissait filer Toni et Jennie, il romprait son serment, il faillirait à sa mission.

Hopy était un idéaliste...

Il était aussi réaliste. Il songea que Toni ne se laisserait sûrement pas arrêter sans réagir. Un désagréable frisson lui parcourut l'échine. Hopy ne se faisait aucune illusion. Face à Toni, il n'avait aucune chance... Et puis il y avait Jennie. Elle avait prouvé avoir de la ressource. Elle aiderait Toni en cas de bagarre...

Hopy soupira. Il verrait bien quand il serait à pied d'œuvre !

*

Schumacher tendit sa flasque à Jom qui la refusa d'un sec hochement de tête.

— Vous avez tort, dit le tueur... C'est un authentique alcool terrien. On en trouve rarement par ici...

— Fichez-moi la paix !

Virgo hocha la tête d'un air peiné, but une gorgée, remisa le flacon dans la poche de sa veste. Il regarda le paysage qui s'étendait tout autour d'eux. Il était nettement plus verdoyant que tout ce qu'il avait vu jusque-là. Klavter était bâti dans la seule oasis de toute cette partie du désert, dans la boucle d'une rivière qui effleurait le sol sur une

centaine de kilomètres avant de s'y enfoncer. C'était cette rivière éphémère qui, pour un temps, avait fait reculer le désert... et permis aux hommes d'y construire une bourgade.

— Nous arrivons bientôt, dit Jom.

Schumacher regarda le jeune homme.

— À votre avis, où vont-ils passer la rivière ? demanda-t-il.

Jom jeta au tueur un regard torve.

— Tiens ?... Auriez-vous besoin de mes lumières, monsieur « Je-sais-tout ? »

Virgo haussa les épaules.

— Vous connaissez tout de même le pays mieux que moi. Je l'ai étudié sur la carte et j'ai une opinion. Mais je veux savoir si vous, au contact des réalités du terrain, avez la même. Alors répondez-moi au lieu de persifler.

Jom hésita un instant.

— Ils arrivent du désert, du nord. Ils ne pourront contourner la rivière, parce que ça leur rallongerait leur route et qu'ils sont pressés de filer.

— Très bien raisonné. Continuez.

— Il y a un gué à environ cinq kilomètres en amont de la ville. Mais ils ne passeront sûrement pas par là.

Schumacher approuva de la tête.

— Toujours bien raisonné... Toni est un fugitif. Et il est rusé. Il se doute bien que si quelqu'un doit l'attendre, soldats ou... nous, ce sera à ce gué. Il va donc tenter de passer ailleurs. Mais où ?

Jom réfléchit. Soudain, son visage s'éclaira.

— Je le sais. Il passera plus à l'est, par l'île !

Schumacher eut une mimique d'ignorance.

— Là, jeune homme, je vous avoue mon ignorance. Il y a une île ?

— Plus exactement, c'est un banc de sable qui divise la rivière en deux. Il affleure sous la surface, n'est pratiquement pas visible, mais

permet le passage.

Schumacher ne répondit pas tout de suite. Il acquiesça enfin.

— Vous n'êtes pas aussi idiot que je pensais, dit-il. Votre raisonnement se tient. Pour ma part, j'avais pensé que Dysaix passerait à l'ouest de Klavter, là où la rivière s'encaisse et devient étroite... d'après ce que j'en ai vu sur la carte.

— Impossible. Je connais le coin. Il y a là une sorte de canyon. Jamais Dysaix ne pourrait y passer. Il s'y noierait.

Schumacher se renfonça dans le confortable dossier de la voiture de Jom'Bollek.

— Finalement, ça n'a pas été une mauvaise idée, que de partir avec vous. Dommage que vous me haïssiez et me méprisiez. Vous avez des dons. Je vous aurais bien appris tout ce que je sais.

Jom jeta un regard noir au tueur.

— Je ne suis pas un assassin à gages, moi !

Schumacher éclata de rire.

— Et pourtant, vous rêvez d'assassiner Dysaix et la fille.

— Je veux venger mes frères ! Je ne suis pas un charognard dans votre genre !

Schumacher bâilla.

— Quand toute cette histoire sera finie, je vous casserai la figure, jeune homme. Vous m'y ferez songer !

Il se redressa brusquement. Des maisons lépreuses, écrasées de soleil, venaient d'apparaître, au-delà d'une large courbe que décrivait la piste. La rivière, pareille à un mince trait d'argent, les ceinturait en formant une presqu'île. Un peu plus loin sur la droite, à l'écart, s'élevaient le site délabré d'un astroport minable.

— Klavter... Enfin ! murmura Schumacher. Les choses sérieuses vont commencer !

*

Toni arrêta le tout-terrain. Il ouvrit l'habitable. Une bouffée d'air chaud lui effleura le visage. Jennie bâilla, regarda les quelques arbres,

semblables à de hautes fougères au tronc élancé, qui se profilaient devant eux.

— Avant ce soir, nous serons chez ce vieux Huity, dit Toni. Nous pourrons dormir dans un vrai lit. Et demain...

Jennie soupira. Toni la regarda avec tendresse. Sa compagne ressemblait plus à une harpie qu'à une élégante jeune femme. Ses cheveux hirsutes tombaient sur son visage poussiéreux. Elle avait les yeux cernés et ses vêtements n'étaient plus que des chiffons imbibés de sueur.

— Courage, Jennie. Tout ira bien. Les Sapuriens ont tenu parole. Ils nous ont laissés passer. Le plus dur est fait.

Jennie le regarda en souriant, lasse.

— Je n'en peux plus. J'ai envie de m'allonger par terre et de dormir, dormir...

— Ce n'est pas le moment... Mais je t'accorde une petite pause.

Il descendit de la voiture. Après un instant d'hésitation, Jennie le rejoignit.

— Il n'y a pas de militaires, à Klavter ? demanda-t-elle.

— Une petite garnison désœuvrée. Mais nous ne nous froterons pas à elle. Nous irons en ville à la nuit. Mon ami habite un peu à l'écart. Nous ne serons pas dérangés. Il n'y aura que la traversée de la rivière qui sera un peu risquée.

— La traversée de la rivière ?

— Oui. Mais nous allons passer par un haut-fond que je connais... Le seul problème est qu'il faudra passer à la nage. Nous devons abandonner la voiture.

— Ce haut-fond, ce n'est pas des sables mouvants ?

Toni éclata de rire.

— Non. Je suis déjà passé par là. Nous ne risquons pas de nous engloutir.

Il se tut. Jennie s'étira, posa sa tête contre sa poitrine. Il l'enlaça doucement.

— Tu es merveilleux, dit-elle. Tu débordes d'énergie, tu es courageux pour deux... Rien ne peut t'abattre et...

— Tais-toi !

Il l'avait coupée sèchement. Jennie tressaillit et s'écarta de lui. Il regardait derrière eux, le visage durci, les sourcils froncés. Inquiète, Jennie avala sa salive.

— Qu'y a-t-il ?

Il ne répondit pas, se dirigea lentement vers le tout-terrain, saisit son arme qu'il avait posée sur la banquette arrière.

— Toni... Pour l'amour de Dieu...

— Regarde... Ce vol de gytris au-dessus des collines derrière nous.

Jennie écarquilla les yeux, stupéfaite par l'acuité visuelle de son compagnon.

— Je ne vois rien du tout.

— Je les vois, moi. Ils volent en groupe, au-dessus de quelqu'un.

Souplement, Toni escalada le tout-terrain, se jucha sur le sommet du capot-moteur, se figea, les mains en visière au-dessus des yeux. Une longue minute passa. Angoissée, Jennie regardait alternativement Toni et l'horizon.

Enfin, le prévôt redescendit de son perchoir. Deux boules s'étaient formées à l'angle des mâchoires, et roulaient sous la barbe.

— C'est Hopy...

— Hopy !

— Ce nuage de charognards l'a trahi. Ils volent au-dessus de sa voiture. Nous avons à peine une demi-heure d'avance sur lui. Il faut filer au plus vite !

Sans ajouter un mot, les deux fugitifs remontèrent dans leur voiture. Toni démarra sèchement.

— C'est égal, dit-il entre ses dents. Je suis bigrement fier de lui !

Hopy tapota nerveusement sur l'accoudoir de son siège. Son tout-terrain ronronnait régulièrement. Une sacrée bonne mécanique. En ce moment, elle lui rendait fidèlement les heures qu'il avait passées à l'entretenir et à la bichonner.

Toute la nuit il avait roulé à bonne allure, se jouant des traquenards que pouvait lui offrir le désert. Pas la moindre faiblesse dans le moteur à pile, dans la suspension articulée. Et les pneus avaient à merveille tenu le coup.

En fait, c'était lui qui avait accusé la fatigue, peu avant le lever du jour. Il avait dû s'arrêter pour dormir une heure, malgré les excitants dont il se bourrait.

Un peu plus tard, il avait trouvé les traces d'un campement, avec des tisons encore rouges. Toni et Jennie avaient cassé la croûte, là. Ils n'avaient plus guère d'avance sur lui. Cette constatation l'avait dopé.

Il touchait au but. Mais ce n'était pas le moment de relâcher son effort.

Il nota tout à coup que les traces qu'il suivait étaient plus marquées dans le sol. Par endroits, des cailloux retournés, du sable chassé, trahissaient une embardée, un dérapage, du véhicule de Toni.

— Ils ont accéléré, marmonna-t-il.

Il fronça les sourcils. Pourquoi cette hâte subite ? Jusqu'à présent, Toni avait roulé en ménageant la mécanique.

Il secoua la tête, intimement persuadé qu'il était repéré.

— Ils m'ont vu. Mais comment ?

Levant les yeux, il comprit, pinça les lèvres. Bien sûr... Ces saloperies de gytris, curieux comme des vieilles bonnes femmes, qui le suivaient depuis un bout de temps !

Hopy réfléchit. Devait-il accélérer pour suivre l'allure des fugitifs ?

La piste s'infléchit brutalement, se dirigeant droit vers un point précis... Un point que Hopy connaissait.

— Petit malin ! grommela-t-il. Tu veux passer par le banc de sable.

Il accéléra à fond.

Une heure avait passé. Le soleil commençait à descendre vers l'horizon. Toni conduisait vite, sans prononcer une parole. Passé son premier instant de panique, Jennie avait repris son sang-froid. Elle observait son compagnon à la dérobée, admirait son profil volontaire, décidé. Pour sûr que s'il existait un seul homme dans la Galaxie capable de la sauver, il se trouvait en cet instant à côté d'elle.

Une succession de crêtes descendait lentement vers la rivière. Dans moins d'une demi-heure, ils atteindraient le cours d'eau. Logiquement, leur poursuivant ne pourrait les rejoindre avant.

Jennie se mordillait les lèvres. Elle se tourna vers Toni.

— Tu es sûr que c'est Hopy ?

— À peu près sûr... Qui ça pourrait être d'autre ?

Il se renfroigna. Elle devina qu'il songeait à son père.

— Il faut tenir ! gronda-t-il.

Soudain, le véhicule fit une embardée. Toni le rattrapa de justesse. Mais immédiatement après le tout-terrain se mit à tanguer, dans un grand grincement de métal martyrisé.

— J'ai pété la suspension avant ! jura-t-il. Merde !

Il arrêta brutalement la voiture, ouvrit l'habitacle, descendit en voltige. Jennie l'imita.

La roue avant droite était ouverte selon un angle bizarre. Rageur, Toni lui donna un grand coup de pied.

— Être venu jusque-là sans casse et ouvrir le train sur une pierre !

Il était blême de rage et Jennie en eut presque peur. Elle ne l'avait jamais vu avec ce visage.

Il revint à l'habitacle, se pencha, saisit des armes, un sac.

— On continue à pied ! dit-il.

— On y arrivera jamais, gémit-elle.

— Si ! Quitte à s'ouvrir un chemin à coup de flingue, dans deux heures, on sera à Klavter !

Hopy arrêta son tout-terrain à côté de celui de Toni. Prudemment, il descendit, son fulgurant à la main. Il fit le tour du tout-terrain abandonné, vit l'habitable ouvert, le train avant brisé.

— Je les tiens, murmura-t-il.

Il rengaina son arme, remonta en voiture, démarra, ralentissant l'allure. Il n'avait plus besoin de rouler à cette allure insensée. Le dénouement approchait. Toni et Jennie à pied. Il les aurait rejoints avant la rivière.

— Allez, allez ! Un coup de collier et on y sera, dit Toni. Plus qu'un petit effort !

Il soutenait Jennie sous l'aisselle, tandis qu'ils couraient à petites foulées, sur le terrain heureusement descendant jusqu'à la rivière.

Depuis qu'ils avaient abandonné le tout-terrain, il l'encourageait de la voix et du geste, comme si ces simples attentions pouvaient lui donner un peu de force. Il redoutait de la sentir faiblir, de la voir s'abattre sur le sol.

Mais Jennie tenait remarquablement le coup. Les mâchoires serrées, elle courait, régulièrement, respirant avec économie, farouchement tendue vers ce cours d'eau si proche et en même temps si lointain.

— Après la rivière... on pourra se dissimuler jusqu'à la nuit, reprit-il. Hopy ne nous trouvera pas.

Jennie battit des yeux, muette. Il devina son haleine brûlante, le point de côté qui devait la tarauder.

Soudain, il l'entendit murmurer, d'une voix hachée :

— Quoi... qu'il arrive... je ne regrette rien, Toni... Je t'aime !

— La rivière ! la coupa-t-il en criant. La rivière ! Là !

Ils venaient de franchir une crête. En contrebas, à trois cents mètres, il pouvait voir le cours d'eau qui roulait ses eaux limoneuses, en une courbe paresseuse, bordée de champs d'arbustes.

— C'est gagné ! cria Toni. Les eaux sont basses !

Il sentit les ongles de Jennie s'enfoncer dans sa main qu'elle avait brusquement saisie.

— Toni ! Là, derrière !

Il se retourna, reconnu, à moins de deux kilomètres, empanachée de poussière, la voiture de Hopy.

— C'est bien lui, dit-il. Le diable d'homme...

Il saisit Jennie par l'épaule.

— Un dernier sprint ! Allons-y, ma chérie !

C'était le premier mot tendre qu'il lui disait depuis leur départ de San-Pablito. Farouchement, elle se mit à courir !

— Les voilà ! cria Jom. Ils sont à pied !

Schumacher s'avança. Froidement, il regarda les deux silhouettes qui approchaient, courant en titubant. Il pinça les lèvres. Toni... Son fils... Il n'éprouvait pas la moindre émotion.

Depuis des heures, Jom et lui guettaient, dissimulés dans les taillis épineux qui bordaient la rivière. Voilà que cet affût portait ses fruits.

— Nous les tenons, dit-il.

Il s'interrompit. Derrière les fugitifs, en haut de la crête, une voiture venait d'apparaître.

— L'adjoint ! gronda-t-il. Quelle poisse ! Il est là lui aussi !

Il regarda Jom. Le dernier des fils Bollek avait dégainé son désintégrateur.

— Vous en aurez besoin, dit le tueur.

— Est-ce que Hopy va les rattraper ?

— Je ne lui souhaite pas. Mais quoi qu'il en soit, c'est maintenant à nous de jouer. Les eaux sont basses. Je vais les attendre un peu plus loin dans la direction de Klavter. Vous, postez-vous de façon à les prendre à revers.

— Compris.

Dans un grand jaillissement d'eau, Toni et Jennie entrèrent dans la rivière.

— Cours ! cria Toni. Il y a un banc de sable à moins de cinquante mètres. Tu as pied jusque-là. Après, il faudra nager.

Sans se préoccuper de sa compagne, Toni s'arrêta, dégaina son arme, visa soigneusement le tout-terrain qui arrivait, qui stoppait dans un grand nuage de poussière.

Hopy en bondit, sauta sur le sol. Lui aussi tenait son arme à la main.

À moins de cent mètres de distance, les deux hommes se regardèrent.

— Tu ne tireras pas, murmura Toni. Tu ne tireras pas, mon vieux Hopy.

L'adjoint ne bougeait pas. Son arme pendait le long de son flanc. Lentement, Toni recula. Il sentit l'eau monter jusqu'à ses genoux, ses cuisses, sa taille. Puis, imperceptiblement, elle descendit, descendit.

Toni prit pied sur le banc de sable.

Hopy n'avait pas bougé...

Hopy regardait son ancien chef qui rejoignait Jennie, sur le banc de sable. La jeune fille s'était réfugiée derrière un tronc échoué. Elle semblait attendre. Et Toni attendait. Et lui, Hopy, il attendait aussi.

Qu'attendaient-ils, tous ?

— Non... Je ne peux pas faire ça, murmura Hopy.

Il esquissa un geste et, doucement secoua la tête.

— Ils sont sauvés, reprit-il pour lui-même. Ils ont bien mérité de filer. Et je n'en suis pas mécontent.

Il sourit, regarda Toni et Jennie. Lui faisant toujours face, ils s'apprêtaient à traverser le deuxième bras de la rivière.

Soudain, son œil accrocha un reflet brillant dans les taillis, de l'autre côté de l'eau.

— Bon Dieu ! jura-t-il. On les attend !

Il comprit tout, en un éclair. Le tueur était là. Il allait abattre Toni et Jennie sans coup férir, alors qu'ils ne se préoccupaient que de lui.

Il dégaina son arme.

— Toni ! hurla-t-il. Fais gaffe ! Il y a quelqu'un là-bas !

Il se mit à courir, vit que le prévôt et sa compagne se rejetaient brusquement à l'abri du tronc d'arbre. Il entra dans l'eau. Il avait oublié que cet homme et cette femme étaient des fugitifs, des criminels. Il n'y avait plus que son ami, en danger de mort. Un ami qu'il allait aider !

— Toni, tu vas...

Il était au milieu du bras de la rivière quand un chuintement partit des fourrés. Un trait de feu le frappa en pleine poitrine.

Hopy bascula en arrière, tué net...

Toni n'avait pas compris ce qu'avait crié son adjoint. Mais il avait vu son geste en direction des taillis. Instinctivement, il s'était mis à l'abri du gros arbre échoué. Il vit Hopy se ruer en dégainant son arme. Il entendit le bruit de la décharge du désintégrateur, vit Hopy s'effondrer dans l'eau...

— Hopy ! cria-t-il.

Il dégaina son fulgurant qu'il avait remis à l'étui, se dressa.

— Couche-toi ! hurla Jennie.

Il se sentit plaqué aux jambes, tomba le nez dans l'eau, s'étouffant à moitié. Il entendit un nouveau chuintement, il y eut un bruit de vapeur, il comprit qu'on l'avait raté de peu. D'un sursaut, il se rejeta à l'abri du tronc, le cœur battant.

— Les salauds ! murmura-t-il. Les salauds !

Hopy était mort. Mort pour les prévenir. Il sentit ses yeux qui se remplissaient de larmes.

— Lâches ! Vous allez le payer cher !

Il se tourna vers Jennie. La jeune femme avait également dégainé son arme. Elle était livide, mais calme.

— Qui sont-ils ? demanda-t-elle.

— Mon père ! C'est lui ! C'est Schumacher ! Ne te montre pas.

Il jeta un regard en direction des taillis. Rien ne trahissait la présence du tireur.

— Les enfants de putain ! sacra Toni. Ils nous ont bien coincés. En

plein au milieu de la rivière. S'il n'y avait pas cet arbre pour nous servir de rempart, nous serions morts depuis longtemps !

Il ôta sa casquette, la mit au bout d'une branche.

— Regarde bien d'où partent les coups.

Il éleva sa casquette... qui fut immédiatement grillée d'une rafale.

— Tu as vu ?

— Oui... Ça vient du gros taillis, à côté du rocher isolé, sur la droite.

— Mmmm... Ça m'étonnerait que ce soit mon père. Il ne se serait pas laissé prendre à une ruse aussi grossière. Ils sont donc au moins deux.

Il soupira.

— L'affaire va être chaude.

Jom'Bollek ne décolerait pas. Sans ce stupide adjoint, il aurait réglé son compte à Dysaix. Et à sa putain... Mais cet imbécile avait tout gâché. Tant pis pour lui. Il ne l'avait pas emporté en paradis. Son cadavre devait s'en aller au fil de l'eau, en cet instant.

Si seulement il avait tiré moins vite... Il aurait dû prendre son temps. Qu'est-ce que ça pouvait foutre, Hopy ? Il aurait dû tirer sur Toni...

Maintenant, c'était foutu. Le salopard et la putain étaient cachés derrière ce tronc. Un tronc trop gros pour qu'il puisse espérer le détruire avec son arme légère.

Tant pis. Il les aurait quand même. À l'usure, s'il le fallait !

Virgo Schumacher secouait la tête avec mépris. Ces Bollek, quels cons ! Vraiment incapables de réfléchir un peu intelligemment. Non seulement ce crétin de Jom s'était fait repérer par l'adjoint, mais il n'avait pas été fichu de faire leur affaire à Toni et à la fille !

Et maintenant, ils étaient bien à l'abri derrière ce tronc d'arbre. Ça ne serait pas facile de les en déloger.

Schumacher songea à tout laisser tomber. Et puis lui revint le souvenir de la trahison de son fils, de son reniement. Ce souvenir qui était son seul point faible, son talon d'Achille. Ce souvenir qui seul

pouvait encore le remuer, l'émouvoir.

Virgo Schumacher avait adoré cet enfant, même s'il avait toujours pensé qu'il était trop attaché à sa mère et pas assez à lui. Mais l'enfant l'avait repoussé, haï, méprisé. Et son amour s'était mué en haine...

Non... Virgo Schumacher ne laisserait pas tomber. Il tuerait Toni Dysaix, son fils.

Son fils...

— Ce tronc bouge, dit Toni. C'est notre chance !

Le visage tendu, Jennie le regarda, interrogative.

— Poussons-le à l'eau et restons abrités derrière. Ils nous emmènera hors de portée des tueurs. Il fera bientôt nuit. Nous pourrons leur échapper. Aide-moi... Poussons en même temps !

Les deux jeunes gens rengainèrent leurs armes et, bandant leurs muscles, poussèrent sur le tronc.

— Plus fort ! ragea Toni. C'est... du sable en dessous... Ça ira !

Ahanant, Toni et Jennie poussèrent. Le tronc bougea plus fort, aidé par l'eau qui coulait contre lui. Du pied, en faisant bien attention à ne pas se découvrir, Toni balaya le sable dans lequel le végétal était pris.

— Fais comme moi !, dit-il à Jennie.

La jeune femme ne parlait pas. Elle gémissait sourdement, poussait de toutes ses forces. Toni sentit que le tronc bougeait plus nettement.

— Ça marche ! Continue !

Une décharge s'écrasa sur le bois, au-dessus de sa tête. Il n'y prêta pas attention.

Enfin, avec un craquement, le tronc bascula à demi. Presque immédiatement, Toni le sentit qui s'ébranlait au fil du courant.

— Accroche-toi ! Reste à l'abri !

Il empoigna une branche, vit que Jennie en faisait autant. Les décharges se succédaient maintenant et une odeur de bois brûlé empuantissait l'air. Mais Toni n'en avait cure. Il poussait des pieds. Il sentit le fond qui s'éloignait. Il regarda derrière lui.

L'île était déjà à plus de cinquante mètres. Il sourit. La situation avait changé du tout au tout. Il ne se sentait plus l'âme du gibier !

— Le salaud ! Le salaud ! hurlait Jom.

Il tirait sans discontinuer en direction du tronc qui s'éloignait au fil de l'eau. Il avait beau savoir que c'était inutile, il ne pouvait s'en empêcher.

Il se domina pourtant, se redressa dans son taillis. Il haletait et son front ruisselait de sueur. En cette fin de journée, le soleil était encore plus torride que d'habitude.

À moins que ce ne soit lui qui ait particulièrement chaud...

Rageur, Jom'Bollek se coula en arrière. Il ne fit pas dix pas avant de voir apparaître Virgo Schumacher. Le visage du tueur était granitique, mais son regard brillait d'une lueur inquiétante.

— Vous êtes satisfait de vous, je suppose, grinça Virgo. Non seulement l'effet de surprise est gâché, mais c'est nos peaux, que nous risquons, à présent. Dysaix n'est pas un tendre. Vous pouvez être sûr qu'il va essayer de nous débusquer. Tout ça parce que vous tirez comme un pied !

— Je me suis trop pressé.

— Imbécile !

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Je vous laisserais bien choir... Mais j'ai pour principe de faire toujours le boulot pour lequel je suis payé... Vous allez longer la rivière vers l'aval en restant à couvert. Moi, je vais passer par l'intérieur des terres. J'imagine que Dysaix va aborder au-delà de la boucle que décrit la rivière. On va tâcher de le prendre entre deux feux. Vous avez compris ?

— Oui.

— Alors allons-y.

Les deux hommes se séparèrent, l'arme au poing.

Toni rengaina son arme. Le bain forcé ne risquait pas d'en gêner le tir. Il n'avait pas assez duré longtemps pour altérer le délicat mécanisme de désintégration.

Le prévôt réfléchit. Si les deux autres n'étaient pas des imbéciles, ils se sépareraient pour le prendre entre deux feux. Il fallait donc qu'il les ait l'un après l'autre.

Il se tourna vers Jennie. La jeune femme était toujours aussi pâle, mais calme et résolue. Elle s'était tapie dans les racines noueuses d'un grand arbre au feuillage dense.

— Tu vas rester ici, dit-il.

— Mais...

— Ne discute pas. Je vais leur faire leur affaire, à ces fumiers.

Il hésita une seconde.

— Mais si je ne suis pas de retour à la nuit, ne m'attends plus. Va à Klavter, demande Huity, le trafiquant, de ma part. Il te fera quitter ce foutu monde.

— Toni...

— Ce n'est pas le moment de s'attendrir. Mais sois tranquille, je n'ai aucune envie de me faire descendre !

Coupant court au geste de Jennie, Toni se redressa et, à demi courbé, il s'avança le long de la rivière, à pas lents et précautionneux, l'arme au poing. Il marcha aussi silencieusement que les Sapuriens lui avaient appris à le faire, l'oreille aux aguets, attentif à ne pas se trahir.

Un rictus étira sa bouche. Il se figea. Devant lui, une brindille s'était brisée sous un pied plus maladroit que les siens.

Un taillis frémit. Le regard de Toni se fit minéral. Le jeune homme se dissimula dans un massif épineux, indifférent aux ronces qui lui zébrèrent la peau.

Ce taillis qui bougeait... Ça sentait la ruse. Les branchages bougeaient trop régulièrement, comme si quelqu'un les agitait à distance, à l'aide d'une corde...

Toni ramassa une pierre, la lança. Les branches cessèrent de bouger. Toni ricana. Un peu jeune, celui qui le guettait là !

En quelques pas, Toni contourna les buissons... Rien !

Une ombre se profila sur sa gauche. Vivement, Toni pivota sur lui-même, braqua son arme. Il pressa la détente, le rai de feu jaillit avec

son chuintement aigu.

Jom'Bollek fit deux pas, les mains esquissant des mouvements vagues, sa tête carbonisée, désintégrée. Il s'effondra dans les fourrés.

Toni respirait à grands coups.

— Ça, c'est pour Hopy ! marmonna-t-il.

Il s'approcha du cadavre, le regarda longuement. Un beau cadavre, tué bien proprement. On pourrait le cloner sans difficulté. Jom'Bollek revivrait...

Froidement, Toni tira une longue rafale, réduisant consciencieusement le corps en cendres.

Jom'Bollek ne revivrait jamais !

Un grand silence s'était fait dans les taillis. Les petits animaux qui devaient y vivre se taisaient, eux-mêmes, comme s'ils avaient deviné l'intensité du drame qui se déroulait là.

Jom'Bollek... Toni n'avait plus aucun doute sur l'identité de l'autre tueur qui le guettait. Mais en avait-il seulement eu ? N'avait-il pas toujours su qu'un jour ou l'autre, il s'opposerait à son père les armes à la main ? N'avait-il pas su, en apprenant que Schumacher avait débarqué sur Sapuro, que l'un d'eux serait la victime de l'autre ?

L'heure était arrivée. Toni allait devoir livrer son dernier duel. Le plus acharné.

Toni regarda les fourrés denses. Son fulgurant ne lui apporterait aucun avantage sur les armes de Virgo. Il ne lui restait qu'un atout. Se comporter comme les Sapuriens lui avaient appris à le faire...

Toni rengaina son fulgurant et, délibérément, dégaina son poignard.

Virgo s'était figé, en entendant les chuintements des rafales, tout proches. Il écouta avec attention. Rien... Pas d'appel, pas de cri de triomphe.

Jom'Bollek était mort. Toni l'avait eu. Il en était sûr.

Une sueur froide baigna le corps du tueur à gages. Brusquement sa soif de vengeance lui apparut vaine, inutile, mesquine. Et l'argent d'Art'Bollek, et sa réputation d'infailibilité !

Au diable la vengeance des Bollek ! Au diable sa propre vengeance ! Virgo Schumacher avait peur. Peur comme il n'avait jamais eu de sa vie.

Il allait rejoindre la voiture de Jom et filer. C'était ce qu'il avait de mieux à faire.

Il tourna les talons.

L'oreille collée au sol, Toni perçut nettement les vibrations des pas de son père. Il se redressa, scrutant les taillis. Un gloan s'envola en piaillant une quarantaine de mètres sur sa gauche. Souple et rapide, Toni se lança en avant.

Il se rendit vite compte que Schumacher s'enfuyait, sans doute vers la voiture qui l'avait mené là en compagnie de Jom. Accélérant son allure, il sauta par-dessus un taillis, sans se rendre compte qu'il y laissait la moitié de sa jambe de pantalon. Il se glissa sous les branches basses d'un arbre rabougri, aperçut fugitivement une forme.

— Schumacher ! cria-t-il.

Virgo fit demi-tour sur lui-même. Toni plongea à l'abri d'un fourré, tandis qu'une rafale balayait l'air.

— Raté !

Schumacher se remit à courir. Toni leva son arme, l'abaissa, tandis que sa gorge se serrait. Non... Il ne pouvait tout de même pas le descendre comme ça ! C'était son père.

Toni se remit à courir. Soudain, les buissons firent place à une herbe rase. Le prévôt roula en avant, tandis que son œil accrochait un reflet métallique.

Un chuintement retentit. Dysaix sentit un souffle chaud, roula sur lui-même. D'une détente, il s'abrita derrière un rocher.

Le souffle court, il se rendit compte qu'il avait bel et bien failli se faire avoir. À courir comme ça aux trousses de son père, il risquait de subir le sort de Jom ! Il ne fallait pas qu'il s'énerve, qu'il perde son sang-froid parce que le dénouement de cette tragique affaire était imminent.

Prudent, Toni regarda dans la direction de Schumacher. Il ne vit pas le tueur. Par contre, il vit le beau véhicule tout-terrain de Jom, à une centaine de mètres, à découvert.

— Virgo, tu m'entends ? cria Toni.

Il n'y eut pas de réponse. Toni se lécha les lèvres.

— Tu ne t'en sortiras pas ! Regarde !

Toni visa soigneusement, sans se découvrir, appuya deux fois sur la détente de son arme. Les pneus du tout-terrain flambèrent vivement. Toni éclata de rire.

— Il te faudra te battre, maintenant, père ! L'heure est venue de régler nos comptes !

L'heure était venue.

Virgo Schumacher ruisselait de sueur. Il étreignait convulsivement la crosse de son arme. Son cœur battait la chamade. Une telle course dans les buissons n'était plus de son âge. Mais tout de même... Son fils, c'était un sacré gaillard ! Il avait réglé son compte à Jom'Bollek, et voilà qu'il le coinçait lui aussi, lui coupant la retraite. Jamais dans toute sa longue et mouvementée carrière, Virgo ne s'était trouvé en situation aussi critique... Et c'était à son propre fils qu'il le devait.

Virgo Schumacher crevait de frousse. Sa seule chance était de tuer Toni. Mais comment ? Ce diable ne commettait pas de faute. Une espèce d'instinct l'avertissait du danger.

Virgo regarda derrière lui. Le soleil était bas sur l'horizon. Dans moins d'une heure, il ferait nuit. Toni viendrait à ce moment-là le débusquer. Il connaissait le terrain, pas lui... Dans l'obscurité, Virgo n'aurait aucune chance en face de son fils.

Avec mille précautions, Schumacher se mit à ramper en arrière. Il avait encore une chance. Une seule... S'emparer de la fille !

Toni vit onduler les hautes herbes. Il attendit quelques secondes, s'accroupit pour bondir. Il jaillit de derrière son rocher, sprintant éperdument dans la direction d'une grosse touffe d'épineux.

Mais rien ne se passa. Essoufflé, Toni boula dans l'herbe, se déchirant la peau. Il se retrouva à genoux, l'arme braquée dans la direction d'où devait se trouver son père.

Mais non... Rien ! Pas de décharge de fulgurant, pas de cri, pas de mouvement.

— C'est nouveau, ça ! maugréa le jeune homme.

Il colla son oreille sur le sol, écouta.

Il perçut un écho, des vibrations, les localisa... Il se redressa soudainement. Virgo se dirigeait vers la rivière. Là où se trouvait Jennie.

En un éclair, il comprit. Son père allait tenter de prendre sa compagne en otage.

— Non !

Toni se redressa, oublieux de toute prudence. Il se mit à courir, sans même songer que Virgo pouvait le guetter, le viser, l'abattre. Plus rien ne comptait que protéger Jennie, la sauver, la...

Soudain Toni s'arrêta net, tandis que tout son sang se glaçait dans ses veines.

À deux mètres devant lui, une sorte d'énorme araignée aux multiples pattes dardait sur lui ses longues antennes barbues, tandis que ses crochets cliquetaient faiblement.

— Une reire ! gémit le jeune homme.

Une reire... Un des animaux les plus dangereux de la faune sapurienne. Une bestiole agressive, à la morsure mortelle, qui attaquait si quelqu'un, homme ou animal, se hasardait sur son territoire...

Et sur son territoire, Toni s'y trouvait en plein !

La reire ondulait doucement d'avant en arrière... Toni frémit. Il savait ce que signifiait cette mimique. Dans un instant, la reire se jetterait sur lui, l'étreindrait de ses pattes, planterait ses crochets dans sa chair. Et rien... plus rien au monde ne pourrait le sauver. Le venin des reires ne connaissait pas d'antidote.

Toni s'efforça à l'immobilité la plus totale. Mais une bouffée de rage le traversa. Vaincre le désert, échapper aux Sapuriens, à l'embuscade de Jom'Bollek... Tout ça pour mourir bêtement piqué par une foutue reire !

Et Virgo qui allait s'enfuir comme une fleur !

Virgo se retourna. Il vit Toni debout, immobile, raide comme un piquet, à découvert. Il n'en crut pas ses yeux. Qu'est-ce qui se passait ? Pourquoi son fils se découvrait-il ainsi ? Il n'avait plus qu'à le viser et

le descendre sans coup férir.

Schumacher leva son arme... mais ne pressa pas la détente. Il fronça les sourcils. Quelle étrange paralysie le frappait ? Pourquoi cette hésitation ?

Il revit l'enfant d'autrefois, cet enfant qu'il avait aimé.

— Et merde !

À nouveau, il leva son arme... À nouveau il ne pressa pas la détente.

— Mais qu'est-ce qu'il lui prend, à ce petit con ?

Comme malgré lui, Virgo Schumacher fit demi-tour, marcha vers Toni.

La reire avait arrêté son lent mouvement de pendule. Une goutte de sueur coulait dans l'œil droit de Toni. Mais le jeune homme ne cligna même pas les paupières. Il lui semblait que son immobilité de statue calmait l'animal.

Toni réfléchissait à toute vitesse. S'il esquissait un mouvement, la reire se jetterait sur lui et le mordrait. Il fallait qu'il attende sans bouger... Que la reire s'en aille.

Un craquement de brindilles retentit à côté de lui. Toni ne sourcilla pas. Il savait que les reires vivaient en petits groupes de trois ou quatre. C'était peut-être une autre qui s'amenait. Foutu... Il était foutu !

La reire était aussi immobile que Toni. Et puis, lentement, elle se mit à avancer, presque imperceptiblement, s'approchant du jeune homme.

Toni cessa de respirer. Il devait dominer ses nerfs. Ne pas s'évanouir de terreur, ne pas frémir... Être une statue de pierre. Rien d'autre qu'une statue de pierre.

La sueur qui ruisselait le long du dos de Toni était glacée. La reire était toute proche, ses antennes s'agitaient, lui frôlaient les jambes, la cuisse. Les crochets crissaient, signe que l'animal était excité.

Et tout à coup, Toni sentit le contact répugnant de l'animal contre sa cuisse. Il faillit vomir, d'autant que la reire dégageait un fumet de pourriture prononcé.

Malgré lui, Toni baissa la tête, regarda, avec des yeux exorbités, le manège mortel de l'animal. Il faillit hurler d'effroi.

La reire avait appliqué ses minuscules trompes sur sa peau nue et léchait le sang qui sourdait de ses griffures...

Toni ne put retenir un gémissement rauque. À quelques centimètres au-dessus des trompes de la reire, il pouvait voir les crochets acérés. Ces crochets que, dans quelques instants, quand la saveur du sang frais l'aurait amené au maximum d'excitation, l'immonde animal enfoncerait dans sa chair.

Il y eut un nouveau craquement de branches et Toni détourna le regard...

Il vit Virgo Schumacher qui se tenait là, à quelques mètres, l'arme braquée. Un Virgo Schumacher aux yeux écarquillés, qui contemplait la scène avec un rictus de dégoût.

— Ne bouge pas ! Ne bouge surtout pas ! s'écria Toni malgré lui. Cette saloperie est mortelle ! Et il y en a sûrement d'autres !

Pourquoi Toni avait-il parlé ainsi ? Les paroles étaient sorties toutes seules de ses lèvres. Virgo Schumacher sursauta, regarda son fils avec stupeur.

— Ces bêtes sont sourdes, reprit Toni avec un calme qui le stupéfia lui-même. Mais elles sont sensibles aux vibrations. Si tu bouges, elle va me piquer... Une piqûre mortelle.

Virgo s'immobilisa, se statufiant à l'instar de son fils. Il secoua la tête.

— Une curieuse situation, Toni, ne trouves-tu pas ? dit-il d'une voix traînante.

— Par la faute d'une reire en chasse.

Toni inspira doucement.

— Quand on est piqué par ces bêtes, la mort est effroyablement douloureuse. Si tu as encore un peu de sentiment pour moi, tire-moi une décharge dans la tête.

Schumacher sourit.

— Te tuer...

Il leva son arme. Toni se raidit... Mais l'arme se braqua sur la reire.

— Ne bouge pas, Toni... N'esquisse pas un geste, dit Schumacher avec un calme presque angoissant. Je dois tirer sans risquer de te toucher...

— Père...

Toni n'avait pu retenir un sursaut de stupeur en entendant les paroles de son père. Vive, la reire se dressa, les crochets pointés...

Alors Virgo Schumacher tira. Toni faillit bondir en arrière en sentant la violente chaleur de la brève rafale. La reire eut un sursaut, agita ses pattes, retomba sur le dos, son abdomen calciné...

Durant une interminable seconde, les deux hommes restèrent immobiles. Virgo Schumacher avait toujours son arme pointée sur le cadavre de la reire, et Toni regardait l'immonde animal sans parvenir à croire qu'il était sauf, et que c'était son père, son pire ennemi, qui l'avait sauvé.

Enfin, il releva la tête. Une épouvantable langueur l'habitait, un épuisement nerveux qui ressemblait à la mort.

Toni regarda son père.

— Pourquoi..., commença-t-il.

Il ne put en dire plus. Une autre reire venait d'apparaître, tout à côté de Virgo.

— Attention ! hurla le jeune homme. At...

Trop tard. Virgo avait esquissé un mouvement pour se jeter de côté. Mais déjà la reire l'avait frappé, se rivant à son ventre.

Le hurlement atroce du tueur à gages vrilla les oreilles de Toni.

— Père !

Toni se précipita, dégainant son poignard. Virgo était tombé à terre et tentait désespérément de repousser la reire qui avait planté ses crochets dans sa chair. Toni fut sur lui. Il tailla derrière le cou articulé de l'ignoble animal, tranchant la tête. La reire se débattit, glissa sur le côté, la tête se détacha.

— Ça brûle ! Oh ! Dieu... Que ça brûle !

Virgo haletait, hurlait, les mains plaquées sur son ventre. Il regarda son fils avec des yeux chavirés d'épouvante, hoqueta.

— Toni..., haleta-t-il. Toni... Fais quelque... chose ! Par pitié !

Toni s'agenouilla, saisit la tête de cet homme qu'il avait voulu tuer quelques instants auparavant, qui avait lui-même voulu le tuer, et qui allait mourir... Un homme qu'en cet instant il aurait tant voulu voir vivre.

— Père..., gémit-il. Papa !

Virgo hurla, se débattit. Un flot de bile jaillit sur le devant de sa chemise. Des larmes brûlantes se mirent à couler sur le visage de Toni.

— Papa...

— Tue-moi !

Le cri déchira Toni.

— Tue-moi ! Fais... ce que tu voulais... que je fasse...

Les paroles de Virgo furent interrompues par un nouveau hurlement, démentiel. Toni se redressa, tremblant de tous ses membres. Il avait déjà assisté à l'agonie de malheureux piqués par des reires. Une longue, une interminable agonie...

Il dégaina son arme. Virgo le regarda, tendu comme un arc, la respiration sifflante.

— Papa...

— Par... pitié... mon... fils...

Alors, serrant les dents à les briser, Toni Dysaix fit feu sur son père.

Puis il fit demi-tour et s'en alla retrouver Jennie.

Il pleurait...

FIN